Glod
Fr 840.8
Mar/oeu
101949
00101949

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

101949

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.

VCIII

PPC1

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

00101949

CONTES MORAUX.

PAR M. MARMONTEL.

TOME TROISIEME.

M. DCC. LXXXVII.

TABLE DES CONTES

Du troisième Volume.

L'HEUREUX DIVORCE, *Page* 1
LE BON MARI 68
LA FEMME COMME IL Y EN A PEU, 121
L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE, 176
LE MISANTHROPE CORRIGÉ, 258.

CONTES

CONTES MORAUX.

L'HEUREUX DIVORCE.

L'INQUIÉTUDE & l'inconſtance ne ſont, dans la plupart des hommes, que la ſuite d'un faux calcul. Une préven-tion trop avantageuſe pour les biens qu'on déſire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les poſsède, ce mal-aiſe & ce dégoût qui ne nous laiſſent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent ſe portent à de nouveaux objets, dont la perſpective nous éblouit à ſon tour, & dont l'ap-proche nous déſabuſe. Ainſi, d'illuſion en illuſion, l'on paſſe ſa vie à chan-ger de chimère : c'eſt la maladie des ames vives & délicates ; la nature n'a

rien d'assez parfait pour elles : de *là* vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile, au couvent, s'étoit peint les charmes de l'amour & *les* délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avoit terni *la* fleur.

Elle n'avoit vu *le* monde que dans ces fictions ingénieuses, qui sont *le* roman de l'humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent, pour donner à l'Amour & à l'Hymen tous les charmes qu'il imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyoit les amans & les époux comme ils ne sont que dans les fables, toujours tendres & passionnés, ne disant que des choses flatteuses, occupés uniquement du soin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaisirs variés sans cesse.

Telle étoit la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du couvent pour épouser le Marquis de Lisère. Sa figure

intéressante & noble la prévint favorablement. Ses premiers entretiens achevèrent de déterminer l'irrésolution de son ame. Elle ne voyoit point encore, dans le Marquis, l'ardeur d'un amour passionné ; mais elle pensoit assez modestement d'elle-même, pour ne pas prétendre à l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût, tranquille dans sa naissance, alloit faire des progrès rapides : il falloit lui en donner le temps. Cependant le mariage fut conclu & terminé, avant que l'inclination du Marquis fût devenue une passion violente.

Rien de plus vrai, de plus solide que le caractère du Marquis de Lisère. En épousant une jeune personne, il se proposoit, pour la rendre heureuse, de commencer par être son ami, persuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une femme bien née, quand il a gagné sa confiance ; & qu'un époux qui se fait craindre, invite sa femme à le tromper, & l'autorise à le haïr.

Pour ſuivre le plan qu'il s'étoit tracé, il étoit eſſentiel de n'être point amant paſſionné : la paſſion ne connoît point de règle. Il s'étoit bien conſulté, avant de s'engager, ſur l'eſpèce de goût que lui inſpiroit Lucile, réſolu de n'épouſer jamais celle dont il ſeroit follement épris. Lucile ne trouva dans ſon mari que cette amitié vive & tendre, cette complaiſance attentive & ſoutenue, cette volupté douce & pure, cet amour enfin, qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle ſe flattoit que l'ivreſſe, l'enchantement, les tranſports auroient leur tour : l'ame de Lisère fut inaltérable.

Cela eſt ſingulier, diſoit-elle : je ſuis jeune, je ſuis belle, & mon mari ne m'aime pas ! Je lui appartiens, c'en eſt aſſez pour me poſſéder avec froideur. Mais auſſi pourquoi le laiſſer tranquille ? Peut-il déſirer ce qui eſt à lui ſans réſerve & ſans trouble ? Il ſeroit paſſionné, s'il étoit jaloux. Que les hom-

mes sont injustes ! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidèle, empressée ; ils se négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuie. Le caprice, la coquetterie, l'inconstance les réveillent, les excitent : ils n'attachent de prix au plaisir qu'autant qu'il leur coûte des peines. Lisère, moins sûr d'être aimé, en seroit mille fois plus amoureux lui-même. Cela est aisé, soyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre assez de quoi l'inquiéter, s'il est capable de jalousie.

D'après ce beau projet, Lucile joua la dissipation, la coquetterie ; elle mit du mystère dans ses démarches ; elle se fit des sociétés dont le Marquis n'étoit pas. Ne l'ai-je pas prévu, disoit-il en lui-même, que j'avois une femme comme une autre ? Au bout de six mois de mariage elle commence à s'en ennuyer. Je serois un joli homme, si j'étois amoureux de ma femme ! Heureusement

mon goût & mon estime pour elle me laissent toute ma raison : il faut en faire usage, dissimuler, me vaincre, & n'employer, pour la retenir, que la douceur & les bons procédés. Ils ne réussissent pas toujours ; mais les reproches, les plaintes, la gêne, & la violence réussissent encore moins. La modération, la complaisance, la tranquillité du Marquis achevoient d'impatienter Lucile. Hélas ! disoit-elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera jamais : c'est une de ces ames froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse ; & je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne sait aimer ni haïr ! O délices des ames sensibles ! charme des cœurs passionnés ! Amour, qui nous élèves au Ciel sur tes aîles enflammées ! où sont ces traits brûlans dont tu blesses les amans heureux ? où est l'ivresse où tu les plonges ? où sont ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour à tour ? Où ils

ſont ? pourſuivoit-elle ; dans l'amour libre & indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui ſe donnent eux-mêmes. Et pourquoi le Marquis ſeroit-il paſſionné ? Quel ſacrifice lui ai-je fait ? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la ſenſibilité de ſon ame ? Où eſt le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable & riche qu'on a choiſi ſans mon aveu ? Eſt-ce à l'amour à ſe mêler d'un mariage de convenance ? Cependant eſt-ce-là le ſort d'une femme de ſeize ans, à qui, ſans vanité, la nature a donné de quoi plaire, & plus encore de quoi aimer ? Car enfin je ne puis me diſſimuler ni les graces de ma figure, ni la ſenſibilité de mon cœur. A ſeize ans, languir ſans eſpoir dans une froide indifférence, & voir s'écouler ſans plaiſir au moins une vingtaine d'années qui pourroient être délicieuſes ! Je dis une vingtaine au moins ; & ce n'eſt pas

vouloir ennuyer le monde que d'y renonçer avant quarante ans. Cruelle famille ! est-ce pour toi que j'ai pris un époux ? Tu m'as choisi un honnête homme ; le rare présent que tu m'as fait ! S'ennuyer avec un honnête homme, & s'ennuyer toute sa vie ! En vérité, cela est bien dur.

Le mécontentement dégénéra bientôt en humeur du côté de Lucile ; & Lisère crut enfin s'apercevoir qu'elle l'avoit pris en aversion. Ses amis lui déplaisoient, leur société lui étoit importune ; elle les recevoit avec une froideur capable de les éloigner. Le Marquis ne put dissimuler plus longtemps. Madame, dit-il à Lucile, l'objet du mariage est de se rendre heureux : nous ne le sommes pas ensemble ; & il est inutile de nous piquer d'une constance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous passer l'un de l'autre, & de reprendre cette liberté dont nous nous sommes fait impru-

demment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi ; je ne vous demande pour moi que de la décence, & les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, Monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit ; & dès ce moment tout fut arrangé pour que Madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot, sa maison à elle.

Le soupé de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa société fut recherchée par tout ce qu'il y avoit de jolies femmes & d'hommes galans. Mais il falloit que Lucile eût quelqu'un ; & c'étoit à qui l'engageroit dans ce premier pas, le seul, dit-on, qui soit difficile. Cependant elle jouissoit des hommages d'une cour brillante ; & son cœur, irrésolu encore, sembloit ne suspendre son choix que pour le rendre plus flatteur. On crut voir enfin celui qui devoit le déterminer. A l'approche du Comte de Blamzé, tous les

aſpirans baiſsèrent le ton. C'étoit l'homme de la Cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui réſiſter; & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, ſe préſentoit avec grace, parloit peu, mais très-bien; & s'il diſoit des choſes communes, il les rendoit intéreſſantes par le ſon de voix le plus flatteur, & le plus beau regard du monde. On n'oſoit dire que Blamzé fût un fat, tant ſa fatuité avoit de nobleſſe. Une hauteur modeſte formoit ſon caractère; il décidoit de l'air du monde le plus doux, & du ton le plus laconique; il écoutoit les contradictions avec bonté, n'y répondoit que par un ſourire; & ſi on le preſſoit de s'expliquer, il ſourioit encore & gardoit le ſilence, ou répétoit ce qu'il avoit dit. Jamais il n'avoit combattu l'avis d'un autre, jamais il n'avoit pris la peine de rendre raiſon du ſien: c'étoit la politeſſe la plus attentive, & la

présomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette assurance avoit quelque chose d'imposant, qui le rendoit l'oracle du goût & le législateur de la mode. On n'étoit sûr d'avoir bien choisi le dessin d'un habit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avoit applaudi d'un coup-d'œil. *Il est bien*, *elle est jolie*, étoient de sa bouche des mots précieux, & son silence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendoit jusques sur la beauté, les talens, l'esprit, & les graces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il avoit honorée d'une attention particulière, étoit à la mode dès ce même instant.

La réputation de Blamzé l'avoit précédé chez Lucile; mais les déférences que lui marquoient ses rivaux eux-mêmes, redoublèrent l'estime qu'elle avoit pour lui. Elle fut éblouie de sa

beauté, & plus surprise encore de sa modestie. Il se présenta de l'air le plus respectueux, s'assit à la dernière place; mais bientôt tous les regards se dirigèrent sur lui. Sa parure étoit un modèle de goût: tous les jeunes gens qui l'environnoient, l'étudioient avec une attention scrupuleuse. Ses dentelles, sa broderie, sa coiffure, on examinoit tout: on écrivoit les noms de ses marchands & de ses ouvriers. Cela est singulier, disoit-on, je ne vois ces dessins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé avouoit modestement qu'il lui en coûtoit peu de soin. L'industrie, disoit-il, est au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer & à la conduire. Il prenoit du tabac en disant ces mots, & sa boîte excitoit une curiosité nouvelle; elle étoit cependant d'un jeune artiste que Blamzé tiroit de l'oubli. On lui demandoit le prix de tout; il répondoit en souriant, qu'il ne savoit le prix de

rien ; & les femmes se disoient à l'oreille le nom de celle qui étoit chargée de ces détails.

Je suis honteux, Madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devroit se réunir sur un objet bien plus intéressant. Pardon, si je me prête aux questions frivoles de cette jeunesse : jamais complaisance ne m'a tant coûté. J'espère, ajouta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en serai fort aise, répondit Lucile en rougissant ; & à sa rougeur, & au sourire tendre dont Blamzé accompagna une révérence respectueuse, l'assemblée jugea que l'intrigue ne traîneroit pas en longueur. Lucile, qui ne sentoit pas la conséquence de quelques mots dits à l'oreille, & qui ne croyoit pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes se lançoient, & aux légè-

res plaiſanteries qui échappoient aux hommes. Elle ſe livra inſenſiblement à ſes réflexions, & fut rêveuſe toute la ſoirée. On ramena ſouvent le propos ſur Blamzé. Tout le monde en dit du bien : ſes rivaux en parloient avec eſtime ; les rivales de Lucile en parloient avec complaiſance. Perſonne n'étoit plus honnête, plus galant, plus reſpectueux ; & de vingt femmes dont il avoit eu à ſe louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive : rien ne lui échappoit. Vingt femmes ! diſoit-elle en elle-même, cela eſt bien fort ! mais faut-il en être ſurpris ? il en cherche une qui ſoit digne de le fixer, & capable de ſe fixer elle-même.

On eſpéroit le lendemain qu'il viendroit de bonne heure & avant la foule : on l'attendit, on fut inquiète ; il ne vint point, on eut de l'humeur ; il écrivit, on lut ſon billet, & l'humeur ceſſa. Il étoit déſeſpéré de perdre les plus beaux

momens de ſa vie : des importuns l'excédoient : il eût voulu pouvoir s'échapper, mais ces importuns étoient des perſonnages. Il ne pouvoit être heureux que le jour ſuivant ; mais il conjuroit Lucile de le recevoir le matin, pour abréger, diſoit-il, de quelques heures les ennuis cruels de l'abſence. La ſociété s'aſſembla comme de coutume ; & Lucile reçut ſon monde avec une froideur dont on fut piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce ſoir, dit Clarice avec l'air affligé, il va ſouper à la petite maiſon d'Araminte. A ces mots, Lucile pâlit ; & la gaieté qui régnoit autour d'elle, ne fit que redoubler la douleur qu'elle tâchoit de diſſimuler. Son premier mouvement fut de ne plus revoir le perfide. Mais Clarice avoit voulu peut-être, ou par malice ou par jalouſie, lui donner un tort qu'il n'avoit pas. Ce n'étoit, après tout, s'engager à rien, que de le voir encore une fois ;

& avant de ſe condamner, il étoit juſte de l'entendre.

Comme elle étoit à ſa toilette, Blamzé arrive en poliſſon ; mais le plus élégant poliſſon du monde. Lucile fut un peu ſurpriſe de voir paroître en négligé un homme qu'elle connoiſſoit à peine ; & s'il lui en avoit donné le temps, peut-être ſe ſeroit-elle fâchée. Mais il lui dit tant de jolies choſes ſur la fraîcheur de ſon teint, ſur la beauté de ſes cheveux, ſur l'éclat de ſon réveil, qu'elle n'eut pas le courage de ſe plaindre. Cependant Araminte ne lui ſortoit pas de l'idée ; mais il n'eût pas été décent de paroître ſi-tôt jalouſe ; & un reproche pouvoit la trahir. Elle ſe contenta de lui demander ce qu'il avoit fait la veille. — Ce que j'ai fait ! & le ſais-je moi-même ? Ah ! que le monde eſt fatigant ! qu'on eſt heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à ſoi, d'être à ce qu'on aime !

Croyez-moi, Lucile, défendez-vous de ce tourbillon qui vous environne: plus de repos, plus de liberté, si-tôt qu'on s'y laisse entraîner. A propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour? Ils se disputent votre conquête. Avez-vous daigné faire un choix? La tranquille familiarité de Blamzé avoit d'abord étonné Lucile; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peut-être? reprit Blamzé qui s'en aperçut. Point du tout, répondit Lucile avec douceur; je n'ai rien à dissimuler, & je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légèreté de cette jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me semble digne d'un attachement sérieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, & trouva que Lucile les jugeoit trop sévèrement. Cléon, par exemple, disoit-il, a de quoi être aimable: il ne sait rien encore; c'est dommage, car il parle assez bien des cho-

ſes qu'il ne ſait pas, & il me prouve qu'avec de l'eſprit on ſe paſſe du ſens commun. Clairſon eſt un étourdi ; mais c'eſt le premier feu de l'âge ; & il n'a beſoin que d'être diſcipliné par une femme qui ait vécu. Le caractère de Pomblac annonce un homme à ſentiment ; & cette naïveté, qui reſſemble à de la bêtiſe, me plairoit aſſez, ſi j'étois femme ; quelque coquette en fera ſon profit. Le petit Linval eſt ſuffiſant ; mais il n'aura pas été ſupplanté cinq ou ſix fois, qu'on ſera ſurpris de le voir modeſte. Quant à préſent, pourſuivit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient. Cependant vous voilà libre ; que faites-vous de cette liberté ? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'eſt une enfance, reprit le Comte : on ne jouit de ſa liberté qu'au moment qu'on y renonce ; & l'on ne doit la conſerver avec ſoin, qu'afin de la perdre à propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle ; ne vous flattez pas d'être long-temps

à vous-même : ſi vous ne donniez pas votre cœur, il ſe donneroit tout ſeul : mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il eſt important de choiſir. Dès que vous aimerez, & quand vous n'aimeriez pas, vous ſerez aimée infailliblement : ce n'eſt point là ce qui m'inquiète ; mais à votre âge on a beſoin de trouver, dans un amant, un conſeil, un guide, un ami, un homme formé par l'uſage du monde, & en état de vous éclairer ſur les dangers que vous y allez courir. Un homme comme vous, par exemple, dit Lucile d'un ton ironique & avec un ſourire moqueur. Vraiment oui, continua Blamzé ; je ſerois aſſez votre fait, ſans tout ce monde qui m'aſſiége : mais le moyen de m'en débarraſſer ? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de plaintes, & vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour les plaintes, dit froidement le Comte, j'y ſuis accoutumé. A l'égard des ennemis, l'on ne

s'en met guère en peine, lorſqu'on a de quoi ſe ſuffire, & le bon ſens de vivre pour ſoi. A mon âge, dit Lucile en ſouriant, on eſt trop timide encore; & quand il n'y auroit à eſſuyer que le déſeſpoir d'une Araminte, cela ſeul me feroit trembler. Une Araminte? reprit Blamzé ſans s'émouvoir, une Araminte eſt une bonne femme qui entend raiſon, & qui ne ſe déſeſpère point. Je vois qu'on vous en a parlé : voici mon hiſtoire avec elle. Araminte eſt une de ces beautés qui, ſe voyant ſur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ranimer leur conſidération expirante, ont beſoin de temps en temps de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques ſoins, & à lui marquer quelque empreſſement. Il n'eût pas été honnête de la refuſer : je me ſuis prêté à ſes vues. Pour donner plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre une petite maiſon. J'ai eu beau lui repré-

ſenter que ce n'étoit pas la peine, pour un mois tout au plus que j'avois à lui donner ; la petite maiſon a été meublée à mon inſçu, & le plus galamment du monde. On m'a fait promettre, & c'étoit-là le grand point, d'y ſouper avec l'air du myſtère : c'étoit hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de ſecret, n'y avoit invité que cinq de ſes amies, & ne m'avoit permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. J'y allai donc : j'eus l'air du plaiſir, je fus galant, empreſſé auprès d'elle ; en un mot, je laiſſai partir les convives, & ne me retirai qu'une demi-heure après eux : c'eſt-là, je crois, tout ce qu'exigeoit la bienſéance ; auſſi Araminte fut-elle enchantée de moi. C'en eſt aſſez pour lui attirer la vogue ; & je puis déſormais prendre congé d'elle quand il me plaira, ſans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, Madame, quelle eſt ma façon de me conduire. La réputa-

tion d'une femme m'eſt auſſi chère que la mienne : je vous dirai plus ; il ne m'en coûte rien de faire à ſa gloire le ſacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions, c'eſt d'être quittée : je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais ſemblant même d'en être inconſolable ; & il m'eſt arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de ſuitè ſans voir perſonne, pour laiſſer à celle dont je me détachois tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne ſont pas tous auſſi mal-honnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

Lucile, qui n'avoit lu que les Romans du temps paſſé, n'étoit point accoutumée à ce nouveau ſtyle ; & ſa ſurpriſe redoubloit à chaque mot qu'elle entendoit. Quoi, Monſieur, dit-elle, c'eſt-là ce que vous appelez des mœurs & des principes !

Oui, Madame, mais cela eſt rare; & la conſidération ſingulière que mes procédés m'ont acquiſe, ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y penſe, & plus je voudrois, pour votre intérêt même, que vous euſſiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je ſerois ménagée comme une autre, & qu'au moins n'aurois-je pas le déſagrément d'être quittée. C'eſt une plaiſanterie, Madame; mais ce qui n'en eſt pas une, c'eſt que vous méritez un homme qui penſe, & qui ſache développer les qualités de l'eſprit & du cœur que je crois démêler en vous. Liſère eſt un bon enfant; mais il n'auroit jamais ſu tirer parti de ſa femme; & en général le déſir de plaire à un mari n'eſt pas aſſez vif, pour qu'on ſe donne la peine d'être aimable avec lui juſqu'à un certain point. Heureuſement qu'il vous laiſſe à votre aiſe; & vous ne ſeriez pas digne d'un procédé auſſi

raiſonnable, ſi vous perdiez le temps le plus précieux de votre vie dans l'indolence, ou dans la diſſipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès. — On ne voit pourtant que cela dans le monde. — Je le ſais bien, Monſieur; & voilà pourquoi je ſerois difficile dans le choix, ſi j'avois deſſein d'en faire un : car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il eſt ſolide & durable. Quoi, Lucile, à votre âge, vous piqueriez-vous de conſtance? En vérité, ſi je le croyois, je ſerois capable de faire une folie. — Et cette folie ſeroit? — D'être ſage, & de m'attacher tout de bon. — Sérieuſement, vous auriez ce courage? — Ma foi j'en ai peur, ſi vous voulez que je vous parle vrai. — Voilà une ſingulière déclaration! — Elle eſt aſſez mal tournée; mais je vous prie de me pardonner : c'eſt la première de ma vie. — La première, dites-vous? —

Oui,

Oui, Madame ; jusqu'ici on avoit eu la bonté de m'épargner les avances : mais je vois bien que je vieillis. — Eh bien, Monsieur ; pour la rareté du fait, je vous pardonne ce coup d'essai. Je ferai plus encore, je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire. — En vérité ? Cela est heureux ! Madame approuve que je l'aime ! Et me fera-t-elle aussi l'honneur de m'aimer ? — Ah ! c'est autre chose : le temps m'apprendra si vous le méritez. — Regardez-moi, Lucile. — Je vous regarde. — Et vous ne riez pas ? — De quoi rirois-je ? — De votre réponse. Me prenez-vous pour un enfant ? — Je vous parle raison, ce me semble. — Et c'est pour me parler raison que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder un tête à tête ? — Je ne croyois pas que pour être raisonnable nous eussions besoin de témoins. Après tout, que vous ai-je dit, à quoi vous n'ayez dû vous attendre ? Je vous trouve des graces ;

de l'esprit, un air intéressant & noble. — Vous avez bien de la bonté. — Mais ce n'est pas assez pour mériter ma confiance, & pour déterminer mon inclination. — Ce n'est pas assez, Madame? Excusez du peu.. Et que faut-il de plus, s'il vous plait? — Une connoissance plus approfondie de votre caractère, une persuasion plus intime de vos sentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien : vous avez tout à espérer, mais rien à prétendre : c'est à vous de voir si cela vous convient — Rien ne doit coûter sans doute, belle Lucile, pour vous mériter & vous obtenir; mais, de bonne foi, voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes, pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain? Je suis, vous le savez, & je ne m'en fais pas accroire, je suis l'homme de France le plus recherché : soit goût, soit caprice, il n'importe; c'est à qui m'aura,

ne fût-ce qu'en paſſant. Vous avez raiſon, dit Lucile: j'etois injuſte, & vos momens ſont trop précieux. — Non, je l'avoue de bonne foi : je ſuis las d'être à la mode: je cherchois un objet qui pût me fixer ; je l'ai trouvé, je m'y attache : rien de plus heureux; mais encore faut-*il* que ce ne ſoit pas en vain. Vous voulez *le* temps de *la* réflexion ; je vous donne vingt-quatre heures : je crois que cela eſt bien honnête, & je n'en ai jamais tant donné. J'ai la réflexion trop *lente*, reprit Lucile, & vous êtes trop preſſé pour nous accorder ſur ce point. Je ſuis jeune, peut-être ſenſible; mais mon âge & ma ſenſibilité ne m'engageront jamais dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit: ſi mon cœur ſe donne, le temps, les épreuves, la réflexion, la douce habitude de la confiance & de l'eſtime, l'auront décidé dans ſon choix. — Mais, Madame, de bonne foi, croyez-vous trouver un homme

aimable assez désœuvré pour perdre son temps à filer une intrigue? & vous même, prétendez-vous passer votre jeunesse à consulter si vous aimerez? Je ne sais, répondit Lucile, si j'aimerai jamais, ni quel temps j'emploierai à m'y résoudre; mais ce temps ne sera pas perdu, s'il m'épargne des regrets. Je vous admire, Madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne Chevalerie; & je n'étois pas venu si matin, pour composer avec vous un roman.

Lucile, étourdie de la scène qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, passa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'est donc là, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence! Il daigne me trouver jolie; & s'il me croyoit capable de constance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon! Encore n'a-t-il pas le loisir d'attendre que je me sois consultée: *il*

falloit saisir le moment de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures : il n'en a jamais tant donné. Est-ce donc ainsi que les femmes s'avilissent & que les hommes leur font la loi ? Heureusement il s'est fait connoître. Sous cet air modeste qui m'avoit séduite, quelle suffisance, quelle présomption ! Ah ! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme, *est* celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'Opéra, la société de Lucile étant assemblée, Pomblac vint lui dire, avec l'air du mystère, qu'elle n'auroit à souper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit-elle : je n'exige pas de mes amis une assiduité qui les gêne : il y a même telles gens dont l'assiduité me gêneroit. Si Blamzé étoit de ce nombre, reprit ingénument Pomblac, Clairfons vous en a délivrée au moins pour quelque temps. — Comment cela ? — Ne vous effrayez point ; tout s'est passé le mieux

du monde. — Eh quoi, Monsieur, que s'est-il passé ? — Après l'Opéra, la toile baissée, nous étions sur le théâtre, &, selon notre usage, nous écoutions Blamzé décidant sur-tout. Après nous avoir dit son avis sur le chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la petite Marquise. (Pardon, Madame, c'est de vous qu'il parloit). Nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en serai point, a-t-il dit ; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvoit être le sujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous ; qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée ; qu'il avoit réparé cela ce matin, que vous faisiez l'enfant ; qu'il s'étoit pressé de conclure, que vous aviez demandé le temps de la réflexion ; & qu'ennuyé de vos *si* & de vos *mais*, il vous avoit plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débuter

par un engagement férieux ; qu'il en avoit eu quelque envie ; mais qu'il n'avoit pas affez de momens à lui ; qu'en calculant les forces de la place, il avoit jugé qu'elle pouvoit foutenir un fiége, & qu'il n'étoit bon, lui, que pour les coups de main. C'eft un exploit digne de quelqu'un de vous, a-t-il ajouté : vous êtes jeunes, c'eft l'âge où l'on aime à trouver des difficultés pour les vaincre ; mais je vous préviens que la vertu eft fon fort, & que le fentiment eft fon foible. Tout étoit dit, fi j'avois pris la peine de jouer l'amant paffionné. J'étois bien perfuadé qu'il mentoit, reprit le jeune homme ; mais j'ai eu la prudence de me taire. Clairfons n'a pas été auffi patient que moi : il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de fon hiftoire A ce propos, ils font fortis enfemble. Je les ai fuivis. Clairfons a reçu un coup d'épée. — Et Blamzè ? — Blamzé en tient deux dont il gué-

rira difficilement. Tandis que je lui aidois à gagner ſon carroſſe, ſi Clairſons, m'a-t-il dit, ſait tirer avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme ſe défend mal contre un homme qui la défend ſi bien. Dis-lui que je le diſpenſe du ſecret avec elle : il eſt juſte qu'elle ſache ce qu'elle doit à ſon Chevalier.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal de tête ; & l'on ſait qu'un mal de tête, pour une jolie femme, eſt une manière civile de congédier les importuns. On la laiſſa ſeule au ſortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne ſe conſoloit pas d'être le ſujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairſons avoit vengé ſon injure ; mais quelle humiliation pour elle ſi cette aventure

faisoit un éclat, & si Lisère en étoit instruit ! Heureusement le secret fut gardé. Pomblac & Clairsons se firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile; & Blamzé, guéri de ses blessures, n'eut garde de se vanter d'une imprudence dont il étoit si bien puni. On demandera peut-être comment un homme si discret jusqu'alors, avoit tout à coup cessé de l'être ? C'est qu'on est moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de se venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette première indiscrétion faillit à lui coûter la vie; il fut un mois au bord du tombeau. Clairsons eut moins de peine à guérir de sa blessure, & Lucile le revit avec un attendrissement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les

a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clairfons devint donc éperdument amoureux de Lucile : mais plus elle lui devoit de retour, moins il osoit en exiger. Il avoit un plaisir sensible à se trouver généreux ; & il alloit cesser de l'être, s'il se prévaloit des droits qu'il avoit acquis sur la reconnoissance de Lucile : aussi fut-il plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité. Mais Lucile lut dans son ame ; & cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnoissance, ou celle de la porter trop loin, lui fit dissimuler la confidence que Pomblac lui avoit faite : ainsi, la bienveillance qu'elle témoignoit à Clairfons, paroissoit libre & désintéressée ; & il en étoit d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisoit chaque jour des progrès sensibles. Ils se cherchoient des yeux, se parloient avec intimité, s'écoutoient avec

complaisance, se rendoient compte de leurs démarches, à la vérité, sans affectation & comme pour dire quelque chose, mais avec tant d'exactitude, qu'ils savoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient se revoir. Insensiblement Clairsons devint plus familier, & Lucile moins réservée. Il n'y avoit plus qu'à s'expliquer; & pour cela il n'étoit pas besoin de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au secours des amans timides. Un jour qu'ils étoient seuls, Lucile laissa tomber son éventail; Clairsons le relève & le lui présente; elle le reçoit avec un doux sourire; ce sourire donne à son amant la hardiesse de lui baiser la main: cette main étoit la plus belle du monde; & dès que la bouche de Clairsons s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile, dans son émotion, fit un léger effort pour retirer sa main; il lui opposa une douce violence; & ses yeux,

tendrement attachés sur les yeux de Lucile, achevèrent de la désarmer. Leurs regards s'étoient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée; & l'aveu mutuel de leur amour fut fait & rendu en deux mots. Je respire, nous nous aimons, dit Clairsons enivré de joie. Hélas! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond soupir; il n'est plus temps de s'en dédire. Mais souvenez-vous que je suis liée par des devoirs : ces devoirs sont inviolables; & si je vous suis chère, ils vous seront sacrés.

Le penchant de Lucile n'étoit point de ces amours à la mode qui étouffent la pudeur en naissant; & Clairsons le respectoit trop, pour s'en prévaloir comme d'une foiblesse. Enchanté d'être aimé, il borna long-temps ses désirs à la possession délicieuse d'un cœur pur, vertueux, & fidèle. Qu'on aime peu, disoit-il lui-même dans son délire, quand on n'est pas heureux du

ſeul plaiſir d'aimer! Quel eſt le ſauvage ſtupide qui le premier appela rigueur, la réſiſtance que la pudeur craintive oppoſe aux déſirs inſenſés? Eſt-il, belle Lucile, eſt-il un refus que n'adouciſſent vos regards? Puis-je me plaindre, quand vous me ſouriez? & mon ame a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puiſent dans les vôtres cette volupté céleſte dont vous enivrez tous mes ſens? Loin de nous, j'y conſens, tous ces plaiſirs ſuivis de regrets, qui troubleroient la ſérénité de votre vie. Je reſpecte votre vertu autant que vous la chériſſez; & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remords dans le ſein de l'innocence même. Des ſentimens ſi héroïques enchantoient Lucile; & Clairfons, plus tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaiſanteries de ſes amis, & les ſoupçons qu'on lui fit naître ſur cette vertu qu'il adoroit, en-

poisonnèrent son bonheur. Il devint sombre, inquiet, jaloux : tout l'importunoit, tout lui faisoit ombrage. Chaque jour Lucile sentoit resserrer & appesantir sa chaîne, chaque jour c'étoient de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à essuyer. Tout homme reçu avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers sacrifices qu'il exigea lui furent faits sans résistance ; il en demanda de nouveaux, il les obtint ; il en voulut encore, on se lassa de lui obéir. Clairsons crut voir, dans l'impatience de Lucile, un attachement invincible aux liaisons qu'il lui défendoit ; & cet amour d'abord si délicat & si soumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fut effrayée ; elle tâcha de l'appaiser, mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Clairsons, je ne croirai que vous m'aimez, que lorsque vous vivrez pour moi seul, comme je vis pour vous seule. Eh ! si je possède, si je rem-

plis votre ame, que vous fait ce monde importun ? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige ? M'en coûteroit-il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit ? Que dis-je ? n'eſt-ce pas une violence continuelle que je me fais, de voir tout ce qui n'eſt pas Lucile ? Plût au Ciel être délivré de cette foule qui vous aſſiége, & qui me dérobe à chaque inſtant ou vos regards ou vos penſées ! La ſolitude, qui vous effraye, mettroit le comble à tous mes vœux. Nos ames ne ſont-elles pas de la même nature ? ou l'amour que vous croyez reſſentir, n'eſt-il pas le même que je reſſens ? Vous vous plaignez que je vous demande des ſacrifices ! Exigez, *Lucile*, exigez à votre tour ; choiſiſſez, parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus douloureuſes ; vous verrez ſi je balançe. Il n'eſt point de lien que je ne rompe ; il n'eſt point d'efforts que je ne faſſe ; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaiſir de vous

complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout ; & ce qu'on appelle des privations, feront pour moi des jouiſſances. Vous le croyez, Clairfons, lui répondit ſa tendre & naïve Lucile ; mais vous vous faites illuſion. Chacune de ces privations eſt peu de choſe ; mais toutes enſemble ſont beaucoup. C'eſt la continuité qui en eſt fatigante : vous m'avez fait éprouver qu'il n'eſt point de complaiſance inépuiſable. Tandis qu'elle parloit ainſi, les yeux de Clairfons, étincelans d'impatience, tantôt ſe tournoient vers le ciel, tantôt s'attachoient ſur elle. Croyez-moi, pourſuivit Lucile, les ſacrifices du véritable amour ſe font dans le cœur & ſous le voile du myſtère ; l'amour-propre ſeul en veut de ſolennels : pour lui, c'eſt peu de la victoire, il aſpire aux honneurs du triomphe : c'eſt-là ce que vous demandez.

Quelle froide analyſe ! s'écria-t-il, &

quelle vaine métaphysique ! C'est bien ainsi que raisonne l'amour ! Je vous aime, Madame ; rien n'est plus vrai pour mon malheur : je sacrifierois mille vies pour vous plaire ; & quel que soit ce sentiment, que vous appelez amour-propre, il me détache de l'univers entier, pour me livrer uniquement à vous : mais en m'abandonnant ainsi, je veux vous posséder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter : je ne réponds pas de moi-même. Après cela, si vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos ; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'est à vous de la dissiper. Mais que dis-je, une folie ? Vous ne rendez que trop raisonnables mes alarmes & mes soupçons. Et comment serois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéresse plus que moi ?

Ah ! Monsieur, que je vous dois de reconnoissance ! dit Lucile avec un sou-

pir : vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui, je reconnois qu'il n'eſt point d'eſclavage comparable à celui qu'impoſe un amant jaloux. — Moi, Madame, je vous rends eſclave ! N'avez-vous pas vous-même un empire abſolu ſur moi ? Ne diſpoſez-vous pas.... — C'en eſt aſſez, Monſieur : j'ai ſouffert long-temps, je me ſuis flattée ; vous me tirez de mon illuſion, & rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami, ſi vous pouvez l'être ; c'eſt le ſeul titre qui vous reſte avec moi. — Ah ! cruelle, voulez-vous ma mort ? — Je veux vôtre repos & le mien. — Vous m'accablez. Quel eſt mon crime ? — De vous aimer trop vous-même, & de ne m'eſtimer pas aſſez. — Ah ! je vous jure.... — Ne jurez de rien : votre jalouſie eſt un vice de caractère ; & le caractère ne ſe corrige pas. Je vous connois, Clairfons, je commence à vous craindre, & je ceſſe de vous

aimer. Dans ce moment, je le vois, ma franchiſe vous déſeſpère ; mais de deux ſupplices je choiſis le plus court ; & en vous ôtant le droit d'être jaloux, je vous fais une heureuſe néceſſité de ceſſer de l'être. Je vous connois à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée : la délicateſſe d'une ame ſenſible s'accorde mal avec la légèreté de la vôtre : c'eſt un Blamzé qu'il vous faut pour amant ; & j'étois bien fou de trouver mauvais.... N'allez pas plus loin, interrompit Lucile : je ſais tout ce que je vous dois ; mais je me retire, pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche.

Clairfons s'en alla furieux, & bien réſolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit ſi tendrement aimée, & qui le congédioit avec tant d'inhumanité.

Lucile, rendue à elle-même, ſe ſentit comme ſoulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais, d'un côté, les dangers de l'amour qu'elle venoit de con-

noître ; de l'autre, la triſte perſpective d'une éternelle indifférence, ne lui laiſsèrent voir, dans l'avenir, que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Eh quoi ! diſoit-elle, le Ciel ne m'a-t-il donné un cœur ſenſible, que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triſte compagne d'une eſpèce de ſage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien ? Ces réflexions la plongèrent dans une langueur qu'elle ne put diſſimuler : ſa ſociété s'en reſſentit, & devint bientôt auſſi triſte qu'elle. Les femmes, dont ſa maiſon étoit le rendez-vous, en furent alarmées. Elle eſt perdue, dirent-elles, ſi nous ne la retirons pas de cet état funeſte : la voilà dégoûtée du monde ; elle n'aime plus que la ſolitude : les ſymptômes de ſa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles ; & à moins de quelque paſſion violente qui la ranime, il eſt à craindre qu'elle ne retombe en puiſſance de mari. Ne con-

noiſſons-nous perſonne qui puiſſe tourner cette jeune tête ? Blamzé lui-même s'y eſt mal pris, & n'en eſt pas venu à bout. Pour ce Clairfons, ſur lequel nous comptions, c'eſt un petit ſot qui aime comme un fou ; il n'eſt pas étonnant qu'elle en ſoit excédée. Attendez, dit Céphiſe après avoir rêvé quelque temps, Lucile a du romaneſque dans l'eſprit, il lui faut de la féerie ; & le magnifique Dorimon eſt juſtement l'homme qui lui convient. Elle en raſollera, j'en ſuis ſûre ; engageons-la ſeulement à lui aller demander à ſouper dans ſa belle maiſon de campagne : je me charge de le prévenir & de lui faire ſa leçon. La partie fut acceptée, & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui ſavoit le mieux quels étoient les plus habiles Artiſtes, qui les accueilloit avec le plus de graces, & qui les récompenſoit le plus libéralement

auſſi avoit-il la réputation de connoiſſeur & d'homme de goût.

Si dans quelques ſiècles on liſoit ce Conte, on le croiroit fait à plaiſir ; & le ſéjour que je vais décrire, paſſeroit pour un château de Fée : mais ce n'eſt pas ma faute, ſi le luxe de notre temps le diſpute au merveilleux des fables, & ſi, dans la peinture de nos folies, la vraiſemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'élève en amphithéâtre un côteau expoſé aux premiers rayons de l'aurore & aux feux ardens du midi. La forêt qui le couronne, le défend du ſouffle glacé des vents du nord, & de l'humide influence du couchant. Du ſommet de la colline tombent en caſcades trois ſources abondantes d'une eau plus pure que le criſtal ; la main induſtrieuſe de l'art les a conduites, par mille détours, ſur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux ſe diviſent, &

ſerpentent en ruiſſeau ; tantôt elles ſe réuniſſent dans des baſſins où le ciel ſe plaît à ſe mirer ; tantôt elles ſe précipitent & vont ſe briſer contre des rochers taillés en grottes, où le ciſeau a imité les jeux variés de la nature. La Seine, qui ſe courbe au pied de la colline, les reçoit dans ſon paiſible ſein ; & leur chûte rappelle ce temps fabuleux, où les Nymphes des fontaines deſcendoient dans l'humide palais des fleuves, pour y tempérer les ardeurs de la jeuneſſe & de l'amour.

Un caprice ingénieux ſemble avoir deſſiné les jardins que ces ondes arroſent. Toutes les parties de ce riant tableau ſont d'accord, ſans monotonie : la ſymétrie même en eſt piquante : la vue s'y promène ſans laſſitude, & s'y repoſe ſans ennui. Une élégance noble, une richeſſe bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat, ont pris ſoin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rien de recher-

ché avec trop d'art. Le concours des beautés simples en fait la magnificence ; & l'équilibre des masses, joint à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des bosquets ornés de statues, des treillages façonnés en corbeilles & en berceaux, décorent tous les jardins connus ; mais le plus souvent ces richesses, étalées sans intelligence & sans goût, ne causent qu'une admiration froide & triste, que suit de près la satiété. Ici l'ordonnance & l'enchaînement des parties ne fait, de mille sensations diverses, qu'un enchantement continu. Le second objet qu'on découvre, ajoute au plaisir que le premier a fait ; & l'un & l'autre s'embellissent encore des charmes de l'objet nouveau, qui leur succède sans les effacer.

Ce paysage délicieux est terminé par un palais d'une architecture aérienne : l'ordre corinthien lui-même a moins d'élégance

d'élégance & de légèreté. Ici, les colonnes imitent les palmiers unis en berceaux. La naiſſance des palmes forme un chapiteau plus naturel & auſſi noble que le vaſe de Callimaque. Les palmes s'entrelacent dans l'intervalle des colonnes, & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux ſéduits l'épaiſſeur de l'entablement. Cette architecture a quelque choſe de fabuleux, d'aërien, qui reſſemble aux palais de Fées, ou à ces temples de Diane & de Vénus, que l'imagination de l'Albane a fait renaître de leurs débris. On ne ſait ſi l'on eſt à Gnide ou à Délos, dans les jardins d'Armide ou dans l'île d'Alcine.

Le luxe intérieur du palais répond à la richeſſe des dehors. Tous les Arts ſe ſont diſputé le ſoin & la gloire de l'embellir. Les marbres, les métaux, ce précieux argile émaillé de mille couleurs, tout ce que l'induſtrie a inventé pour les délices de la vie, y eſt étalé avec une ſage profuſion ;

& les Voluptés, filles de l'Opulence, y flattent l'ame par tous les sens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence. La première soirée lui parut un songe : ce ne fut qu'une fête brillante & variée, dont elle s'aperçut bien qu'elle étoit la divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scène qu'il produisoit d'un seul regard, l'empire absolu qu'il sembloit exercer sur les Arts & sur les plaisirs, rappeloit à Lucile tout ce qu'elle avoit lu des plus célèbres Enchanteurs. Elle n'osoit se fier à ses yeux, & se croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'ivresse où elle étoit plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les Romans nouveaux. Mais Dorimon ne fut que galant ; & tout ce qu'il osa se permettre, fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir son hermitage ; car

c'eſt ainſi qu'il nommoit ce ſéjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient obſervée avec ſoin. Les plus expérimentées jugèrent que Dorimon s'étoit trop occupé de ſa magnificence, & pas aſſez de ſon bonheur. Il falloit ſaiſir, diſoient-elles, le premier moment de la ſurpriſe : c'eſt une eſpèce de raviſſement que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, ſe faiſoit de Dorimon lui-même la plus merveilleuſe idée. Tant de galanterie ſuppoſoit une imagination vive & brillante, un eſprit cultivé, un goût délicat, & un amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du ſoin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquoit pas de reſſemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéreſſante, & du caractère le plus enjoué. Son eſprit étoit tout en ſaillies ; il avoit dans le ſentiment peu de chaleur, mais beaucoup de fineſſe. Perſonne ne diſoit

des choſes plus galantes ; mais il n'a-voit pas le don de les perſuader : on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus ſéduiſant pour une coquette, le moins dangereux pour une femme à ſentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui ; & ce furent de nouvelles fêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avoit raſſemblé tous les plaiſirs qu'elle faiſoit naître, en vain ces plaiſirs furent-ils variés à chaque inſtant avec autant d'art que de goût : Lucile en fut d'abord légèrement émue, bientôt après raſſaſiée ; & avant la fin du jour, elle conçut qu'on pouvoit s'ennuyer dans ce ſéjour délicieux. Dorimon, qui ne la quittoit pas, mit en uſage tous les talens de plaire : il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres ; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle croyoit trouver un Dieu, & Dorimon n'étoit

qu'un homme. Le faste de sa maison l'éclipsoit : les proportions n'étoient pas gardées ; & Dorimon, en se surpassant, fut toujours au-dessous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de soupçonner le tort que lui faisoit cette comparaison dans l'esprit de Lucile ; & il n'attendoit qu'un moment heureux pour profiter de ses avantages. Après le concert & avant le soupé, il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle iroit rêver, disoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre, & Lucile voit son image répétée mille fois dans des trumeaux éblouissans : les peintures voluptueuses dont les panneaux étoient couverts, se multiplioient autour d'elle. Lucile crut voir, en se mirant, la Déesse des Amours. A ce spectacle, il lui échappa un cri de surprise & d'admiration ; & Dorimon saisit l'instant de cette émo-

tion foudaine. Régnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha que la main des Fées avoit semé de fleurs. Mon trône ! dit Lucile en s'asseyant, & sur le ton de la gaieté : mais oui, je m'y trouve assez bien ; & je suis Reine d'un joli peuple. Elle parloit de la foule des amours qu'elle apercevoit dans les glaces. Parmi ces sujets daigneriez-vous m'admettre ? dit Dorimon avec ardeur, en se jetant à ses genoux. Ah ! pour vous, dit-elle d'un air sérieux, vous n'êtes pas un enfant ; & à ces mots, elle voulut se lever. Mais il la retint d'une main hardie ; & l'effort qu'elle fit pour s'échapper, le rendit plus audacieux. Où suis-je donc ? dit-elle avec frayeur. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je ; ou mes cris..... Ces mots lui imposèrent. Excusez, Madame, dit-il, une imprudence dont vous êtes un peu la cause. Venir ici, tête à tête, se reposer sur ce

ſopha, comme vous avez fait, c'eſt dônner à entendre, ſelon l'uſage reçu, qu'on veut bien ſouffrir un peu de violence. Avec vous, je vois bien que cela ne veut rien dire : nous nous ſommes mal entendus. Oh ! très-mal, dit Lucile en ſortant courroucée ; & Dorimon la ſuivit, un peu confus de ſa mépriſe. Heureuſement leur abſence n'avoit pas été aſſez longue pour donner le temps d'en médire. Lucile, diſſimulant ſon trouble, annonça qu'elle venoit de voir un cabinet très-bien décoré. On y courut en foule ; & les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du ſoupé.

La ſomptuoſité de ce feſtin ſembloit renchérir encore ſur tous les plaiſirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre ſur lui-même, il n'eut point cette gaieté qui lui étoit ſi naturelle ; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adreſſoit pour la tirer de ſa rêverie, que par ce ſourire

forcé, avec lequel la politesse tâche de déguiser la mauvaise humeur.

Voilà, lui dirent ses amies en se retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient : avec lui, la vie est un enchantement continuel; il semble que tous les plaisirs reconnoissent sa voix : dès qu'il commande, ils arrivent en foule.

Il en est, dit froidement Lucile, qui ne se commandent point : ils sont au-dessus des richesses ; on ne les trouve que dans son cœur. Ma foi, ma chère enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien difficile. Oui, Madame, bien difficile, répondit-elle avec un soupir. Et pendant tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est-là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étoient enjoués, on s'en amuseroit; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien là peine de se séparer de son mari, pour être prude dans le monde !

Eſt-ce donc là ce monde ſi vanté, diſoit de ſon côté Lucile ? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable : qu'ai-je trouvé ? Un fat, un jaloux, un homme avantageux, qui s'attribue, comme autant de charmes, ſes jardins, ſon palais, ſes fêtes, & qui croit que la vertu la plus ſévère ne demande pas mieux que de lui céder. Ah ! que je hais ces faiſeurs de Romans, qui m'ont bercée de leurs fables ! L'imagination pleine de mille chimères, j'ai trouvé mon mari inſipide ; & il vaut mieux que tout ce que j'ai vu. Il eſt ſimple ; mais ſa ſimplicité n'eſt-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé ? Il eſt tranquille dans ſes goûts ; & que deviendrois-je s'il étoit violent & paſſionné comme Clairſons ? Il m'aimoit peu ; mais il n'aimoit que moi ; & ſi j'avois été raiſonnable, il m'aimoit aſſez pour me rendre heureuſe. Je n'avois point avec lui de ces plaiſirs faſtueux

& bruyans qui nous enivrent d'abord, & qui bientôt nous excèdent; mais sa complaisance; sa douceur, ses attentions délicates me ménageoient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus solides, si j'avois bien su les goûter. Insensée que j'étois! je courois après des illusions, & je fuyois le bonheur même: il est dans le silence des passions, dans l'équilibre & le repos de l'ame. Mais, hélas! il est bien temps de reconnoître mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'estime de mon mari! Grace au Ciel, je n'ai à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lisère est-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter? Ah! qu'il est mal aisé de rentrer dans son devoir, quand on en est une fois sorti! Mal aisé! pourquoi donc? Qui me retient? La crainte d'être humiliée? Mais Lisère est honnête homme; & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'ac-

cableroit-il dans mon retour ? Je n'ai qu'à me détacher d'une ſociété pernicieuſe, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux reſpecte, & que je puis voir ſans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au monde, il ne s'eſt pas rapproché de moi ; mais s'il me voit rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeler à lui ; & ſi ſon cœur ne m'eſt pas rendu, la ſeule conſolation qui me reſte, eſt celle de m'en rendre digne : je ſerai du moins réconciliée avec moi-même, ſi je ne puis l'être avec mon mari.

Liſère, en gémiſſant, l'avoit ſuivie des yeux dans le tourbillon du monde : il comptoit ſur la juſteſſe de ſon eſprit & ſur l'honnêteté de ſon ame. Elle ſentira, diſoit-il, la frivolité des plaiſirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fauſſeté des uns & des autres ; & ſi elle revient vertueuſe, ſa vertu n'en ſera que plus affermie par les dangers qu'elle aura

courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la séduction, aux attraits de la volupté ? L'on méprise le monde quand on le connoît bien ; mais on s'y livre avant de le connoître ; & souvent le cœur est égaré avant que la raison l'éclaire. O Lucile ! s'écrioit-il en regardant le portrait de sa femme, qui étoit, dans la solitude ; son unique entretien, ô Lucile ! vous étiez si digne d'être heureuse ! & je me flattois que vous le seriez avec moi. Hélas ! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du monde, est-il actuellement occupé à séduire son innocence, & ne s'obstine à sa défaite, que pour le plaisir de s'en glorifier. Quoi ! la honte de ma femme éleveroit entre nous une éternelle barrière ! Il ne me seroit plus permis de vivre avec celle dont la mort seule devoit me séparer ! Je l'ai trahie en

l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choisi pour gardien de sa jeunesse imprudente & fragile. Je n'ai consulté que l'usage, & je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Lisère flottoit ainsi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'étoit pas moins agitée entre le désir de retourner à lui, & la crainte d'en être rebutée. Vingt fois, après avoir passé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée dans la résolution d'aller attendre son réveil, de se jeter à ses pieds, & de lui demander pardon. Mais une honte qui est bien connue des ames sensibles & délicates, avoit toujours retenu ses pas. Si Lisère ne la méprisoit point, s'il conservoit encore pour elle quelque sensibilité, quelque estime; depuis le temps qu'elle avoit rompu avec ses sociétés, depuis qu'elle vivoit retirée & solitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une seule fois? Tous

les jours, en passant, il s'informoit de la santé de Madame ; elle l'entendoit, elle espéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir. Chaque jour cet espoir renaissoit : elle attendoit toute tremblante le moment du passage de Lisere ; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit possible pour l'écouter, & se retiroit tout en larmes, après avoir entendu demander en passant, *Comment se porte Madame ?* Elle auroit voulu que Lisère fût instruit de son repentir, de son retour à elle-même. Mais à qui se fier ? disoit-elle : à des amis ? En est-il d'assez sûrs, d'assez discrets, d'assez sages pour une entremise si délicate ? Les uns en auroient le talent, & n'en auroient pas le zèle ; & les autres en auroient le zèle, & n'en auroient pas le talent. D'ailleurs il est si dur de confier aux autres ce qu'on n'ose s'avouer à soi-même ! Une lettre . . . . Mais que lui écrirai-je ? des mots vagues ne le toucheroient pas ; & les détails sont si

humilians ! Enfin il lui vint une idée dont ſa délicateſſe & ſa ſenſibilité furent également ſatisfaites. Liſère s'étoit abſenté pour deux jours ; & Lucile ſaiſit le temps de ſon abſence, pour exécuter ſon deſſein.

Liſère avoit un vieux domeſtique, que Lucile avoit vu s'attendrir au moment de leur ſéparation, & dont le zèle, l'honnêteté, la diſcrétion lui étoient connus. Ambroiſe, lui dit-elle, j'ai un ſervice à vous demander. Ah ! Madame, dit le bon homme, ordonnez ; je ſuis à vous de toute mon ame. Plût à Dieu que vous & mon maître vous vous aimaſſiez comme je vous aime ! Je ne ſais qui de vous deux a tort ; mais je vous plains tous les deux : c'étoit un charme de vous voir enſemble ; & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'eſt peut-être ma faute, dit Lucile humiliée ; mais, mon enfant, le mal n'eſt pas ſans remède ;

fais ſeulement ce que je te dirai. Tu ſais que mon portrait eſt dans la chambre de ton maître ? — Oh ! oui, Madame, il le ſait bien auſſi ; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entières : c'eſt toute ſa conſolation : il le regarde, il lui parle, il ſoupire à faire pitié ; & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir avec vous qu'avec votre reſſemblance. — Tu me dis là des choſes fort conſolantes, mon cher Ambroiſe ; mais va prendre ce portrait en cachette, & choiſis, pour l'apporter chez moi, un moment où tu ne ſois vu de perſonne. — Moi, Madame, priver mon maître de ce qu'il a de plus cher au monde ! Demandez-moi plutôt ma vie. Raſſure-toi, reprit Lucile : mon deſſein n'eſt pas de l'en priver. Demain au ſoir tu viendras le reprendre & le remettre en place : je te demanderai ſeulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure,

dit Ambroiſe. Je ſais que vous êtes la bonté même ; & vous ne voudriez pas me donner, à la fin de mes jours, le chagrin d'avoir affligé mon maître. Le fidèle Ambroiſe exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans ſon portrait l'air tendre & languiſſant qui lui étoit naturel ; mais ſon regard étoit ſerein, & ſes cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir ſon Peintre, lui ordonna de la repréſenter échevelée, & de faire couler des larmes de ſes yeux. Dès que ſon idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Liſère. Il arrive, & bientôt ſes yeux ſe lèvent ſur cet objet chéri. Il eſt aiſé de concevoir quel fut l'excès de ſa ſurpriſe. Les cheveux épars le frappent d'abord. Il approche, & il voit couler des larmes. Ah ! s'écria-t-il, ah ! Lucile, ſont-ce les larmes du repentir ? Eſt-ce la douleur de l'amour ? Il ſort tranſporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux, & il la trouve dans la même

ſituation où le tableau la lui avoit préſentée. Immobile un inſtant, il la contemple avec attendriſſement ; & tout à coup ſe précipitant à ſes genoux : Eſt-il bien vrai, dit-il, que ma femme me ſoit rendue ? Oui, dit Lucile avec des ſanglots, oui, ſi vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir ceſſé de l'être ? reprit Liſère en la ſerrant dans ſes bras. Non, mon enfant, raſſure-toi : je connois ton ame, & je n'ai jamais ceſſé de te plaindre & de t'eſtimer. Tu ne reviendrois pas à moi, ſi le monde avoit pu te ſéduire ; & ce retour volontaire eſt la preuve de ta vertu. Oh ! grace au Ciel, dit-elle (le cœur ſoulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ſes yeux), grace au Ciel, je n'ai à rougir d'aucune foibleſſe honteuſe : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois, ſerois-tu dans mon ſein ? reprit Liſère. Et à ces mots . . . . Mais qui peut rendre les tranſports de deux

cœurs ſenſibles, qui, après avoir gémi d'une ſéparation cruelle, ſe réuniſſent pour toujours ? En apprenant leur réconciliation, leurs gens furent ſaiſis de joie ; & le bon homme Ambroiſe diſoit, les yeux mouillés de larmes : Dieu ſoit loué ! je mourrai content.

Depuis ce jour, la tendre union de ces époux ſert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre ; & c'eſt ce que j'appelle un divorce heureux.

LE BON MARI.

L'UN de ce bons pères de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde avoit marié Hortence, sa fille unique, au Baron de Valsain, & sa nièce Amélie au Président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit, sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde, où, répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane, plus recueilli, plus assidu, ne respiroit que pour Amélie, qui, de son côté, ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse ; & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissoit de l'u-

nion de sa famille, quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane, dans sa douleur, n'avoit pas même la consolation d'être père. Valsain laissoit à Hortence deux enfans, avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux : mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le temps du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari : l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, & ce qu'il approuve, on n'ose le blâmer ; mais livrée à elle-même, elle rentre sous la tutelle d'un public sévère & jaloux, & ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même ; & Félisonde le vit encore mieux. Un jour, ce bon père

confia ses craintes à Lusane, son neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre ; mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille : tu sais si je l'aime ; & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite, la rappelle : son deuil fini, elle va s'y livrer ; & je crains, tout vieux que je suis, de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu ; mais notre vertu est en nous, & notre honneur, cet honneur si cher, est dans l'opinion des autres. — Je vous entends, Monsieur, &, s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement ? — Eh ! mon ami, quelles raisons n'a-t-elle pas à m'opposer ! deux enfans, deux enfans sans fortune ; car tu sais que je ne suis pas riche, & que leur père étoit ruiné. — N'importe, Monsieur, consultez Hortence : je connois un homme, s'il lui convenoit, qui pense assez bien, qui a le cœur

aſſez bon pour ſervir de père à ſes enfans. Le vieux bon homme crut l'entendre. O toi, dit-il, qui faiſois le bonheur de ma nièce Amélie, toi, que j'aime comme mon fils, Luſane ! le Ciel lit dans mon cœur..... Mais, dis-moi, l'époux que tu propoſes connoît-il ma fille ? n'eſt-il point effrayé de ſa jeuneſſe, de ſa légèreté, de l'eſſor qu'elle a pris dans le monde ? — *Il la* connoît comme vous-même, & il ne l'en eſtime pas moins. Féliſonde ne tarda point à parler à ſa fille. Oui, mon père, je conviens, lui dit-elle, que ma poſition eſt délicate. S'obſerver, ſe craindre ſans ceſſe, être dans le monde comme devant ſon juge, c'eſt le ſort d'une veuve à mon âge ; il eſt pénible & dangereux. — Eh bien, ma fille, Luſane m'a parlé d'un époux qui te conviendroit. — Luſane, mon père ! ah ! s'il eſt poſſible, qu'il m'en donne un qui lui reſſemble. Heureuſe moi-même avec Valſain, je ne laiſſois

pas quelquefois d'envier le ſort de la femme. Le père, enchanté de ſa réponſe, vint la rendre à ſon neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Luſane, demain nous ſerons tous contens. — Quoi! mon ami, c'eſt toi! — C'eſt moi-même. — Hélas! mon cœur me l'avoit dit. — Oui, c'eſt moi, Monſieur, qui veux faire la conſolation de votre vieilleſſe, en ramenant à ſes devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuſer, l'ont engagée dans le labyrinthe d'une ſociété bruyante & frivole; il s'agit de l'en tirer. J'ai beſoin pour cela d'un peu de courage & de réſolution. J'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'eſt beaucoup pour un cœur auſſi ſenſible que le mien; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, Monſieur, vous êtes

père;

père ; & si Hortence venoit se plaindre à vous...... — Ne crains rien ; dispose de ma fille : je la confie à ta vertu ; & si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un père.

Lusane fut reçu d'Hortence avec les graces les plus touchantes. Croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouse que vous avez perdue : si je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dresser les articles, Monsieur, dit Lusane à Félisonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur père ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage : ne les privons pas de celui de leur mère ; & que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu, qu'il appela dès ce moment son fils. Hortence ne fut pas moins sensible

aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maison où tout respiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annoncèrent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs. Mais sa joie qu'elle en ressentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut succédé au tumulte des noces, Lusane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du réveil, ce moment, où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l'ame elle même, appaisée par l'évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, &, se possédant tout entière, se contemple & lit dans son sein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chère Hortence, lui dit-il, je veux que vous soyez heureuse, & que

vous le soyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices ; & j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez passé, avec le Baron de Valsain, quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaisirs, jeune, brillant, & dissipé lui-même, il vous inspiroit tous ses goûts. Mon caractère est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévère : il ne m'est pas possible de prendre ses mœurs ; & je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs & de piéges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits, & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit, se fût dissipé avec la jeunesse ; les jours sereins que je vous prépare, seront les mêmes dans tous les temps. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur ; c'est

dans l'intérieur de ſon ménage, dans l'amour de ſes devoirs, dans le ſoin de ſes enfans, & dans le commerce intime d'une ſociété compoſée de gens de bien.

Ce début cauſa quelque ſurpriſe à Hortence: ſur-tout le *ménage* étonna ſon oreille; mais prenant le ton de la plaiſanterie, je ſerai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagère: quant à préſent, je n'y entends rien. Mon devoir eſt de vous aimer, je le remplis: mes enfans n'ont pas encore beſoin de moi: pour ma ſociété, vous ſavez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chère amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui, j'entends votre diſtinction: mais en fait de connoiſſances, l'on ne doit pas être ſi difficile. Le monde, tel qu'il eſt, m'amuſe; & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état; ce n'eſt pas moi qui porte

la robe, & je ne vois pas pourquoi Madame de Luſane ſeroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valſain. Soyez donc, mon cher Préſident, auſſi grave qu'il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme ſoit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ſes goûts. C'eſt dommage, reprit Luſane, de te ramener au ſérieux ; car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raiſon. Dans le monde, aimes-tu ſans choix tout ce qui le compoſe ? —Non pas en détail ; mais enſemble, tout ce mélange me plaît aſſez. — Quoi ! les méchans, par exemple ? — Les méchans ont leur agrément. —Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choſes les plus ſimples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foibleſſes ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter.— Il eſt certain qu'au premier coup-d'œil on eſt effrayé de ces caractères, mais,

dans le fond, ils sont peu dangereux : depuis qu'on médit de tout le monde, la médisance ne fait plus aucun mal : c'est une espèce de contagion qui s'affoiblit à mesure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, & dont les propos la déshonorent, qu'en dis-tu? — On ne les croit pas. — Je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe : il y a beaucoup de femmes estimables, je le sais ; mais il y en a..... — C'est, comme parmi vous, mélange de vertus & de vices. — Eh bien, dis-moi : dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix? — On en fait un pour l'intimité ; mais dans le monde, on vit avec le monde. — Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui, par leurs mœurs & leur caractère, méritent d'être mes amis. — Vos amis, Monsieur, vos amis! Et combien en a-t-on dans la vie? — On en a beaucoup, quand on en est digne, &

que l'on doit les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse, dont le dévouement va jusqu'à l'héroïsme : j'appelle amis, ceux qui viennent chez moi avec le désir d'y trouver la joie & la paix, disposés à me pardonner des foiblesses, à les dissimuler aux yeux du public, à me traiter, présent, avec franchise, absent, avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares ; & j'ose espérer d'en avoir. — A la bonne heure, nous en ferons notre société familière. — Je n'aurai point deux sociétés. — Quoi, Monsieur, votre porte ne sera pas ouverte ! — Ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure — Non, Monsieur, je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre & le ménager. — Oh ! sois tranquille, ma chère amie : c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-

être un jaloux : peu m'importe. — Il m'importe à moi. Je veux que mon époux ſoit conſidéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Compoſez votre ſociété comme bon vous ſemblera ; mais laiſſez-moi cultiver mes anciennes connoiſſances, & empêcher que la cour & la ville ne ſe déchaînent contre vous.

Luſane admiroit l'adreſſe d'une jeune femme à défendre ſa liberté. Ma chère Hortence, lui dit-il, ce n'eſt pas en étourdi que j'ai pris ma réſolution : elle eſt bien méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choiſis, parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes & d'hommes honnêtes, ma maiſon ſera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reſte. Je joindrai mes amis aux tiens : nos deux liſtes réunies ſeront dépoſées chez mon portier, pour être ſa règle de tous les jours ; & s'il s'en écarte, il ſera renvoyé. Voilà le

plan que je me propoſe, & que j'ai voulu te communiquer.

Hortenſe reſta confondue de voir en un moment tous ſes beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Luſane, cet homme ſi doux, ſi complaiſant, qui venoit de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on ſe fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel ſang froid il me dicte ſes volontés ! Ne voir que des femmes vertueuſes, que des hommes accomplis ! la bonne chimère ! & puis l'amuſante ſociété que ce cercle d'amis reſpectables ! Tel eſt mon plan, dit-il : comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir, quand il a parlé ! Voilà comme on les gâte. Ma couſine étoit une bonne petite femme, qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine, dès que ſon mari daignoit lui ſourire ; & enchantée d'une careſſe, elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit ſans doute qu'à

ſon exemple, je vais n'avoir d'autre ſoin que de lui complaire ; il ſe trompe ; & s'il a prétendu me mener à la liſière, je lui ferai voir que je ne ſuis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre, & careſſant qu'elle avoit eu avec Luſane, ſuccéda un air froid & réſervé, dont il s'aperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de ſon mariage à cet eſſaim de connoiſſances légères qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter ; & Luſane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces viſites de bienſéance : mais il mit dans ſa politeſſe des diſtinctions ſi frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe, qui, pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît eſt bien, & qui joint l'exemple au précepte ; ni

une Climène, qui ne ſait pas pourquoi l'on fait ſcrupule de changer d'amant, quand on eſt laſſe de celui qu'on a pris, & qui trouve les timides précautions du myſtère trop au deſſous de ſa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de couliſſes, qui, promenant dans Paris leur oiſive inutilité, *chenilles le matin & papillons le ſoir*, paſſent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens ; ni ces complaiſantes de profeſſion, qui, n'ayant plus dans le monde d'exiſtence perſonnelle, s'attachent à une jolie femme, pour paſſer encore à ſa ſuite, & qui la perdent pour ſe ſoutenir.

Hortence rentra chez elle inquiète & rêveuſe. Elle ſe croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie. La vanité, le goût du plaiſir, l'amour de la liberté, tout en elle ſe révoltoit contre l'empire que ſon époux vouloit prendre. Ce-

pendant, après s'être armée de réſolution, elle crut devoir diſſimuler encore, pour mieux choiſir le moment d'éclater.

Le lendemain, Luſane lui demanda ſi elle avoit fait ſa liſte. Non, Monſieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, pourſuivit-il, ſans s'émouvoir : voyez ſi, dans le nombre de vos amis & des miens, j'ai oublié quelqu'un qui vous plaiſe & qui vous convienne. — Je vous l'ai dit, Monſieur, je ne me mêle point de vos arrangemens ; & je vous prie, une fois pour toutes, de ne pas vous mêler des miens. Si nos ſociétés ne s'accordent pas, faiſons ce que fait tout le monde, partageons-nous ſans nous gêner. Ayez à dîner les perſonnes que vous aimez ; j'inviterai à ſouper celles que j'aime. — Ah ! ma chère Hortence, que ce que vous me propoſez eſt éloigné de mes principes ! N'y penſez point : jamais dans ma maiſon cet

usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible; mais point de distinctions, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce soir, tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots, il se retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée ! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir; lorsque la Comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, & la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Hortence en amitié; & comme elle flattoit ses penchans, elle avoit gagné sa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. Eh quoi ! s'écria la Comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avi-

lir ? Vous, esclave ! & de qui ? d'un homme de Robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valsain. Hortence rougit d'avoir eu la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter ; c'est le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans......
— Honnête homme ! & qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes, il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre père ! Non, Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience ; mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots, Lusane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison ; & vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle

choisi la pour arbitre. Non, Monsieur, répliqua la Comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des loix à Madame. Vous m'avez entendue, & j'en suis bien aise : vous savez ce que je pense du ridicule de vos procédés. Madame la Comtesse, reprit Lusane, si j'avois les torts que vous me supposez, ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur & la modestie sont les armes de votre sexe ; & Hortence toute seule est bien plus forte qu'avec vous. Laissez-nous le soin de nous accorder, puisque c'est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux, vous ne la dispenseriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de son mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conseils qu'elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre ils seroient dangereux ; grace au Ciel, pour elle ils ne

font qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que cela vous ferve de leçon.

Voilà donc comme vous vous défendez ? dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même ofé lever les yeux. Obéiffez, mon enfant, obéiffez : c'eft le partage des ames foibles. Jufte Ciel ! difoit-elle en fortant, je fuis la plus douce, la plus vertueufe femme qui foit fur la terre ; mais fi un mari ofoit me traiter ainfi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de fe lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confufe & tremblante. Elle fentoit l'avantage que fon imprudence donnoit à fon époux ; mais loin de s'en apercevoir, il ne lui en fit pas même un reproche ; & fa délicateffe la punit mieux que n'eût fait fon reffentiment.

Le foir, les convives s'étant affemblés, Lufane faifit le moment où fa

femme étoit encore chez elle. C'eſt ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire, venez-y ſouvent ; & paſſons notre vie enſemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, pourſuivit-il en leur préſentant le bon homme Féliſonde, voilà notre digne & tendre père, qui ſera l'ame de nos plaiſirs. A ſon âge, la joie a quelque choſe de plus ſenſible, de plus intéreſſant que dans la jeuneſſe ; & rien n'eſt plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons & que nous voulons rendre heureuſe. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous ; & que l'amour, la nature, & l'amitié conſpirent à lui rendre ſa maiſon plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de ſon âge ; mais quand elle aura goûté les charmes d'une ſociété vertueuſe, ce monde vain la touchera peu. Comme

Lusane parloit ainsi, le vieux Félisonde ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes. O mon ami, lui dit il en le serrant dans ses bras, heureux le père qui peut, en mourant, laisser sa fille en de si bonnes mains!

L'instant d'après, arriva Madame de Lusane. Tous les cœurs volèrent au-devant d'elle ; mais le sien n'étoit pas content. Elle déguisa son humeur sous l'air réservé de la cérémonie ; & sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable & touchante : tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Lusane fit remarquer à Hortence que tout son monde jouoit petit jeu. C'est, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliène les esprits : il afflige ceux qui perdent ; il impose à ceux qui gagnent, le devoir d'être sérieux ; & je le crois incompatible avec une franche amitié. Le soupé fut déli-

cieux : l'enjouement, la belle humeur se répandit autour de la table. L'esprit & le cœur étoient à leur aise. La galanterie fut telle, que la pudeur pouvoit lui sourire ; & ni la décence, ni la liberté ne se gênèrent mutuellement. Hortence, dans une autre situation, auroit goûté ces plaisirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit, en empoisonnoit la douceur.

Le lendemain, Lusane fut surpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué. Il se douta bien qu'elle avoit pris quelque résolution nouvelle. Que faisons-nous aujourd'hui ? lui demanda-t-il. Je vais au spectacle, lui dit-elle, & je reviens souper chez moi. — C'est fort bien fait : & quelles sont les femmes avec qui vous allez ? — Deux amies de Valsain, Olympe & Artenice. Il est cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger sans cesse ; mais vous, Hortence, pourquoi m'y exposer ? Me croyez-vous assez inconsé-

quent dans les principes que je me ſuis faits, pour conſentir que l'on vous voye en public avec ces femmes? — Il faut bien que vous y conſentiez, car la partie eſt arrangée; & certainement je n'y manquerai pas. — Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même. — Eſt-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit? — Oui, c'eſt vous expoſer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, Monſieur, n'eſt pas injuſte; & dans le monde, chacun répond de ſoi. — Le public, Madame, ſuppoſe, avec raiſon, que celles qui ſont en ſociété de plaiſirs, ſont en ſociété de mœurs; & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen: diſpenſez-vous ſeulement du ſpectacle, & propoſez-leur de venir ſouper: ma porte ſera fermée à tous

mes amis, & nous ſerons ſeuls avec elles. Non, Monſieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuſerai pas de votre complaiſance. Et elle écrivit pour ſe dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : les larmes de dépit l'arroſèrent. Aſſurément, diſoit-elle, je me ſoucie fort peu de ces femmes; la comédie m'intéreſſe encore moins : mais ſe voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à ſoi ! être ſoumiſe à celle d'un autre ! l'entendre me dicter ſes lois avec une tranquillité inſultante ! voilà ce qui me déſeſpère, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Luſane eût l'air de l'inſulte; & il étoit facile de voir qu'il ſe faiſoit violence à lui-même. Son beau-père, qui vint ſouper chez lui, s'aperçut de la triſteſſe où il étoit plongé. Ah ! Monſieur, lui dit Luſane, je ſens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il

lui raconta ce qui s'étoit passé. Courage, mon ami, lui dit ce bon père ; ne nous rebutons point : s'il plaît au Ciel, tu la rendras digne de tes soins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir ; & si elle se plaint.... — Si elle se plaint, consolez-la, Monsieur ; & paroissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile, quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment ; je m'y attendois, je n'en suis point surpris : mais si l'amertume de son humeur altéroit dans son ame les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s'affoiblissoit, tout seroit perdu. La bonté de son cœur est ma seule ressource ; & ce n'est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge ; & c'est à vous d'être son soutien.

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, soit délicatesse, Hortence eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son père. Bon, dit Lusane, elle sait se vaincre ; & il n'y a que les ames foibles dont on doive désespérer. Le jour suivant on dîna tête à tête & dans le plus profond silence. Au sortir de table, Hortence ordonna que l'on mît ses chevaux. Où allez-vous ? lui demanda son mari. — M'excuser, Monsieur, de l'impolitesse que j'ai faite hier. — Allez, Hortence, puisque vous le voulez ; mais si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe, à qui Madame de Fierville avoit conté la scène qu'elle avoit eue avec Lusane, se doutèrent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'est lui-même : nous ne l'avons vu qu'un moment ; mais nous l'avons jugé : c'est un homme

dur, absosu, & qui vous rendra malheureuse. — Il ne m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde. Mais..... Mais qu'il vive seul, reprit Olympe, & qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive ? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux ; & je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis, pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit, la voilà subjuguée, reprit Artenice. Ah ! mon enfant, vous ne savez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans, s'ils ne sont pas

nos

nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; & je vous en parle avec connoissance de cause. Pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avoit donné ma foiblesse ; & sans un effort de courage inoui, on n'entendoit plus parler de moi, j'étois une femme noyée. Cela dépend des caractères, dit Hortence ; & mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. Détrompez-vous, reprit Olympe, il n'y en a pas un que la douceur ramène ; c'est en leur résistant qu'on leur impose ; c'est par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? on est bien forte quand on est jolie & qu'on n'a rien à se reprocher. Votre cause est celle de toutes les femmes ; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui savent vivre, se rangeront de votre parti. Hortence

objecta l'exemple de sa cousine, que Lusane avoit rendue heureuse. On lui répondit, que sa cousine étoit une imbécille; que si la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'est qu'elle ne connoissoit pas mieux; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes, & qui en faisoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison & dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnoit le lendemain Madame la Duchesse de...... Toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on : si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance; & nous vous conseillons en amies, de saisir cette occasion pour faire un éclat & pour vous séparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens, elle ne laissoit pas d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que son

malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la cherchoit vainement des yeux dans ces fêtes où naguère elle s'étoit vue adorée. En arrivant chez elle, on lui remit un billet; elle le lut avec impatience, & soupira après l'avoir lu. Sa main tremblante le tenoit encore, lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la Duchesse de.... — Eh bien, Madame? — Eh bien, Monsieur, je n'irai pas, soyez tranquille. — Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaisirs honnêtes? Est-ce moi qui vous les interdis? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même : allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise & sa joie. Ah! Lusane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve;

mais eſt-ce pour long-temps ? La ſociété de Luſane s'aſſembla le ſoir, & Hortence y fut adorable. On propoſa des ſoupés, des parties de ſpectacle ; elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes, careſſante avec les femmes, elle les enchantoit tous. Luſane lui ſeul n'oſoit encore ſe livrer à la joie qu'elle inſpiroit : il prévoyoit que cette belle humeur ne ſeroit pas long-temps ſans nuages. Cependant il dit un mot à ſon valet de chambre ; & le lendemain, quand ſa femme demanda ſon domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui préſenta une parure de bal que la main de Flore ſembloit avoir ſemée des plus belles couleurs du printemps. Ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légères d'un tiſſu de ſoie de la plus brillante fraîcheur. Hortence, amoureuſe de ſon habit, de ſon époux, &

d'elle-même, ne put cacher ſon raviſſement. Son miroir conſulté lui promit des ſuccès éclatans ; & cet oracle ne la trompoit jamais : auſſi, en paroiſſant dans l'aſſemblée, jouit-elle du mouvement flatteur d'une admiration unanime ; & pour une jeune femme, ce flux, ce reflux, ce murmure ont quelque choſe de ſi touchant ! Il eſt aiſé de juger qu'à ſon retour Luſane fut aſſez bien traité : il ſembloit qu'elle voulût lui peindre tous les tranſports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ſes careſſes ſans réflexion ; car le plus ſage quelquefois s'oublie. Mais quand il revint à lui-même, Un bal, diſoit-il, un domino tourne cette jeune tête ! Ah ! que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux !

Hortence avoit vu au bal toute cette jeuneſſe étourdie dont ſon époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raiſonnable, & de vous ren-

101949

dre à vos amis : le ridicule alloit tomber sur lui ; & nous avions fait une ligue pour le désoler par-tout où il auroit paru. Dites-lui donc, pour son repos, qu'il daigne permettre qu'on vous voye. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas se gêner ; mais qu'il se contente de se rendre invisible, sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à son époux qu'on trouvoit mauvais que sa porte fût interdite ; que des gens comme il faut s'en plaignoient, & se proposoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens, piqués de n'avoir pu

s'introduire chez Hortence, virent Lusane à l'Opéra, & l'abordèrent pour lui demander raison des impolitesses de son Suisse. Monsieur, lui dit le Chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi, avons passé deux fois chez vous? — Oui, Messieurs, je sais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni Madame n'étiez visibles. — Cela nous arrive souvent. — Cependant vous voyez du monde? — Nous ne voyons guère que nos amis. — Nous sommes des amis d'Hortence, & du règne de Valsain nous la voyions tous les jours. Ah! Monsieur, l'aimable homme que Valsain! Elle n'a pas perdu au change; mais c'étoit bien le plus honnête, le plus complaisant de tous les maris! — Je le sais. — C'est lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux! — Qu'il étoit heureux! — Vous en parlez d'un air d'envie. Seroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas aussi tran-

quille ? — Ah ! Messieurs, si vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'est une cruelle chose que la jalousie ! — Quoi, sérieusement, vous en êtes atteint ? — Hélas ! oui, pour mes péchés. — Mais Hortence est si honnête ! — Je le sais bien. — Elle a vécu comme un ange avec Valsain. — Avec moi, j'espère qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ! — C'est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison. — Vous avouez donc que c'est une folie ? — Elle est au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite distingué, sans que la tête me tourne ; & voilà pourquoi ma porte est fermée aux plus aimables gens du monde. — Le Marquis & moi, dit le Chevalier, nous ne sommes pas dangereux ; & nous espérons.... — Vous, Messieurs ! vous êtes de ceux qui se-

roient le malheur de ma vie. Je vous connois trop bien, pour ne pas vous craindre ; & puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais. — Mais, Monsieur le Président, voilà un compliment fort mal-honnête. — Ah ! Messieurs, c'est le plus flatteur que puisse vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis quand Lusane les eut quittés, nous voulions, ce me semble, nous moquer de cet homme-là. — C'étoit mon dessein. — Je crois, Dieu me pardonne, que c'est lui qui se moque de nous. — J'en ai quelque soupçon ; mais je m'en vengerai. — Comment ? — Comme on se venge d'un mari.

Le soir même à souper chez la Marquise de Bellune, ils dénoncèrent Lusane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquise, a la bonté de souffrir qu'il la gêne ! Ah ! je lui ferai sa leçon. La maison de Madame de Bellune étoit

le rendez-vous de tous les étourdis de la Ville & de la Cour ; & son secret, pour les attirer, étoit d'assembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal qu'elle donnoit. Il fallut en prévenir Lusane ; mais sans avoir l'air de lui demander son aveu, on lui en dit un mot en passant. Non, ma bonne amie, dit Lusane à Hortence, la maison de Madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal, chez elle, est un rendez-vous, dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre ; & pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d'éviter l'écueil. La jeune femme, d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins, se repandit en plaintes & en reproches. Vous abusez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée ; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, Madame, lui répondit Lusane d'un ton

plus ferme & plus férieux ; mais tant que je vous eftimerai, je ne craindrai point cette menace ; & je la craindrois encore moins, fi je ceffois de vous eftimer. Hortence, qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échapper, rougit du fens qu'elles préfentoient, & ne fit plus que verfer des larmes. Lufane faifit le moment où la vivacité avoit fait place à la confufion. Je vous deviens odieux, lui dit-il ; cependant quel eft mon crime ? de fauver votre jeuneffe des dangers qui l'environnoient ; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation ; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. — Oui, Monfieur, vos intentions font bonnes ; mais vous vous y prenez mal ! Vous voulez me faire aimer mes devoirs ; & vous m'en faites une fervitude ! Il peut y avoir dans mes liaifons des confé-

quences à prévoir; mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison, dont vous vous plaignez, est l'asile des bonnes mœurs; & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagemens avec le monde & avec vous-même; j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple, & de l'habitude, fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'interrompre tout communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage: un ami doit savoir au be-

ſoin déplaiſe à ſon ami. Soyez donc bien ſûre que tant que je vous aimerai, j'aurai la force de vous réſiſter ; & malheur à vous ſi je vous abandonne ! — Malheur à moi ! Vous m'eſtimez bien peu, ſi vous me croyez perdue dès que vous ceſſerez de me tenir à l'attache ! Allez, Monſieur, j'ai ſu me conduire ; & Valſain, qui me rendoit juſtice, n'a jamais eu à ſe repentir d'avoir daigné ſe fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condeſcendre à vos volontés, une force ou une foibleſſe que je n'ai pas : toutes les privations que vous m'impoſez me ſont douloureuſes ; & je ne m'y accoutumerai jamais.

Luſane, livré à lui-même, ſe reprocha les larmes qu'il lui faiſoit répandre. Qu'ai-je entrepris ? diſoit-il, & quelle épreuve pour mon ame ! Moi, ſon tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ſes plaintes déchi-

rent le cœur ! Si je persiste, je la désespère ; & si je fléchis un seul instant, je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde, qu'elle aime, va l'y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir, ce personnage si cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence passa la nuit dans la plus vive agitation : tous les partis violens se présentèrent à son esprit ; mais l'honnêteté de son ame en fut effrayée. Pourquoi me décourager ? dit-elle quand son dépit fut un peu calmé. Cet homme-là se posséde & me domine, parce qu'il ne m'aime pas ; mais s'il venoit jamais à m'aimer, je régnerois bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur & la séduction.

Lusane, qui n'avoit pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avoit passé

la nuit. Vous le savez, lui dit-elle ; vous qui vous plaisez à troubler mon repos. Ah ! Lisane, étoit-ce à vous de faire mon malheur ? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de si bon cœur & de si bonne foi ? En prononçant ces mots, elle lui avoit tendu la main ; & des yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochoient son ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embrassant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuse. Je veux que ta vie soit semée de fleurs ; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & sois sûre qu'ils seront accomplis dans mon ame aussi-tôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'est que ta volonté, non celle du moment, qui est une fantaisie, un caprice, mais celle qui naîtra de la

réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici. J'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, & l'inquiète vigilance d'un père : voilà mon cœur ; il est digne de toi ; & si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre, tu ne le seras pas long-temps. Ce discours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour passionné ; & Hortence y parut sensible. Huit jours se passèrent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeunesse, & des graces, Hortence joignoit l'enchantement de ces caresses timides, que l'amour, d'intelligence avec le devoir, semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien sincère ? Lusane le croyoit ; je le crois aussi. Après tout, ce ne seroit pas

la première femme qui auroit accordé son penchant avec ses vues, & sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on approchoit de ces jours consacrés à la folie & à la joie, & pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos pères. Hortence fit entrevoir à Lusane l'envie de donner une fête où la musique précéderoit un soupé qui seroit suivi de la danse. Lusane y consentit de la meilleure grace du monde, mais non pas sans précaution : il convint avec sa femme du choix & du nombre des personnes qu'elle inviteroit ; & selon cet arrangement, les billets furent distribués.

Le jour arrive, & tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique : mais ce matin même, le Suisse demande à parler à Monsieur. Outre les personnes qui se présenteront avec des billets, Madame veut, lui dit-il, que je laisse entrer celles qui viendront au

bal : eſt-ce l'intention de Monſieur ? Aſſurément, dit Luſane en diſſimulant ſa ſurpriſe, & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a preſcrit. A l'inſtant même il ſe rendit chez elle ; & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver, Vous vous êtes expoſée, lui dit-il, à rougir devant vos domeſtiques ; vous avez fait plus, vous avez haſardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Eſt-ce à vous, Hortenſe, d'uſer de ſurpriſe avec moi ? Si j'étois moins perſuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous ? & quel eût été le ſuccès de cet imprudence ? Le plaiſir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah ! laiſſez-moi vous eſtimer toujours ; & reſpectez-vous autant que je vous reſpecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin

mortel si vous ne le révoquez pas vous-même ; & votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni soupé, ni danse ; je ne veux point afficher la joie, quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse ; mais je suis lasse de dissimuler. Alors Lusane tombant à ses pieds, Si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches ; mais je t'adore : je me vaincrai. Je mourrai de douleur d'être haï de ma femme ; mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me suis fait une joie sensible de te donner une fête ; tu la refuses, parce que j'en exclus ce qui n'est pas digne de t'approcher : tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'est plus cher que ton époux : c'en est assez ; je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence, émue

jusqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vu couler, fit un retour sur elle-même. A quoi vais-je m'obstiner? dit-elle. Les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis; me sacrifieroient-ils le plus léger de leurs intérêts? & pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur! C'est le dépit, c'est la vanité qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avoit raison? Je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera, si ce n'est le plus sage? Je suis esclave; & qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs? J'appelle tyran un honnête homme qui me conjure, les larmes aux yeux, de prendre soin de ma réputation! Où est donc cet orgueil que je lui reproche? Ah! je serois peut-être bien à plaindre, s'il étoit aussi foible

que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts, en voilà de réels, & non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à Monsieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce message, qu'il lui prit un saisissement. Je vais donc dit-elle, consentir à m'ennuyer toute ma vie ? Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde ; & tous ces honnêtes gens, au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la disposition de son ame, elle se contenta de dire à Lusane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avoient demandé à venir au bal ; & la fête, aussi brillante qu'il étoit possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte & sans confusion.

Dis-moi donc, ma chere amie, s'il a rien manqué à nos amusemens? demanda Lusane à Hortence. Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vide & dans le silence de sa maison qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui; & si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez tout le plaisir. Non, Madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher & si doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné vos jours. Ni moi, ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause; sans la foule qui vous environnoit, ma maison est

pour vous une ſolitude effrayante ; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même ; il faut donc vous rendre cette liberté, ſans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un ſeul acte de complaiſance : demain je vous amenerai une ſociété nouvelle ; & ſi vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loiſirs, ſi elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous eſt ſi cher, c'en eſt fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit ; elle étoit bien-ſûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût ſa liberté ; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher, que de ſubir encore cette légère épreuve.

Le lendemain, à ſon réveil, elle vit entrer ſon époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle ſociété que je te propoſe : ſi tu n'es pas contente de celle-ci, je ne ſais plus comment

t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mère sensible, en voyant paroître les deux enfans qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les prenant dans ses bras, pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez votre mère, & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son sein, & les arrosa de ses larmes. En attendant, poursuivit Lusane, que la nature m'accorde le titre de père, l'amour & l'amitié me le donnent; & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chère & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mère, j'allois oublier que j'étois ton épouse; tu m'en rappelles les devoirs; & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU

JOUISSEZ, Madame, de tous les agrémens de votre maiſon : faites-en les honneurs & les délices ; mais ne vous y mêlez de rien. Ainſi parloit, depuis près de huit ans, le faſtueux Mélidor à ſa femme. C'étoit un conſeil agréable à ſuivre : auſſi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle aſſez bien ſuivi. Mais la raiſon vint avec l'âge ; & l'eſpèce d'enivrement où elle avoit été, ſe diſſipa.

Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune Nobleſſe du Royaume, revêtu, en entrant dans le monde, d'une charge conſidérable, maître de ſon bien dès l'âge de raiſon, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il

se familiarisoit avec les Grands, en étudioit avec soin les manières; & comme les graces nobles & simples d'un véritable homme de cour ne sont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs de nos petits seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modèles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines & mes vassaux :* il employa donc la meilleure partie de ses fonds en des terres, dont le revenu étoit mince, à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit ouï dire que les grands Seigneurs avoient des Intendans qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtresses peu fidèles; il eût regardé comme au dessous de lui de voir ses comptes, de payer ses dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfans avoit à peine atteint sa septième année : il eut grand soin de lui choisir un Gouverneur suffi-

ſant & ſot, qui, pour tout mérite, ſaluoit avec grace.

Ce Gouverneur étoit le protégé d'un complaiſant de Mélidor, appèlé Duranſon, perſonnage inſolent & bas, eſpèce de dogue qui aboyoit à tous les paſſans, & ne careſſoit que ſon maître. Son rôle étoit celui d'un miſanthrope plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maiſon qui ne fût pas la ſienne, & des plaiſirs de toute eſpèce dont un autre que lui fît les frais. Taciturne obſervateur de tout ce qui ſe paſſoit, on le voyoit, enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, & s'ériger en cenſeur domeſtique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre ; il le déchiroit ſans ménagement, pour peu que ſon air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranſon pour de la philoſophie. Il ſavoit

bien qu'il étoit ſon héros ; & l'encens d'un homme de ce caractère étoit pour lui un parfum délicat. Le brusque flatteur n'avoit garde de ſe compromettre & de s'afficher. S'il applaudiſſoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup-d'œil ou d'un ſourire complaiſant : il gardoit la louange pour le tête à tête ; mais alors il l'en raſſaſioit. Mélidor avoit de la peine à ſe croire doué d'un mérite ſi éminent : mais il falloit bien qu'il en fût quelque choſe ; car l'ami Duranſon, qui l'en aſſuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranſon s'étoit auſſi flatté de ſéduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle ſeule, & du mal de toutes celles de ſon âge & de ſon état. Mais elle fut auſſi peu touchée de ſes ſatires que de ſes éloges. Il eſſaya de ſe faire craindre ; & par des traits malins & piquans, il lui fit ſentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dé-

pens d'elle-même. Cela ne réussit pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi, un censeur assidu m'ennuieroit presque autant qu'un complaisant servile.

Au ton résolu qu'elle prit, Duranson vit bien que pour la réduire il falloit un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi : affligeons-la, pour la consoler ; & quand sa vanité blessée me la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, Madame, & je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque temps Mélidor se dérange ; il fait des folies ; & s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légèreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimoit pas, Acé-

lie reçut cet avis ſans daigner en paroître émue. Il insiſta, fit valoir ſon zèle, déclama contre les caprices & les travers des maris d'à préſent, dit en avoir fait rougir Mélidor ; & oppoſant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient ſon époux, il s'anima ſi fort, qu'il s'oublia, & ſe trahit bientôt lui-même. Elle ſourit avec dédain de la maladreſſe du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle, & non pas ces vils complaiſans que le vice tient à ſes gages, pour le flatter & le ſervir. Je ſuis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire. — Oui, Madame, & beaucoup plus encore. — Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ſes torts, de l'en accabler ? — Devant vous, Madame ! Ah ! gardez-vous de faire un éclat : ce ſeroit l'éloigner ſans retour. Il eſt fier ; il ſeroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un per-

fidèle ami. Et qui sait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence? — N'importe, je veux le convaincre, & lui oppofer en vous un témoin qu'il ne puiffe défavouer. — Non, Madame, non, vous feriez perdue. C'eft en diffimulant qu'une femme règne : les ménagemens, la douceur, & vos charmes, voilà fur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir; & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais, c'eft de nous confondre. Il avoit raifon, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je fais, difoit-elle, tout ce que je rifque ; mais fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être, par mon filence, la complaifante de mon mari. Il eut beau vouloir la diffuader ; il fut réduit à lui demander grace, & à la fupplier de ne pas le punir d'un zèle peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchife courageufe que rien ne peut intimider? Je

ſerai plus ſage que vous ; mais ſouvenez-vous, Duranſon, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari ſe donne, je vous défends de m'en parler jamais.

Duranſon, furieux d'avoir été ſi mal reçu, jura la perte d'Acélie : mais il falloit d'abord l'entraîner dans la ruine de ſon mari.

Perſonne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor, à ſon ſoupé, ne manquoient pas de le louer en face ; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour ſe moquer de lui. Ses créanciers, qui croiſſoient en nombre, n'étoient pas ſi complaiſans ; mais l'ami Duranſon en écartoit la foule. Il ſavoit, diſoit-il, la manière d'impoſer à ces fripons-là. Cependant, comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit de temps en temps, pour appaiſer les plus mutins, avoir

recours aux expédiens ; & Duranſon, ſous un nom ſuppoſé, venant au ſecours de ſon ami, lui prêtoit ſur gages à la plus groſſe uſure.

Plus les affaires de Mélidor ſe dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, diſoit-il à ſon Intendant, je ſignerai ; mais laiſſez-moi tranquille. Enfin l'Intendant vint lui annoncer qu'il ne ſavoit plus où donner de la tête, & que ſes biens alloient être ſaiſis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, & lui dit qu'il étoit un fripon. Je ſuis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille Intendant ; mais vous devez ; il faut payer, faute de quoi l'on va vous pourſuivre.

Mélidor fit appeler le fidèle Duranſon, & lui demanda s'il étoit ſans reſſource. — Vous en avez une bien ſûre : Madame n'a qu'à s'engager. — Oui ; mais y conſentira-t-elle ? — Aſſurément : peut-elle héſiter, quand il y va de votre honneur ? Cependant ne l'a-

larmez pas ; traitez légèrement la chose, & ne lui laissez voir, dans cet engagement, qu'une formalité d'usage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embrassa son ami, & il se rendit chez sa femme.

Acélie, tout occupée de ses amusemens, ne savoit rien de ce qui se passoit. Mais heureusement le Ciel l'avoit douée d'un esprit juste & d'une ame ferme. Je viens, Madame, lui dit son mari, de voir votre nouvelle voiture ; elle sera délicieuse. Vos chevaux neufs sont arrivés : ah ! Madame, le joli attelage ! C'est le Comte de Pise qui les dresse. Ils sont fringans, mais il les domptera : c'est le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries de son époux, elle ne laissa pas d'être surprise & flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. Eh ! Madame, quel plus digne usage puis-je faire de mon bien, que de l'employer

à ce qui peut vous plaire ? Déſirez ſans ménagement, & jouiſſez ſans inquiétude : je n'ai rien qui ne ſoit à vous ; & je me flatte que vous penſez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où, pour remplir les formalités, j'aurai beſoin de votre ſeing. Mais nous parlerons de cela ce ſoir. A préſent ce qui m'occupe, c'eſt la coûleur de votre voiture : le Verniſſeur n'attend que votre goût. Je me conſulterai, dit-elle ; & dès qu'il fut ſorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritière ; & la loi lui aſſuroit ſon bien. Elle entrevit les conſéquences de l'engagement qu'on lui propoſoit ; & le ſoir, au lieu d'aller au ſpectacle, elle paſſa chez ſon Notaire. Quelle fut ſa ſurpriſe, en apprenant que Mélidor étoit réduit aux expédiens les plus ruineux ! Elle employa le temps du ſpectacle à s'inſtruire & à ſe conſulter.

A ſon retour, elle diſſimula ſa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à ſouper; mais lorſque ſon mari, tête à tête avec elle, lui propoſa de s'engager pour lui, Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, ſi vous daignez vous fier à moi ; mais j'exige une confiance entière, un plein pouvoir de régir ma maiſon.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir ſa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal à propos, & qu'il ne ſouffriroit point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. — Non, Monſieur, je l'ai trop négligé : c'eſt un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir inſiſter davantage; & les créanciers s'étant aſſemblés le lendemain, Meſſieurs, leur dit-il, vos viſites m'obſèdent : voilà Madame qui veut bien vous entendre ; voyez avec elle à vous arranger. Meſſieurs, leur dit Acélie d'un ton ſage, mais aſſuré, quoique mon bien ſoit à mes enfans, je ſens

qu'il eſt juſte que j'en aide leur père : mais je veux de la bonne foi : les honnêtes gens me trouveront exacte ; mais je ne réponds point à des fripons, des folies d'un diſſipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres. Je ne veux que le temps de les examiner : je ne vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie ſe vit à la tête de ſa maiſon, ce ne fut plus la même femme. Elle jeta les yeux ſur ſa vie paſſée, & n'y vit que le papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mère de famille ? Eſt-ce donc au prix de ſon honneur & de ſon repos, qu'il faut payer de jolis ſoupés, des équipages leſtes, & de brillantes frivolités ?

Monſieur, dit-elle à ſon mari, j'aurai demain l'état de vos dettes ; il me faut celui de vos revenus : faites venir votre Intendant. L'Intendant vint, & rendit ſes comptes. Rien de plus clair : loin d'avoir des fonds, il ſe trouvoit

avoir fait des avances, & il lui étoit dû le double de ses gages accumulés. Je vois, dit Acélie, que M. l'Intendant fait son compte un peu mieux que nous. Il ne nous reste qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui est pas dû davantage. — Le payer ! dit Mélidor tout bas ; & avec quoi ? — De ma cassette. Le premier pas, dans l'économie, est le renvoi d'un Intendant.

La réforme fut mise l'instant d'après dans le domestique & dans la dépense ; & Acélie donnant l'exemple, Courage, Monsieur, disoit-elle, coupons dans le vif : nous ne sacrifions que notre vanité. — Et la décence, Madame ? — La décence, Monsieur, consiste à ne pas dissiper le bien d'autrui, & à jouir du sien sans reproche. — Mais, Madame, en renvoyant vos gens, vous les payez ; & c'est épuiser notre unique ressource. — Soyez tranquille, mon ami : j'ai des bijoux, des diamans ; &

en ſacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour ſuivant, les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix ou des curioſités ſuperflues, conſentirent à les reprendre avec un bénéfice honnête. Les autres, enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accordèrent, tout d'une voix, à n'avoir qu'elle pour arbitre ; & les graces conciliatrices réunirent tous les eſprits.

Un ſeul, d'un air aſſez confus, diſoit ne pouvoir ſe relâcher ſur rien. Il avoit des effets précieux en gage ; & ſur la liſte des emprunts, il étoit noté pour une uſure énorme. Acélie le retint ſeul, pour le fléchir, s'il étoit poſſible. Moi, Madame ! lui dit-il, preſſé par ſes reproches, je ne ſuis pas ici pour moi ; & M. Duranſon auroit pu ſe paſſer de me faire jouer ce vilain perſonnage. — Duranſon, dites-vous ! quoi, c'eſt lui

qui sous votre nom ?.... — C'est lui-même. — Ainsi, nos gages sont dans ses mains ? — Oui, sans doute, & un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m'est rien dû. — Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double ? — Assurément, & tout à l'heure si vous voulez ; car le nom d'usurier me pèse. C'étoit une arme pour Acélie ; mais il n'étoit pas temps d'éclairer Mélidor & de révolter Duranson. Elle crut devoir dissimuler encore.

Son Notaire, qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargne une bonne partie de son revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie est de toutes les ressources la plus sûre & la plus facile. On s'enrichit dans un instant de tout le bien qu'on dissipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir sa maison dépouillée. Eh ! Monsieur, lui dit sa

femme, consolez-vous : je ne vous retranche que des ridicules [illegible] il ne voyoit que le monde, l'humiliation de déchoir. Il se retira consterné, laissant Acélie avec le Notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inspirer ce qu'on entend par l'espoir & le désir de plaire, elle intéresse, elle engage à une espèce de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage, entre les deux sexes, une intelligence secrète : tout s'applanit, tout se concilie ; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on se livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve ; & son Notaire mit à la servir un zèle & une affection qu'il n'eût pas eus pour son mari.

Madame, lui dit-il, en faisant la balance des biens de Mélidor avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus

à la hâte sont communément à vil prix. Supposons que les siens soient libres, ils peuvent répondre, & au delà, de deux cent mille écus qu'il doit ; & si vous voulez vous engager pour lui, il n'est pas impossible de réduire cette foule de créances ruineuses & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus simples & moins onéreux. Faites, Monsieur, dit Acélie, je consens à tout : je m'engage pour mon mari ; mais que ce soit à son insçu. Le Notaire usa de prudence ; & Acélie fut autorisée à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur un seul, qu'il n'avoit osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie, l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le consoler. Vous ne savez pas tout, lui dit-il ; & ces mots furent suivis d'un profond silence. Acélie le pressoit en vain ; la honte lui étouffoit la voix. Eh quoi !

lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'osez me confier ! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent que moi ? Plus vous avez droit à mon eſtime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me reſte à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtiſane Eléonore...... que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de ſon mari. Ce n'eſt pas le temps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma diſſipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts : celui-ci n'eſt pas ſans remède. Mélidor ne concevoit pas qu'une femme, juſques-là ſi légère, eût tout à coup acquis tant de raiſon. Acélie n'étoit pas moins ſurpriſe qu'un homme ſi haut & ſi vain fût tout à coup devenu ſi modeſte. Seroit-ce un bien pour nous, diſoient-ils

l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur.

Le lendemain, Acélie, s'étant bien consultée, se rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne savez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir ? C'est une rivale ; & sans détour elle se nomma. Madame, lui dit Eléonore, je suis confuse de l'honneur que vous me faites. Je sens que j'ai des torts avec vous : mais mon état en est l'excuse. C'est Mélidor qu'il faut blâmer ; & en vous voyant je le blâme moi-même : il est plus injuste que je ne croyois. Mademoiselle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'est la punition d'une femme dissipée, d'avoir un mari libertin ; & j'ai du moins le plaisir de voir que Mélidor a dans ses goûts encore quelque délicatesse. Vous avez de l'esprit, l'air de la décence, & des graces qui seroient faites pour embellir la vertu. — Vous me voyez, Madame,

avec trop d'indulgence ; & cela prouve ce qu'on m'a dit souvent, que les femmes les plus honnêtes ne sont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous ressemblent, sont bien plus injustes ! elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui vouloit l'amener au but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'est pas cette foiblesse dont tant de femmes ont à rougir, mais une passion plus odieuse encore. Le feu de l'âge, le goût des plaisirs, l'attrait d'une vie voluptueuse & libre, quelquefois même le sentiment, car je vous en crois susceptibles, tout cela peut avoir son excuse ; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées d'avoir au moins celle d'un homme ; & il est une sorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas ? — Non, sans doute. — Eh bien,

dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuser de l'ivresse & de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui des engagemens insensés & ruineux pour sa famille? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets; en sentez vous la conséquence, & combien l'on a droit de sévir contre une telle séduction? Madame, répondit Eléonore, c'est un don volontaire; & M. Duranson m'est témoin que j'ai refusé beaucoup mieux. — Vous connoissez Duranson? — Oui, Madame: c'est lui qui m'a donné Mélidor; & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ses promesses. — Fort bien: il a mis son article sur le compte de son ami. — Il me l'a dit; & j'ai supposé que Mélidor le trouvoit bon. Du reste, Mélidor étoit libre: je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné; & rien, je crois, n'est mieux acquis. — Vous le croyez; mais le croiriez-vous, si vous

tiez l'enfant qu'on dépouille? Mettez-vous à la place d'une mère de famille, dont l'époux se ruine ainsi, qui touche au moment de le voir déshonoré, poursuivi, chassé de ses biens, privé de son état, obligé de se cacher aux yeux du monde, & de laisser sa femme & ses enfans en proie à la honte & à la douleur : soyez un moment cette femme sensible & désolée ; & jugez-vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, Mademoiselle ? vous auriez sans doute recours aux loix qui veillent sur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes réclameroient contre une surprise odieuse ; & la voix de la nature & celle de l'équité s'éleveroient en votre faveur. Oui, Mademoiselle, les lois sévissent contre le poison ; & le don de plaire en est un, lorsqu'on en abuse. Il n'attaque pas la vie, mais il attaque la raison & l'honneur ; & si, dans l'ivresse qu'il cause, on exige, on obtient d'un homme des sacrifices insensés, ce que

vous appelez des dons libres, ſont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre diroit, ce que vous diriez peut-être à ma place. Eh bien, je ſuis plus modérée. Il vous eſt dû : je viens vous payer ; mais noblement, & non pas follement. Il y a ſix mois que Mélidor vous aime ; & en vous donnant mille louis, vous avouerez qu'il eſt magnifique. Eléonore, attendrie & confuſe, n'eut pas le courage de refuſer. Elle prit les billets de Mélidor, & ſuivit Acélie chez ſon Notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette ſomme, qui dans vos mains ſera peut-être bientôt diſſipée? Le moyen de ſe détacher du vice, mon enfant, c'eſt de ſe mettre au-deſſus du beſoin ; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous ſerez bien aiſe de pouvoir être honnête.

Eléonore, baiſant la main d'Acélie, & laiſſant échapper quelques larmes, Ah! Madame,

Madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable & touchante ! si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le Notaire, enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cent mille écus étoient dans ses mains, & qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie; & en revoyant Mélidor, Voilà vos billets doux, lui dit-elle; on a eu bien de la peine à s'en dessaisir : n'en écrivez plus de si tendres. L'ami Duranson étoit présent; & à l'air sombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à sa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à son mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chère ! — Voulez-vous, Madame, que je me réjouisse d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine; & vous la rendez si éclatante, que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la désavouer. — Vos amis avoient donc, Monsieur, quel-

que moyen d'y rémédier sans bruit ? Ils sont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices ? M. Duranson, par exemple .... — Moi, Madame ! je ne puis rien ; mais je crois que sans un éclat déshonorant, il étoit facile de trouver des ressources. — Oui, de ces ressources qui n'en laissent aucune ? Mon mari n'en a que trop usé : vous le savez mieux que personne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je sais quelle est votre délicatesse, & je l'estime comme je dois. — Madame ! je suis un honnête homme ; & on le sait. — On doit le savoir, car vous le dites à tout le monde ; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuse à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à sa femme qu'elle lui manquoit, en insultant son ami. Elle alloit poursuivre ; mais sans vouloir l'entendre, il se retira transporté de

colere; & Duranson suivit ses pas.

Acélie n'en fut pas plus émue; & les laissant conspirer ensemble, elle s'occupa du soin de sa maison. Le gouverneur de son fils, depuis leur décadence, trouvoit ses fonctions au-dessous de lui, & le témoignoit sans ménagement. Il fut renvoyé le soir même; & à sa place vint un bon Abbé, simple, modeste, & assez instruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ses mœurs à son éleve.

Mélidor, à qui Duranson avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avoit pris sa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Oui, Monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils, pour modèle & pour guide, un homme sage, au lieu d'un fat; je prétends aussi éloigner de vous un complaisant plein d'insolence, qui vous fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue, & vous pouvez les ren-

dre public. Il est odieux, lui dit Métidor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis, pour vouloir me faire la loi. Non, Madame, mon malheur n'est pas tel qu'il me réduise à être votre esclave. Votre devoir étoit de contracter l'engagement que je vous proposois : vous ne l'avez pas fait ; vous ne m'êtes plus rien ; & vos soins me sont inutiles. Si je me suis dérangé, c'est pour vous : le seul remède à mon malheur, c'est d'en éloigner la cause ; & dès demain nous nous séparons. — Non, Monsieur, ce n'est pas le moment. Dans peu vous jouirez paisiblement & sans reproche d'une fortune honnête ; vous serez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur & votre repos, je verrai si je dois faire place aux artisans de votre ruine, & vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Jusques-là nous sommes inséparables ;

& mon devoir & votre malheur sont des liens sacrés pour moi. Du reste, vous jugerez demain quel est l'homme qui m'est préféré. C'est devant lui que je vous donnerai les preuves de sa perfidie ; & je renonce à votre estime, s'il ose les désavouer.

Mélidor, interdit de la généreuse fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoissance. Mais à son réveil il reçut une lettre qui le jeta dans le désespoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la Cour que de son luxe, de sa dépense, & du malheur qui en étoit le fruit ; que chacun le blâmoit hautement ; & qu'on ne se proposoit pas moins que de l'obliger à quitter sa charge. Lisez, dit-il en voyant Acélie, lisez, Madame, & frémissez de l'état où vous m'avez réduit. O mon ami ! dit-il à Duranson qui venoit d'arriver, je suis perdu : vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte

ma charge & mon état. Duranson fit semblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie: votre créance est assurée. Vous n'y perdrez que l'usure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui notre usurier, notre prêteur sur gages. — Moi, Madame! — Oui, Monsieur, vous-même, & la preuve en est dans mes mains. La voilà, dit-elle à son mari. Mais ce n'est pas tout: ce digne ami vous faisoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçues; il osoit vouloir séduire votre femme en l'instruisant de vos amours; & il vous ruinoit sous un nom supposé. Ah! c'en est trop, dit Duranson; & il se levoit pour sortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démasqué dans une heure, connu de la Ville & de la Cour, & noté partout d'infamie, si à l'instant même vous n'apportez chez mon Notaire, où je vais vous attendre, & les gages & les

billets que vous avez de Mélidor. Duranson pâlit, se troubla, disparut, & laissa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, rassurez-vous, dit Acélie à son mari: je prends sur moi le soin de conjurer l'orage. Adieu. Ce soir il sera dissipé.

Elle se rend chez le Notaire, s'engage, reçoit les deux cent mille écus, acquitte ses dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranson, qui prudemment s'étoit exécuté. De là, elle monte en chaise de poste, & sans délai se rend à la Cour.

Le Ministre ne lui dissimula point son mécontentement, ni la résolution qu'on avoit prise d'obliger Mélidor à vendre sa charge. Je ne prétends pas l'excuser, dit-elle : le luxe est une folie dans notre état, je le sais ; mais cette folie a été la mienne, plutôt que celle de mon mari. Sa complaisance est son unique faute ; &, Monsieur,

que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime ! J'étois jeune, & belle à ses yeux : mon mari a consulté mes désirs plutôt que ses moyens ; il n'a su craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire : voilà son imprudence ; elle est réparée : il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le sacrifice. — Quoi, Madame, s'écria le Ministre, vous vous êtes engagée pour lui ? — Et qui devoit réparer son malheur, si ce n'est celle qui en étoit la cause ? Oui, Monsieur, je me suis engagée ; mais j'ai acquis par-là le droit de ménager son bien, & d'assurer l'état de mes enfans. Mélidor est facile, mais il est honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, & il ne laisse pas de me donner le plein pouvoir de disposer de tout. Je suis à la tête de ma maison, & déjà tout y est réduit à la plus sévère économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propose de

faire. Alors elle entra dans quelques détails que le Ministre voulut bien entendre. Mais, poursuivit-elle, l'amitié, l'estime, la confiance de mon mari, tout est perdu pour moi, si vous le punissez d'une faute qu'il doit me reprocher, tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juste, sensible, humain; de quoi voulez-vous le punir? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même? de s'être oublié, sacrifié pour moi? Je lui serai donc odieuse; & il aura sans cesse à rappeler à mes enfans l'égarement & le déshonneur où leur mère l'aura plongé! A qui voulez-vous satisfaire en le punissant? Au public? Ah! Monsieur, il est un public envieux & méchant, qui n'est pas digne de cette complaisance. Quant au public indifférent & juste, laissez-nous lui donner un spectacle bien plus utile & plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme sensée peut ramener un mari honnête

homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des ressources inépuisables dans le courage & dans la vertu. Notre retour sera un exemple ; & s'il est honorable pour nous de le donner, il sera glorieux de le suivre ; au lieu que si la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous seuls, excède la faute & lui survit, on sera peut-être indigné sans fruit, de nous voir malheureux sans crime.

Le Ministre l'écoutoit avec étonnement. Loin de mettre obstacle à vos vues, lui dit-il, Madame, je les seconderai, même en punissant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de sa charge. — Ah, Monsieur ! — J'en ai disposé en faveur de votre fils ; & c'est par égard, par respect pour vous, que j'en laisse au père la survivance. La suprise où fut Acélie d'obtenir une grace, au lieu d'un châtiment, la fit presque tomber aux genoux du Ministre. Monsieur, lui dit-elle, il est

digne de vous de corriger ainsi un père de famille. Les larmes que vous voyez couler sont l'expression de ma reconnoissance. Mes enfans, mon mari, & moi ne cesserons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur; & l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on punissoit sa dissipation. Eh bien, lui dit Acélie en l'embrassant, est-ce aujourd'hui que nous nous séparons? As-tu encore quelque bon ami que tu préfères à ta femme?

On sait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent & sont détruits aussi-tôt que semés: l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris sa femme, fit une espèce de révolution dans les esprits & dans les propos. On ne parloit que de la sagesse, de la résolution d'Acélie; & lorsqu'elle parut dans le monde, avec l'air modeste & libre d'une

personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avoit jamais inspiré. Ce fut alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu ; & les hommages qu'on avoit rendus à sa jeunesse & à sa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor, plus timide, ou plus vain, ne savoit quel ton il devoit prendre, ni quelle contenance il devoit tenir. Ayons, lui dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, & que nous sommes devenus sages. Personne n'a rien à nous reprocher ; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien aise d'être corrigés, on nous en estimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés ? — Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaisir attire, & qui s'envolent avec lui. De quel droit comp-

tiez-vous sur eux ? Etoit-ce pour eux que se donnoient vos fêtes ? La maison d'un homme opulent est une salle de spectacle, où chacun croit avoir payé sa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le spectacle fini, chacun se retire, & l'on ne se doit plus rien. Cela est fâcheux à imaginer ; mais en perdant l'illusion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile ; & il en est de ce remède comme de bien d'autres : l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il est, sans être humilié de l'avoir méconnu, sans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que personne ne soit instruit de nos petits démêlés ; qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre ; mais qu'il semble qu'un même esprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne soit pas aussi ridicule qu'on le dit de se laisser conduire par une femme, je ne veux pas que

l'on ſache que c'eſt moi qui vous ai décidé.

Mélidor devoit tout à ſa femme : mais rien ne l'avoit touché auſſi ſenſiblement que ce trait de délicateſſe ; & il eut la bonne foi de l'avouer. Acélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de ſon mari : elle vouloit l'engager, par ſa vanité même, à ſuivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde perſuadé, diſoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde : on tient à ſes propres réſolutions par ce ſentiment de liberté qui réſiſte à celles des autres ; & le point le plus eſſentiel dans l'art de mener les eſprits, c'eſt de leur cacher qu'on les mène. Acélie eut donc l'attention de renvoyer à ſon mari les éloges qu'on lui donnoit ; & Mélidor, de ſon côté, ne parloit d'elle qu'avec eſtime.

Cependant elle craignoit pour lui la ſolitude & le ſilence de ſa maiſon.

On ne retient point un homme qui s'ennuie ; & avant que Mélidor se fût fait des occupations, il lui falloit des amusemens. Acélie eut soin de lui former une société peu nombreuse & choisie. Je ne vous invite point à des fêtes, disoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faste, nous aurons le plaisir. Je vous donnerai de bon cœur un bon soupé qui ne coûtera guere ; nous y boirons en liberté à la santé de nos amis ; peut-être même y rirons-nous, chose assez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis ; & son mari lui seul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'est pas qu'il ne fît de son mieux pour s'accoutumer à une vie simple ; mais on eût dit qu'il s'étoit fait dans son ame le même vide que dans sa maison. Ses yeux & son oreille, habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie

ceux qui se ruinoient comme lui ; & Paris, où il se trouvoit condamné aux privations au milieu des jouissances, lui étoit devenu odieux.

Acélie, qui s'en aperçut, & qui suivoit son plan avec cette constance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui proposa d'aller ensemble voir les terres qu'ils avoient acquises. Mais avant de partir, elle chargea son Notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient, une maison simple avec agrément, pour y loger à son retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produisoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, dès long-temps négligée, ne demandoit que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conserver, dit Acélie : donnons tous nos soins à la mettre en valeur. L'air en est sain, l'aspect riant ;

& le terrein fertile ; nous y passerons les beaux jours de l'année ; &, si tu m'en crois, nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié, qui fera, si tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfans, & la joie de notre maison. Je ne sais, mais depuis que je respire l'air de la campagne, mes goûts sont plus simples & plus naturels ; le bonheur me sembleplus près de moi, plus accessible à mes désirs ; je le vois pur & sans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres ; & j'ai, pour la première fois, l'idée de la sérénité d'une vie innocente, qui coule en paix jusqu'à sa fin. Mélidor écoutoit sa femme avec complaisance ; & la consolation se répandoit dans son ame, comme un baume délicieux.

Il consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont

les droits l'avoient le plus flatté ; & le bon Notaire fit si bien, que, dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir à personne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude ; & Acélie, qui connoissoit son foible, ne désespéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus sage & plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étoient réservée, offroit un champ vaste à d'utiles travaux ; & Acélie, pour les diriger, imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil étoit composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appela le banquet des sept sages. Le conseil se tenoit à table ; & Mélidor, Acélie, & le petit Abbé assistoient aux délibérations. La qualité des terreins & la culture qui leur convenoit, le choix des plants & des semences, l'établissement de nouvelles fermes, & la division

de leur sol en bois, en pâturages, & en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais & au labourage, la direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étoient traités dans le conseil. Nos sages, le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir, à les entendre, des trésors enfouïs dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet espoir, & sur-tout de l'espèce de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux : mais il ne voyoit pas les moyens d'y suffire. Commençons, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de chose cette première année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Le conseil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, &

sa bonne grace en augmenta le prix.

Mélidor, de retour à la ville, fut enchanté de sa nouvelle maison. Elle étoit commode & riante, meublée sans faste, mais avec goût. Voilà, mon ami, ce qui nous convient, lui dit sa femme. Il y en a assez pour être heureux, si nous sommes sages. Elle eut le plaisir de le voir s'ennuyer à Paris, où il se trouvoit confondu dans la foule, & soupirer après la campagne, où le rappeloit le désir de régner.

Ils y devancèrent le retour du printemps; & les sages s'étant assemblés, on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par son influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliser pour lui, il se sentit élever au dessus de lui-même. Une nouvelle ferme, qu'il avoit établie, fut adjugée par le conseil; & Mélidor eut la sensible joie d'y voir naître la première moisson.

Leur jouissance se renouveloit tous

les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans auparavant languiſſoient incultes & dépeuplées, ſe couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moiſſons, & d'herbages; & Mélidor vit à regret arriver la ſaiſon qui le rappeloit à Paris.

Acélie ne put réſiſter à l'envie d'aller revoir le Miniſtre qui, dans ſon malheur, lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau ſi touchant du bonheur dont ils jouiſſoient, qu'il en fut ému juſqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modèle des femmes : puiſſe un tel exemple faire ſur tous les cœurs l'impreſſion qu'il fait ſur le mien! Continuez, Madame, & comptez ſur moi. On eſt trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappelés par la belle ſaiſon, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore, fut celui de l'é-

ducation qu'ils y donnèrent à leurs enfans.

On parloit, dans le voiſinage, de deux époux, comme eux éloignés du monde, & qui, dans une riante ſolitude, faiſoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant, ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & Madame de Liſbé, au milieu de leur jeune famille, uniquement occupés du ſoin de lui former l'eſprit & le cœur.

Acélie fut touchée de la grace, de la décence, & ſur-tout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfans. Ils n'avoient ni la timidité ſauvage, ni l'indiſcrète familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintien, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvemens qu'elle avoit dirigés.

Ce n'eſt point ici une viſite de bienſéance, dit Acélie à Madame de Liſbé : nous venons nous inſtruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfans, & vous ſupplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez ſuivis avec tant de ſuccès.

Hélas ! Madame, rien n'eſt plus ſimple, lui répondit Madame de Liſbé. Nos principes ſe réduiſent à traiter les enfans comme des enfans, à leur faire un jeu des choſes utiles, à ſimplifier ce qu'on leur enſeigne, & à ne leur enſeigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode ſe borne encore à peu de choſe : elle conſiſte à les mener à l'inſtruction par la curioſité, à leur cacher, ſous cet appât, l'idée du travail & de la gêne, & à diriger leur curioſité même par quelques idées qu'on lui jette & qu'on lui donne envie de ſaiſir. Le plus difficile eſt d'exciter en eux de l'émulation ſans jalouſie ; & en cela peut-être nous avons

moins de mérite que de bonheur. Vous leur avez donné ſans doute d'excellens maîtres ? — Non, Madame ; nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la colombe digère la nourriture de ſes petits ? Nous l'imitons ; & il en réſulte deux avantages & deux plaiſirs, celui de nous inſtruire nous-mêmes, & celui d'inſtruire nos enfans.

Ce petit travail eſt d'autant plus amuſant, reprit Monſieur de Liſbé, que nous avons réſervé pour l'âge de raiſon toutes les connoiſſances abſtraites, & que nos leçons ſe bornent aujourd'hui à ce qui tombe ſous les ſens. L'enfance eſt l'âge où l'imagination eſt la plus vive & la mémoire la plus docile : c'eſt aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfans. La ſurface de la terre eſt une image, l'hiſtoire des hommes & celle de la nature ſont une ſuite de tableaux, le phyſique des langues n'a que

que des sons, la partie sensible des mathématiques se réduit à des lignes, tous les arts peuvent se décrire, la religion même & la morale s'inspirent mieux par sentiment qu'elles ne se conçoivent en idée ; en un mot, toutes nos perceptions simples & primitives nous viennent par les sens : or les sens de l'enfance ont plus de finesse, de délicatesse, de vivacité que ceux de l'âge mûr. C'est donc prendre la nature dans sa force, que de la prendre dans l'enfance, pour apercevoir & saisir tout ce qui ne demande pas les combinaisons de l'esprit. Ajoutez, que l'ame, libre de tout autre soin, vaque à celui-ci tout entière ; qu'elle est avide de connoissances, exempte de préventions, & que toutes les cases de l'entendement & de la mémoire étant vides, on y range à son gré les idées, sur-tout si, dans l'art de les introduire, on suit leur ordre naturel, si on ne se hâte pas de les accumuler,

& si on leur donne le loisir de s'asseoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais sans m'en effrayer, que cela demande une attention suivie. Cette attention, reprit Madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ses enfans; on les a sous les yeux; on communique avec eux; on les accoutume à examiner & à réfléchir; on leur aide, sans impatience, à développer leurs idées; on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris; la sévérité, qui n'est bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a presque jamais lieu dans une éducation de tous les instans; & comme on ne laisse prendre à la nature aucun mauvais pli, on n'est pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne serai-je pas indiscrète, lui dit Acélie, en vous témoignant le désir d'assister à l'une de vos leçons? Madame de Lisbé appela ses enfans, qui

s'occupoient ensemble dans un coin du salon. Ils volèrent dans les bras de leur mère avec une joie naïve, dont Acélie fut touchée. Mes enfans, leur dit la mère, Madame veut bien vous entendre : nous allons vous interroger.

Acélie admira l'ordre & la netteté des connoissances qu'ils avoient acquises ; mais elle fut encore plus enchantée de la grace & de la modestie avec lesquelles ils répondoient tour à tour, de l'intelligence qui régnoit entre eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux succès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéresser Mélidor à ce spectacle ; & il en fut ému jusqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, disoit-il sans cesse à M. de Lisbé ; que vous êtes heureux d'avoir de tels enfans ! c'est la plus douce des jouissances.

Acélie, en quittant ses voisins, leur demanda leur amitié ; elle embrassa

mille fois leurs enfans, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'instruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus simple? disoit-elle à Mélidor en s'en allant. Se peut-il qu'un plaisir si pur soit si peu connu; & que ce qu'il y a de plus naturel, soit ce qu'il y a de plus rare au monde? On a des enfans; & l'on s'ennuie, & l'on cherche au dehors des amusemens, lorsqu'on a chez soi des plaisirs si touchans, & des devoirs de cette importance! Il est vrai, disoit Mélidor, que tous les enfans ne sont pas aussi bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le Ciel ne nous ait pas accordé la même faveur? Va, mon ami, c'est pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus souvent on la calomnie, afin de se justifier soi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible, il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne

fommes ni imbécilles, ni méchans; nos enfans ne doivent pas l'être. Vivons avec eux & pour eux; je te promets qu'ils nous ressembleront.

Vous allez avoir deux collègues, dit-elle le soir à M. l'Abbé. Nous venons de goûter d'avance le plaisir d'élever nos enfans; & elle lui fit le récit de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Nous voulons suivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon Abbé, vous enseignerez les langues; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts & de la nature, pour être en état d'en donner des leçons; je me réserve ce qu'il y a de plus facile & de plus simple, les mœurs, les choses de sentiment; & j'espère, dans un an, être assez habile pour aller de pair avec vous. C'est à vous de nous indiquer les sources, & de diriger pas à pas nos études sur le plan le plus abrégé.

L'Abbé applaudit à cette émulation; & chacun d'eux se mit à remplir sa

tâche avec une ardeur qui, loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vide dans les loisirs de la campagne. Il lui sembloit que le temps avoit précipité son cours. Les jours n'étoient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les soins de son ménage & l'instruction de ses enfans. La nature seconda ses vues. Ses enfans, appliqués & dociles, soit à l'exemple de leurs parens, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mère, n'étoit pas son objet le plus sérieux. Elle avoit assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude & l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit-elle

enfin, lorsqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude : c'est un plaisir qui coûte peu, qu'on trouve par-tout, qui jamais ne lasse, & avec lequel on est sûr de ne pas être obligé de se fuir.

Mélidor, rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à sa femme, faisoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de son égarement : il ne cessoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avoit mise ; & tout le monde disoit, en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

DANS l'une de ces écoles de morale, où la jeunesse angloise va étudier les devoirs de l'homme & du citoyen, s'éclairer l'esprit & s'élever l'ame, Nelson & Blanford étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée sur un parfait accord de sentimens & de principes, le temps ne fit que l'affermir ; & plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut mise à une épreuve qu'elle eut de la peine à soutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appeloit la nature. Blanford, actif, robuste, & courageux, se décida pour le parti des armes & pour le service de mer. Les voyages furent son école. Endurci aux fatigues, instruit par les dangers, il parvint, de grade en grade, au commandement d'un vaisseau.

Nelson, doué d'une éloquence mâle & d'un esprit sage & profond, fut du nombre de ces députés dont la nation compose son Sénat; & dans peu de temps il s'y rendit célèbre.

Ainsi, chacun d'eux servoit sa patrie, heureux du bien qu'il lui faisoit. Tandis que Blanford soutenoit l'épreuve de la guerre & des élemens, Nelson résistoit à celle de la faveur & de l'ambition. Exemples d'un zèle héroïque, on eût dit que, jaloux l'un de l'autre, ils disputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que, des deux extrémités du monde, le même esprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelson à Blanford, honore l'amitié en servant la patrie: vis pour l'une, s'il est possible, & meurs pour l'autre, s'il le faut: une mort digne de ses pleurs vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelson, défends les droits du peuple & de la liberté: un

sourire de la patrie vaut mieux que la faveur des Rois.

Blanford s'enrichit en faisant son devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait sur les mers de l'Inde. Mais de ses trésors, le plus précieux étoit une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un Bramine, à qui le Ciel, pour prix de ses vertus, avoit donné cette fille unique, l'avoit remise, en expirant, aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint sa quinzième année; son père en faisoit ses délices & le plus doux objet de ses soins. Le village où il habitoit fut pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit le nom du Bramine) se présente sur le seuil de sa demeure. Arrêtez, dit-il aux soldats qui étoient parvenus jusqu'à son humble asile, arrêtez : qui que vous soyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaisant, est le vôtre & le mien ; respectez en moi son ministre.

Ces paroles, le ſon de ſa voix, ſon air vénérable impriment le reſpect ; mais le trait fatal eſt parti, le Bramine tombe mortellement bleſſé entre les bras de ſa fille tremblante.

Dans ce moment, Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du ſoldat. Il s'écrie, il ſe fait un paſſage ; il voit le Bramine penché ſur une jeune fille qui le ſoutient à peine, & qui, chancelante elle-même, baigne le vieillard de ſes pleurs. A cette vue, la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits ſur l'ame de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnoître dans Solinzeb le père de celle qui l'embraſſe avec une douleur ſi tendre.

Barbares, dit-il aux ſoldats, éloignez-vous. Eſt-ce à la foibleſſe & à l'innocence, à des vieillards & à des enfans que vous devez vous attaquer ? Mortel ſacré pour moi, dit-il au Bramine, vivez, vivez ; laiſſez-moi réparer le crime de ces ames féroces.

A ces mots, il le prend dans ses bras, le fait coucher, visite sa plaie, & appelle à lui tous les secours de l'art. Coraly, témoin de la piété, de la sensibilité de cet inconnu, croyoit voir un Dieu descendu du ciel pour secourir & soulager son père.

Blanford, qui ne quittoit pas Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de sa fille; mais elle sembloit pressentir son malheur, & passoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine sentant approcher sa fin, Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange, & me purifier dans ses eaux. Mon père, lui dit le jeune Anglois, ce seroit une consolation facile à vous donner, si tout espoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes, celui d'un transport douloureux? Il y a si loin d'ici au Gange! & puis, (ne vous offensez pas de ma sincérité) c'est la pureté du cœur que le Dieu

de la nature exige ; & ſi vous avez obſervé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames, ſi vous avez fait aux hommes tout le bien que vous avez pu, ſi vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime, vous aimera.

Tu es conſolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduis les devoirs de l'homme à une piété ſimple & à des mœurs pures, comment ſe peut-il que tu ſois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde & qui ſe baignent dans le ſang ?

Vous avez vu, lui dit Blanford, ſi j'autoriſe ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde ; & ſi les hommes étoient de bonne foi, ce mutuel échange de ſecours ſeroit équitable & paiſible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main ; & de la défenſe à l'attaque le pas eſt ſi gliſſant, qu'au premier ſuccès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppreſſeur. Le guerre eſt un état violent

qu'il eſt mal aiſé d'adoucir. Hélas ! quand l'homme eſt dénaturé, comment voulez-vous qu'il ſoit juſte? Ici mon devoir eſt de protéger le commerce du peuple Anglois, d'y faire honorer, reſpecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le ſang & les pleurs que fait verſer la guerre : heureux ſi la mort d'un homme juſte, la mort du père de Coraly, eſt un des crimes & des malheurs que je ſuis venu épargner au monde ! Ainſi parloit le vertueux Blanford, & il embraſſoit le vieillard.

Tu me perſuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu eſt par-tout la même. Mais tu ne crois point au Dieu Viſtnou & à ſes neuf métamorphoſes; comment ſe peut-il qu'un homme de bien refuſe d'y ajouter foi ? Ecoutez, mon père, reprit l'Anglois, il y a des millions d'hommes ſur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de Viſtnou ni de ſes aventures, & pour qui le ſoleil ſe

lève tous les jours, & qui respirent un air pur, & qui boivent des eaux salutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les saisons. Le croirez-vous? Il y a parmi ces peuples, comme entre les enfans de Brama, des cœurs vertueux, des hommes justes. L'équité, la candeur, la droiture, la bienfaisance, la piété sont en vénération chez eux, & même parmi les méchans. O mon père! les songes de l'imagination diffèrent selon les climats; mais le sentiment est par-tout le même; & la lumière, dont il est la source, est aussi répandue que celle du soleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, disoit Solinzeb en lui-même: tout ce que mon cœur, ma raison, la voix intime de la nature me disent de croire, il le croit aussi; & de mon culte, il ne désavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver insensé. Tu penses donc, dit-il à Blanford, que

l'homme de bien peut mourir tranquille? — Assurément. — Je le pense de même ; & j'attends la mort comme un doux sommeil. Mais après moi, que deviendra ma fille? Je ne vois plus dans ma patrie que la servitude & la désolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'instans je ne serai plus. Ah! dit le jeune Anglois, si tel est son malheur que la mort la prive d'un père, daignez la confier à mes soins. J'atteste le Ciel que sa pudeur, son innocence, & sa liberté seront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. — Et dans quels principes sera-t-elle élevée? — Dans les vôtres, si vous voulez ; dans les miens, si vous daignez m'en croire ; mais toujours dans la modestie & l'honnêteté, qui sont par-tout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le Bramine avec un air auguste & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles ; & le vieillard à qui tu parles, fera

peut-être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas besoin, lui dit Blanford, de me faire sentir la sainteté de mes promesses. Je ne suis qu'un foible mortel ; mais rien, sous le ciel, n'est plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un courage si ferme, que le Bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à sa fille, viens embrasser ton père expirant, viens embrasser ton nouveau père ; qu'il soit après moi ton guide & ton soutien. Voilà, ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes aïeux, le *Veidam* : après l'avoir bien médité, tu te laisseras instruire dans la croyance de ce vertueux étranger ; & tu choisiras celui des deux cultes qui te semblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit suivante, le Bramine expira. Sa fille, qui remplissoit l'air de ses cris, ne pouvoit se détacher de ce corps livide & glacé, qu'elle arrosoit

de ſes larmes. Enfin la douleur épuiſa ſes forces; & l'on profita de ſon abattement pour l'enlever de ce funeſte lieu.

Blanford, que ſon devoir rappeloit d'Aſie en Europe, emmena donc avec lui ſa pupille; & quoiqu'elle fût belle & facile à ſéduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris; il reſpecta ſon innocence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, & à dégager ſon eſprit docile des préjugés de ſon pays.

Nelſon étoit allé au devant de ſon ami. Ils ſe revirent l'un l'autre avec la plus ſenſible joie. Mais d'abord la vue de Coraly ſurprit & affligea Nelſon. Que fais-tu de cette enfant, dit-il à Blanford d'un ton ſévère? Eſt-ce une captive, une eſclave? l'as-tu enlevée à ſes parens? as-tu fait gémir la nature? Blanford lui raconta ce qui s'étoit paſſé: il lui fit un portrait ſi

touchant de l'innocence, de la candeur, de la sensibilité de la jeune Indienne, que Nelson lui-même en fut attendri. Voici mon dessein, continua Blanford : auprès de ma mère & sous ses yeux elle s'instruira dans nos mœurs; je formerai ce cœur simple & docile; & si elle peut être heureuse avec moi, je l'épouserai. — Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint souvent les surprises & les diverses émotions d'une jeune étrangère à qui tout est nouveau; Coraly éprouva tous ces mouvemens. Mais son heureuse facilité à tout saisir, à tout concevoir, devançoit les soins qu'on prenoit de l'instruire. L'esprit, les talens, & les graces étoient en elle des dons innés : on n'eut que la peine de les développer par une légère culture. Elle touchoit à sa seizieme année; & Blanford alloit l'épouser, quand la mort lui enleva sa mère. Coraly la pleura comme si elle eût été la sienne;

& les soins qu'elle prit de consoler Blanford, le touchèrent sensiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la noce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelson, & il lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne, Nelson l'en auroit fait rougir, mais la douleur de la laisser livrée à elle-même, au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mère, dit-il, vivoit encore, elle seroit son guide; mais le malheur, qui poursuit cette enfant, lui a enlevé son unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelson, que j'ai une sœur, & que ma maison est la tienne? Ah! Nelson, reprit Blanfort en fixant les yeux sur les siens, si tu savois quel est ce dépôt que tu veux que je te confie! A ces mots, Nelson sourit amèrement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux! Tu n'oses me confier une femme! Blanford, interdit

& confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma foiblesse : elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien ; c'est moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus : je partirai tranquille, en laissant le dépôt de l'amour sous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelson, si je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place ? — Oui, celle de père, je te le promets : n'en demande pas davantage. — C'en est assez ; rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes ; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoissance, une amitié respectueuse étoient les sentimens les plus tendres que Blanford lui eût inspirés. Sa sensibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réservé à Nelson.

Blanford étoit plus beau que son

ami : mais ſa beauté, comme ſon caractère, avoit une fierté mâle & ſérieuſe. Les ſentimens qu'il avoit conçus pour ſa pupille, tenoient plus de l'ame d'un père que de celle d'un amant; c'étoient des ſoins ſans complaiſance, de la bonté ſans agrémens ; un intérêt tendre, mais triſte, & le déſir de la rendre heureuſe avec lui, plutôt que le déſir d'être heureux avec elle.

Nelſon, doué d'un caractère plus liant, avoit auſſi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux, ſur-tout, ſes yeux avoient l'éloquence de l'ame.

Son regard, le plus touchant du monde, ſembloit pénétrer juſqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de ſecrètes intelligences. Sa voix tonnoit lorſqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ſes lois, ſa gloire, ſa liberté ; mais dans un entretien familier, elle étoit ſenſible & pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus inté-

reſſant encore, c'étoit un air de modeſtie répandu dans toute ſa perſonne. Cet homme, qui, à la tête de ſa nation, auroit fait trembler un tyran, étoit, dans la ſociété, d'une timidité craintive : un ſeul mot de louange le faiſoit rougir.

Lady Juliette Albury, ſa ſœur, étoit une veuve d'un eſprit ſage & d'un cœur excellent, mais de cette prudence inquiète qui va toujours au-devant du malheur, & qui l'accélère, au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de conſoler la jeune Indienne. J'ai perdu mon ſecond père, lui diſoit cette aimable fille. Je n'ai plus que toi & Nelſon dans le monde. Je vous aimerai, je vous obéirai. Ma vie & mon cœur ſont à vous. Comme elle embraſſoit Juliette, Nelſon arrive; & Coraly ſe lève avec une viſage riant & céleſte, mais encore arroſé de pleurs.

Eh bien, demanda Nelſon à ſa ſœur,

l'avez-vous un peu consolée ? Oui, je suis consolée, je ne suis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne en essuyant ses beaux yeux noirs. Alors faisant asseoir Nelson à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre; & les pressant tendrement dans les siennes : Voilà ma mère, dit-elle à Nelson avec un regard qui eût amolli le marbre; & toi, Nelson, que feras-tu pour moi ? — Moi, Mademoiselle ? votre bon ami. — *Mon bon ami !* cela est charmant ! Je serai donc aussi ta bonne amie ? Ne me donne que ce nom-là. Oui, ma bonne amie, ma chère Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, disoit-il à sa sœur, la jolie enfant ! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de la tienne, lui répondit sa prévoyante sœur. Nelson sourit avec dédain. Non, lui dit-il,
jamais

jamais l'amour ne balance dans mon ame les droits de la sainte amitié. Sois tranquille, ma sœur, & livre-toi sans crainte au soin de cultiver ce joli naturel. Blanford sera enchanté d'elle, si, à son retour, elle sait bien la langue; car on lui entrevoit des idées, des nuances de sentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ses gestes, les traits de son visage, tout en elle annonce des pensées ingénieuses, qui pour éclore n'attendent que des mots. Ce sera, ma sœur, un amusement pour toi; & tu verras son esprit se développer comme une fleur. — Oui, mon frère, comme une fleur, qui nous cache bien des épines.

Lady Albury donnoit assidument des leçons d'anglois à sa pupille; & celle-ci les rendoit plus intéressantes chaque jour, en y mêlant des traits de sentiment d'une vivacité, d'une délicatesse qui n'appartient qu'à la simple nature. C'étoit pour elle un triomphe

que la découverte d'un mot qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faisoit les applications les plus naïves & les plus touchantes : Nelson arrivoit ; elle voloit à lui, & lui répétoit sa leçon avec un joie, une simplicité qu'il ne trouvoit qu'amusante encore. Juliette seule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politesse de se tutoyer, & qu'il falloit se dire *vous*, à moins qu'on ne fût frère & sœur. Coraly se fit expliquer ce que c'étoit que la politesse, & demanda à quoi elle étoit bonne, si le frère & la sœur n'en avoient pas besoin ? On lui dit que dans le monde elle suppléoit à la bienveillance ; elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui se vouloient du bien. On ajouta, qu'elle marquoit le désir d'obliger & de plaire ; elle répondit que ce désir se marquoit tout seul, sans la politesse : puis, donnant

pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la caressoit sans cesse, elle demanda s'il étoit poli. Juliette se retrancha sur la bienséance, qui n'approuvoit pas, disoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué de Coraly avec Nelson; & celle-ci, qui avoit l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur étoit jalouse des amitiés que lui faisoit le frère. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous suis soumise, & je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disoit-il, me déplaît dans sa bouche: il ne va point à sa naïveté. Il me déplaît aussi, reprit l'Indienne: il a quelque chose de repoussant & de sévère; au lieu que le *tu* est si doux, si intime, si attrayant! — Entendez-vous, ma sœur? Elle commence à savoir la langue. — Eh!

ce n'est pas ce qui m'inquiète : avec une ame comme la sienne on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly à Nelson, d'où peut venir le ridicule usage de dire *vous* en parlant à un seul ? — Cela vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foiblesse de l'homme ; il sent qu'il est peu de chose quand il n'est qu'un ; il tâche de se doubler, de se multiplier en idée. Oui, je conçois cette folie ; mais toi, Nelson, tu n'es pas assez vain . . . . . Encore ! interrompit Juliette d'un ton sévère. — Eh quoi, ma sœur, allez-vous la gronder ? Venez, Coraly, venez auprès de moi. — Je le lui défends. — Que vous êtes cruelle ! est-ce avec moi qu'elle est en danger ? Me soupçonnez-vous de lui tendre des piéges ? Ah ! laissez-lui ce naturel si pur ; laissez-lui l'aimable candeur de son pays & de son âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuse que la vertu

même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble, à moi, que la nature s'afflige, lorsque l'idée du mal pénètre dans une ame. Hélas ! c'est une plante venimeuse qui ne vient que trop d'elle-même, sans qu'on se donne le soin de la semer. — Ce que vous dites là est le plus beau du monde ; mais puisque le mal existe, il faut l'éviter ; & pour l'éviter, il faut le connoître. Ah ! ma pauvre petite Coraly, disoit Nelson, dans quel monde es-tu transplantée ! quelle mœurs, que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence, pour en sauver l'autre moitié !

A mesure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui sembloit un nouveau lien. Encore un devoir ! disoit-elle, encore une défense !

mon ame en est enveloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fît un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit sans peine; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faisoit à personne. Quoi de plus heureux, lorsqu'on vit ensemble, disoit-elle, que de se voir avec plaisir? & pourquoi se cacher une impression si douce? Le plaisir n'est-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cause? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, & de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'est quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De semblables réflexions la plongeoient dans la mélancolie; & lorsque Juliette la lui reprochoit, Vous en savez la cause, lui disoit-elle: tout ce qui contrarie la nature doit l'attrister; & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coralyn dans ses petites impatiences, avoit quelque chose de si doux & de si touchant, que Lady Albury s'accusoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa manière de la consoler & de lui rendre sa belle humeur, étoit de l'employer à de petits services, & de lui commander comme à son enfant. Le plaisir de penser qu'elle étoit utile, la flattoit sensiblement : elle en prévoyoit l'instant, pour le saisir : mais les mêmes soins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelson ; & on la désoloit en modérant son zèle. Les bons offices de la servitude, disoit-elle, sont bas & vils, parce qu'ils ne sont pas volontaires ; mais dès qu'ils sont libres, il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laisse humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai su quelle est la dignité de la tribu où je suis née ; & lorsque vos belles

Dames & vos jeunes Lords viennent m'examiner avec une curiosité si familière, leur dédain ne fait que m'élever l'ame ; & je sens que je les vaux bien. Mais avec vous & Nelson, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi ?

Nelson lui-même sembloit quelquefois confus des peines qu'elle se donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui disoit-elle, puisque vous rougissez d'avoir besoin de moi ! Je ne suis pas si fière que vous : servez-moi, j'en serai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingenue & sensible inquiétoient Lady Albury. Je tremble, disoit-elle à Nelson quand ils étoient seuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne cause son malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faisoit à l'innocence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altère & déplace les idées. Coraly m'aime, je le sais ; mais elle m'aime

comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien ? Eſt-ce la faute de cette enfant, ſi la douce & vive expreſſion d'un ſentiment ſi juſte & ſi louable eſt profanée dans nos mœurs ? Ce qu'on y attache de criminel lui eſt-il jamais tombé dans la penſée ? — Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que ſon amour pour vous ; mais .... — Mais, ma ſœur, pourquoi ſuppoſer, pourquoi vouloir que ce ſoit de l'amour ? C'eſt de la bonne & ſimple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. — Vous vous perſuadez, Nelſon, que c'eſt le même ſentiment ; voulez-vous en faire l'épreuve ? Ayons l'air de nous ſéparer, & de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. — Nous y voilà : des piéges ! des détours ! Pourquoi lui en impoſer ? pourquoi l'inſtruire à feindre ? Hélas ! ſon ame ſe déguiſe-t-elle ? — Oui, je commence à la

gêner : elle me craint depuis qu'elle vous aime. — Et pourquoi la lui avoir inspirée cette crainte ? On veut que l'on soit ingénu, & l'on met du péril à l'être ; on recommande la vérité, & si elle échappe, on en fait un reproche ! Ah ! la nature n'a pas tort ; elle seroit franche, si elle étoit libre : c'est l'art qu'on emploie à la contraindre, qui la plie à la fausseté. — Voilà des réflexions bien sérieuses, pour ce qui n'est au fond qu'un badinage : car enfin de quoi s'agit-il ? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel côté penchera son cœur : voilà tout. — Voilà tout ; mais voilà un mensonge, &, qui pis est, un mensonge affligeant. — N'y pensons plus : il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. — Moi, ma sœur ! je ne demande qu'à m'éclairer, pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu ; mais qu'à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ? — Le silence & l'air sérieux.

Coraly vient : vous allez nous entendre.

Qu'est-ce donc ? leur dit Coraly en les abordant. Nelson dans un coin ! Juliette dans l'autre ! Est-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une résolution qui nous afflige ; mais il falloit en venir là. Nous ne logerons plus ensemble ; chacun de nous aura sa maison ; & nous sommes convenus de vous laisser le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'est moi, dit-elle, qui suis la cause que vous voulez quitter Nelson. Vous êtes fâchée qu'il m'aime ; vous êtes jalouse de la pitié que lui inspire une jeune orpheline. Hélas ! que n'envierez-vous pas, si vous enviez la pitié, si vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous sa vie, le seul bien qui lui soit resté ? Vous êtes injuste,

Milady, oui, vous êtes injuste. Votre frère, en m'aimant, ne vous aime pas moins, &, s'il étoit possible, il vous aimeroit davantage : car mes sentimens passeroient dans son ame ; & je n'ai à lui inspirer pour vous que la complaisance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui persuader qu'elle & Nelson se quittoient bons amis. Il n'est pas possible, dit-elle. Vous faisiez vos délices de vivre ensemble. Et depuis quand vous faut-il deux maisons ? Les gens qui s'aiment, ne sont jamais à l'étroit ; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui se haïssent. Vous, ô ciel, vous haïr ! reprit-elle ; & qui s'aimera, si deux cœurs si bons, si vertueux, ne s'aiment pas ? C'est moi, malheureuse, qui ai porté le trouble dans la maison de la paix : je veux m'en éloigner ; oui, je vous en supplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des ames sensibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne

me feront pas un crime d'inſpirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je ſuis libre, répondit fièrement la jeune Indienne ; il m'eſt permis de diſpoſer de moi. Et que ferois-je ici ? auprès de qui vivrois-je ? de quel œil l'un de vous verroit-il en moi celle qui l'auroit privé de l'autre ? Tiendrois-je lieu à Nelſon de ſa ſœur ? vous conſolerois-je de la perte d'un frère ? Moi, deſtinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement ! Non, vous ne vous quitterez point ; mes bras ſeront pour vous une chaîne. Alors ſe précipitant vers Nelſon, & le ſaiſiſſant par la main, Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre ſœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelſon, ému juſqu'au fond de l'ame, ſe laiſſa conduire aux genoux de ſa ſœur ; & Coraly ſe jetant au cou de Juliette, Vous, pourſuivit-

elle, si vous êtes ma mère, pardonnez-lui d'aimer votre enfant; son cœur a de quoi nous suffire; & si vous y perdez quelque chose, le mien vous en dédommagera. Ah! dangereuse fille, lui dit l'Angloise attendrie, que vous allez nous causer de peines! Ah! ma sœur, s'écria Nelson, qui se sentoit presser par Coraly contre le sein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant?

Coraly, enchantée de son triomphe, baisoit tendrement Juliette, dans l'instant même que Nelson appuyoit son visage sur celui de sa sœur. Il sentit toucher à sa joue la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut surpris du trouble & du saisissement que cet accident lui causa. Heureusement ce n'est-là, dit-il, qu'une simple émotion des sens; cela ne va point jusqu'à l'ame. Je me possède, & je suis sûr de moi. Il dissimula cependant à sa sœur ce qu'il

eût voulu se cacher à lui-même. Il consola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire, pour l'inquiéter, n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en est pas un, ajouta-t-il, c'est le conseil que je vous donne de vous défier, ma chère Coraly, de votre cœur trop simple & trop sensible. Rien de plus charmant que ce caractère affectueux & tendre; mais les meilleures choses deviennent bien souvent dangereuses par leur excès.

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes? demanda Coraly à Juliette si-tôt que Nelson se fut retiré. Quoi qu'on me dise, il n'est pas naturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque chose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue; Nelson lui-même étoit saisi de je ne sais quelle frayeur; j'ai senti sa main trembler dans la mienne; mes yeux ont rencontré les siens, & j'y ai vu quelque chose de tendre & de dou-

loureux à la fois. Il craint ma ſenſibilité ; il ſemble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, ſeroit-ce un mal d'aimer? — Oui, mon enfant, puiſqu'il faut vous le dire, c'en eſt un pour vous & pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme eſt deſtinée à la ſociété d'un ſeul homme ; & par cette union ſolennelle & ſainte, le plaiſir d'aimer eſt pour elle un devoir. Je ſais cela, dit Coraly ingénument : c'eſt ce qu'on appelle mariage. — Oui, Coraly ; & cette amitié eſt louable entre deux époux ; mais juſques-là elle eſt interdite. — Cela n'eſt pas raiſonnable, dit la jeune Indiene : car avant de s'unir l'un à l'autre, il faut ſavoir ſi l'on s'aimera ; & ce n'eſt qu'autant que l'on s'aime déjà, que l'on eſt ſûr de s'aimer encore. Par exemple, ſi Nelſon m'aimoit comme je l'aime, il ſeroit bien clair que chacun de nous auroit rencontré ſa moitié. — Et ne

voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous sommes esclaves, & que vous n'êtes pas destinée à Nelson ? Je vous entends, dit Coraly en baissant les yeux : je suis pauvre, & Nelson est riche ; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaisante. Si un arbre avoit du sentiment, il se plairoit à voir celui qui le cultive, se reposer sous son ombrage, respirer le parfum de ses fleurs, goûter la douceur de ses fruits : je suis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une ame.

Juliette sourit de la comparaison ; mais bientôt elle lui fit sentir que rien ne seroit moins décent que ce qui lui sembloit si juste. Coraly l'écouta, rougit ; & dès-lors à sa gaieté, à son ingénuité naturelle, succéda l'air le plus réservé & le maintien le plus timide. Ce qui la blessoit le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eût pu voir

des exemples dans l'Inde, c'étoit l'excessive inégalité des richesses ; mais elle n'en avoit point encore été humiliée : elle le fut pour la première fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie se passe à m'instruire de choses assez superflues. Une industrie qui donne du pain, me sera beaucoup plus utile. C'est une ressource que je vous supplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y serez jamais réduite, lui dit l'Angloise ; & sans parler de nous, ce n'est pas en vain que Blanford a pris avec vous la qualité de père. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent souvent plus qu'on ne veut. Il n'est pas honteux d'en recevoir ; mais je sens bien qu'il est encore plus honnête de s'en passer. Juliette eut beau se plaindre de cet excès de délicatesse, Coraly ne voulut plus entendre parler d'amusemens ni de vaines études. Parmi les travaux qui

conviennent à de foibles mains, elle choisit ceux qui demandoient le plus d'adresse & d'intelligence ; & en s'y appliquant, sa seule inquiétude étoit de savoir s'ils donnoient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter? lui demanda Juliette. Je veux me mettre, répondit Coraly, au-dessus de tous les besoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, si je nuis à votre bonheur; mais si je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous suis inutile, & je vous suis chère ; ce désintéressement est un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelson ne savoit que penser de l'application de Coraly à un travail tout mécanique, & du dégoût qui lui avoit pris pour les choses de pur agrément. Il voyoit avec la même surprise la modeste simplicité qu'elle avoit mise dans sa parure; il lui en demanda la raison. Je m'essaye à être pauvre, lui

répondit-elle avec un sourire, & ses yeux baissés se mouillèrent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées, l'émurent jusqu'au fond du cœur. O Ciel! dit-il, ma sœur lui auroit-elle fait craindre de se voir pauvre & délaissée! Dès qu'il fut seul avec Juliette, il la pressa de l'en éclaircir.

Hélas! dit-il après l'avoir entendue, quels soins cruels vous vous donnez pour empoisonner sa vie & la mienne! Quand vous seriez moins sûre de son innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté? — Ah! Nelson, ce n'est pas le crime, c'est le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle sécurité dangereuse elle se livre au plaisir de vous voir, comme elle s'attache insensiblement à vous, comme la nature l'attire, à son insçu, dans les piéges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au sien le nom d'amitié n'est qu'un voile. Et que ne puis-je vous laisser tous les deux dans l'illu-

tion ! Mais, Nelſon, votre devoir m'eſt plus cher que votre repos. Coraly eſt deſtinée à votre ami ; lui-même il vous l'a confiée ; & ſans le vouloir vous la lui enlevez. — Moi, ma ſœur ! qu'oſez-vous me prédire ? — Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle conſente à ſe donner à Blanford ; je veux qu'il ſe flatte d'en être aimé, & qu'il ſoit heureux avec elle ; ſera-t-elle heureuſe avec lui ? Et ne fuſſiez-vous ſenſible qu'à la pitié, dont elle eſt ſi digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée ? Mais encore ſeroit-ce un prodige, de la voir ſe conſumer d'amour, & de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez .... que dis-je ? ah ! Nelſon, plût au Ciel qu'il fût temps encore ... ! — Oui, ma ſœur, il eſt temps de prendre telle réſolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la ſenſibilité de cette ame innocente, & de ne pas

trop l'affliger. — Votre absence l'affligera sans doute; mais cela seul peut la guérir. Voici le temps de la campagne: je devois vous y suivre, y mener Coraly; vous irez seul: nous resterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous ayons besoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelson la laissoit à Londres avec Juliette, elle se crut jetée dans un désert, & abandonnée de la nature entière. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par conséquent à dissimuler, elle prit pour excuse de sa douleur le reproche qu'elle se faisoit de les séparer l'un de l'autre. Vous deviez le suivre, disoit-elle à Milady; c'est moi qui vous retiens. Ah! malheureuse que je suis! laissez moi seule, abandonnez-moi. Et en disant ces mots elle pleuroit amèrement. Plus Juliette vouloit la dissiper, & plus elle augmentoit ses peines. Tous les objets qui l'environ-

moient, ne faisoient qu'effleurer ses sens; une seule idée occupoit son ame. Il falloit une espèce de violence pour l'en distraire; & dès qu'on la laissoit livrée à ses réflexions, à l'instant même sa pensée revoloit vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelson, une vive rougeur coloroit son visage, son sein s'élevoit, ses lèvres palpitoient, tout son corps étoit saisi d'un tremblement sensible. Juliette la surprenoit à la promenade, traçant sur le sable, d'espace en espace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelson décoroit l'appartement de Juliette; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres: elle avoit beau vouloir les en détourner, ils y revenoient bientôt comme d'eux-mêmes, & par un de ces mouvemens dont l'ame est complice & non pas confidente. L'ennui où elle étoit plongée se dissipoit à cette vue, son

ouvrage lui tomboit des mains ; & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre, animoit alors sa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur désolant. Son désespoir ne se modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaisez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne soit que douleur & amertume. Si quelque chose adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'est peu d'éloigner de moi celui que j'aime ; son ombre même a pour moi trop de charmes : vous m'enviez le plaisir, le foible plaisir de la voir. — Ah ! malheureuse enfant, que voulez-vous ? — L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour une autre. Je n'espère rien, je ne demande rien. Mes mains me suffisent pour vivre, mon cœur me suffit pour aimer. Je vous suis importune, peut-être odieuse ; éloignez-moi

éloignez-moi de vous, & ne me laiſſez que cette image où ſon ame reſpire, où je crois du moins la voir reſpirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me perſuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes ſoupirs, & qu'il en eſt touché. — Et pourquoi nourrir, ma chère Coraly, ce feu cruel qui vous conſume? Je vous afflige; mais c'eſt pour votre bien, & pour le repos de Nelſon. Voulez-vous le rendre malheureux? Il le ſera, s'il ſait que vous l'aimez, & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raiſons; mais ce penchant, que vous croyez ſi doux, ſeroit le poiſon de ſa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de vôtre ami & de mon frère: épargnez-lui des remords, des combats qui le conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce diſcours. Elle preſſa Milady de lui dire ce que l'amour de Nelſon pour elle auroit de funeſte pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Ju-

liette, ce feroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir. Mais le plus faint de tous les devoirs lui interdit l'éfpoir d'être à vous.

Comment exprimer la défolation où l'ame de Coraly fut plongée ? Quelles mœurs, quel pays, difoit-elle, où l'on ne peut pas difpofer de foi, où le premier des biens, l'amour mutuel, eft un mal effroyable ! Il faut donc que je tremble de revoir Nelfon ! il faut que je tremble de lui plaire ! De lui plaire ! hélas ! j'aurois donné ma vie pour être un moment à fes yeux auffi aimable qu'il l'eft aux miens. Eloignons-nous de ce bord funefte, où l'on fe fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaiffeaux qui faifoient voile pour fa patrie. Elle réfolut de s'embarquer, fans dire adieu à Juliette. Seulement un foir, à l'heure du fommeil, Juliette fentit qu'en lui baifant la main, fes lèvres la preffoient plus tendre-

ment que de coutume, & qu'il lui échappoit de profonds soupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, se dit Juliette alarmée : ses yeux se sont attachés sur les miens avec l'expression la plus vive de la tendresse & de la douleur. Que se passe t-il de nouveau dans son ame ? Cette inquiétude la troubla toute la nuit ; & le lendemain matin, elle envoya savoir si Coraly reposoit encore. On lui apprit qu'elle étoit sortie seule & dans l'habit le plus simple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury se lève désolée, & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaisseau, y sollicitant une place, environnée de matelots, que sa beauté, ses graces, sa jeunesse, le son de sa voix, & sur-tout la naïveté de sa prière, ravissoient de surprise & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le besoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de pré-

cieux, elle l'avoit laissé, hors un petit cœur de cristal qu'elle avoit reçu de Nelson.

Au nom de Lady Albury, elle céda sans résistance, & se laissa ramener. Elle parut devant elle un peu confuse de son évasion; mais à ses reproches, elle répondit qu'elle étoit malheureuse & libre. —Eh quoi! ma chère Coraly, ne voyez-vous ici, pour vous, que le malheur? Si je n'y voyois que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerois jamais: c'est le malheur de Nelson qui m'épouvante; & c'est pour son repos que je veux le fuir.

Juliette ne savoit que répondre: elle n'osoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis sur elle; c'eût été le lui faire haïr, comme la cause de son malheur. Elle aima mieux diminuer ses craintes. Je n'ai pu vous dissimuler, lui dit-elle, tout le danger d'une inutile amour; mais le mal n'est pas sans remède. Six mois d'absence, la raison,

l'amitié ; que sais-je... ? un autre objet peut-être.... L'Indienne l'interrompit. Dites, la mort : voilà mon seul remède. Quoi, la raison me guérira d'aimer le plus accompli, le plus digne des hommes ! six mois d'absence me donneront une ame qui ne l'aime pas ! Le temps change-t-il la nature ? L'amitié me plaindra ; mais me guérira-t-elle ? Un autre objet !... vous ne le croyez pas ; vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelsons dans le monde : mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur ; il est donné. C'est, dites-vous, un don funeste : je ne le conçois pas ; mais si cela est, laissez-moi m'éloigner de Nelson, lui dérober ma vue & mes larmes. Il n'est pas insensible, il en seroit ému ; & si c'est pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas ! qui peut se voir avec indifférence chérir comme un père, révérer comme un Dieu ? qui peut se voir aimer

comme je l'aime, & ne pas aimer à son tour ? Vous ne l'exposerez pas à ce péril, reprit Juliette : vous lui cacherez votre foiblesse, & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'est pas la force qui vous manque, c'est le courage de la vertu. — Hélas ! j'ai du courage contre le malheur ; mais en est-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose ? Elles sont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous jetez des nuages dans mon esprit ; vous n'y répandez aucune lumière. J'ai besoin de voir & d'entendre Nelson : il décidera de ma vie.

Lady Albury, dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuse Coraly sécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laissât partir, se résolut à écrire à Nelson qu'il vînt dissuader cette enfant du dessein de retourner dans l'Inde, & la sauver du dégoût de la vie, qui la consumoit

tous les jours. Mais Nelſon lui-même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly, qu'il avoit ſenti le danger de la voir, par la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint ſérieux par la privation. Dans le ſilence de la ſolitude, il avoit interrogé ſon ame; il y avoit trouvé l'amitié languiſſante, le zèle du bien public affoibli, preſque éteint, & l'amour ſeul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce ſur les bons cœurs. Il s'aperçut, avec effroi, que ſa raiſon même s'étoit laiſſé ſéduire. Les droits de Blanford n'étoient plus ſi ſacrés; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly étoit au moins très-excuſable; après tout, l'Indienne étoit libre, & Blanford lui-même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah! malheureux, reprit Nelſon épouvanté de ces idées, où m'égare un aveugle

amour ? Le poiſon du vice me gagne, mon cœur eſt déjà corrompu. Eſt-ce à moi d'examiner ſi le dépôt qui m'eſt remis appartient à celui qui me le confie ? & m'en ſuis-je établi le juge, quand j'ai promis de le garder ? L'Indienne eſt libre ; mais le ſuis-je moi-même ? Douterois-je des droits de Blanford, ſi ce n'étoit pour les uſurper ? Mon crime a commencé par être involontaire ; mais il ne l'eſt plus, ſi-tôt que j'y conſens. Moi, juſtifier le parjure ! moi, trouver excuſable un infidèle ami ! Qui te l'eût dit, Nelſon, qui te l'eût dit, en embraſſant le vertueux Blanford, que tu révoquerois en doute s'il te feroit permis de lui ravir celle qui doit être ſon épouſe, & qu'il a remiſe à ta foi ? A quel excès l'amour avilit l'homme ! & quelle étrange révolution ſon ivreſſe fait dans un cœur ! Ah ! qu'il déchire le mien, s'il veut ; il ne le rendra ni perfide ni lâche ; & ſi ma raiſon m'abandonne, ma con-

ſcience du moins ne me trahira pas. Sa lumière eſt incorruptible : le nuage des paſſions ne peut l'obſcurcir : voilà mon guide ; & l'amitié, l'honneur, la bonne foi ne ſont pas encore ſans appui.

Cependant l'image de Coraly le pourſuivoit ſans ceſſe. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ſes charmes, parée de ſa ſimple beauté, portant ſur le front la ſérénité de l'innocence, le ſourire de la candeur ſur les lèvres, le feu du déſir dans les yeux, & dans toutes les graces de ſa perſonne, l'air attrayant de la volupté; il eût trouvé dans ſes principes, dans la ſévérité de ſes mœurs, de quoi réſiſter à la ſéduction. Mais il croyoit voir cette aimable enfant, auſſi ſenſible que lui, plus foible, & n'ayant pour défenſe qu'une ſageſſe qui n'étoit pas la ſienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui feroit ſon malheur ; & la pitié qu'elle lui inſpiroit, ſervoit d'aliment à l'amour. Nelſon s'accuſoit d'aimer Coraly ; mais il ſe par-

donnoit de la plaindre. Sensible aux maux qu'il alloit lui causer, il ne pouvoit se peindre ses larmes, sans penser aux beaux yeux qui devoient les répandre, au sein naissant qu'elles arroseroient : ainsi, la résolution de l'oublier la lui rendoit encore plus chère. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à mesure qu'il se sentoit plus foible, il devenoit plus courageux. Cessons, disoit-il, de vouloir nous guérir : je m'épuise en efforts inutiles ; c'est un accès qu'il faut laisser passer. Je brûle, je languis, je me meurs ; mais tout cela se borne à souffrir ; & je ne dois compte qu'à moi de ce qui se passe au dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au dehors rien qui décèle ma passion, mon ami n'a point à se plaindre. Ce n'est qu'un malheur d'être foible ; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette résolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que le trouva la lettre de sa sœur. Il la lut avec

une émotion, un saisissement inexprimable. O douce & tendre victime, disoit-il, tu gémis ! tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir ! Pardonne : le Ciel m'est témoin que je ressens plus vivement que toi toutes les peines que je te cause. Puisse bientôt mon ami, ton époux, venir essuyer tes précieuses larmes ! Il t'aimera comme je t'aime ; il fera son bonheur du tien. Cependant il faut que je la voye, pour la retenir & la consoler. Que je la voye ! à quoi je m'expose ! Ses graces touchantes, sa douleur, son amour, ces larmes que je fais couler & qu'il seroit si doux de recueillir, ces soupirs que laisse échapper un cœur simple & sans artifice, ce langage de la nature, où l'ame la plus sensible se peint avec tant de candeur ; qu'elles épreuves à soutenir ! Que deviendrai-je ? & que puis-je lui dire ? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en père. Je n'en serai, après l'avoir vue, que plus

troublé, plus malheureux ; mais ce n'est pas de mon repos qu'il s'agit : il y va du sien : il y va sur-tout du bonheur d'un ami, pour lequel il faut qu'elle vive. Je suis sûr de me vaincre moi-même ; & quelque pénible que soit le combat, il y auroit de la foiblesse & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelson, Coraly, tremblante & confuse, osoit à peine se présenter à lui. Elle avoit souhaité son retour avec ardeur ; & en le voyant, un froid mortel se glissa dans ses veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un seul mot décider de son sort.

Quel fut l'attendrissement de Nelson, de voir les roses de la jeunesse fanées sur ses belles joues, & le feu de ses yeux presque éteint ! Venez, dit Juliette à son frère, tranquilliser l'esprit de cette enfant, & la guérir de sa mélancolie. L'ennui la consume auprès de moi ; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelson, lui parlant avec amitié, vou-

sut l'engager, par de doux reproches, à s'expliquer devant sa sœur : mais Coraly gardoit le silence ; & Juliette, qui s'aperçut qu'elle la gênoit, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly ? que vous avons-nous fait ? lui dit Nelson ; quelle douleur vous presse ? — Ne le savez-vous pas ? n'avez-vous pas dû voir que ma joie & que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause ? Cruel ami, je ne vis que pour vous ; & vous me fuyez ! Vous voulez que je meure !... Mais non, vous ne le voulez pas : on vous le fait vouloir ; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous, & que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'ame, & on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grace, poursuivit-elle en se jetant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, & quel malheur je cause. Y a-t-il ici des lois assez

cruelles, y a-t-il des tyrans assez rigoureux, pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur & de ma raison? Faut-il ne rien aimer dans le monde, ou, si je puis aimer, pouvois-je mieux choisir?

Ma chère Coraly, lui répondit Nelson, rien n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous. Il seroit impossible, il seroit même injuste que vous n'y fussiez pas sensible. — Ah! je respire: c'est là parler raison. — Mais quoiqu'il fût bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde; c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir. — Hélas! je ne vous entends plus. — Lorsque mon ami vous a confiée à ma foi, il vous étoit cher? — Il l'est encore. — Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui? — Je le crois. — Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde? — Je ne vous connoissois pas. — Blanford, votre li-

bérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant, a droit d'être aimé. — Ses bienfaits me sont toujours présens : je le chéris comme un second père. — *Eh bien*, sachez qu'il a résolu de vous unir à lui par un lien plus doux encore & plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même ; & à son retour, il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah ! dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare ? Soyez tranquille, il est détruit. — Comment ? — Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne sera l'épouse de Blanford. — Il faut que cela soit. — Cela n'est pas possible : Blanford lui-même l'avouera. — Quoi ! celui qui vous a reçue de la main d'un père expirant, & qui lui-même vous a servi de père ! — A ce titre sacré, je révère Blanford ; mais qu'il n'exige rien de plus. — Vous avez donc résolu son malheur ? — J'ai résolu de ne tromper personne. Si je

m'étois donnée à Blanford, & que Nelson me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelson, je serois parjure à Blanford. — Que dites-vous ? — Ce que j'oserai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi dissimulerois-je ? Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? — Ah ! que vous me rendez coupable ! — Vous ? & de quoi ? d'être aimable à mes yeux ? Ah ! le Ciel dispose de nous. C'est lui qui a donné à Nelson ces graces, ces vertus qui m'enchantent ; c'est lui qui m'a donné cette ame qu'il a faite exprès pour Nelson. Si l'on savoit comme elle en est remplie, comme il est impossible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous !..... Ah ! qu'on ne me *parle* jamais de vivre, si ce n'est pas pour vous que je *vis*. — Et c'est ce qui me désespère. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas droit de m'accabler ? — Lui ? & de quoi peut-il se plaindre ? qu'a-t-il perdu ? que lui avez-

vous ravi ? J'aime Blanford comme un père tendre ; j'aime Nelſon comme moi-même, & plus que moi-même : ces ſentimens ne ſont pas excluſifs. Si Blanford m'a remiſe en vos mains, comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'eſt pas vous, c'eſt lui qui eſt injuſte. — Hélas ! c'eſt moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enlève : il ſeroit à *lui*, s'il n'étoit pas à moi ; & le gardien en eſt le raviſſeur. — Non, mon ami, ſoyez équitable. J'étois à moi, je ſuis à *vous* : moi ſeule j'ai pu me donner, & c'eſt à vous que je me ſuis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'eſt vous qui les uſurpez pour elle ; & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. — Lui, mon ami, vous faire violence ! — Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même, ou que vous l'exerciez pour lui ? en ſuis-je moins traitée en eſclave ? Un *ſeul* intérêt vous occupe & vous touche ; mais qu'un au-

re que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y souscrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir ? Ce n'est donc que pour l'amitié que vous trahissez la nature ! Que dis-je, la nature ? Et l'amour, Nelson, l'amour aussi n'a-t-il pas ses droits ? N'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames sensibles ? Est-il juste & généreux d'accabler, de désespérer une amante, & de déchirer sans pitié, un cœur dont le seul crime est de vous aimer ?

Les sanglots lui coupèrent la voix ; & Nelson, qui l'en vit suffoquée, n'eut pas même le temps d'appeler sa sœur. Il se hâte de dénouer les rubans qui tenoient son sein à la gêne ; & alors tout ce que la jeunesse, dans sa fleur, a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant passionné. La frayeur dont il étoit saisi l'y rendit d'abord insensible ; mais lorsque l'Indienne, reprenant ses esprits, & se sentant presser dans

ſes bras, treſſaillit d'amour & de joie, & qu'en ouvrant ſes beaux yeux languiſſans, elle chercha les yeux de Nelſon : Puiſſances du Ciel, dit-il, ſoutenez-moi : toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chère Coraly. — Vous voulez que je vive, Nelſon ? vous voulez donc que je vous aime ? — Non, je ſerois parjure à l'amitié, je ſerois indigne de voir la lumière, indigne de revoir mon ami. Hélas ! il me l'avoit prédit, & je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop préſumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laiſſez-moi vous fuir & me vaincre. Ah ! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ſes genoux. Nelſon, qui croit voir expirer ce qu'il aime, ſe précipite pour l'embraſſer, & ſe retenant tout à coup à la vue de Juliette, Ma ſœur, dit-il, ſecourez-la : c'eſt à moi de mourir. En achevant ces mots, il s'éloigne.

Où est-il ? demanda Coraly en ouvrant les yeux. Que lui ai-je fait ? pourquoi me fuir ? & vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeler à la vie ?

Sa douleur redoubla, quand elle apprit que Nelson venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'espoir & de courage. Le trouble & l'attendrissement que Nelson n'avoit pu lui dissimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu saisi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour se vaincre & pour s'éloigner, tout lui persuada qu'elle étoit aimée. S'il est vrai, dit-elle, je suis heureuse. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il est trop juste & trop généreux pour vouloir me tyranniser. Mais cette illusion fut bientôt dissipée.

Nelson reçut, à la campagne, une lettre de son ami qui lui annonçoit son retour. J'espère, disoit-il à la fin de sa lettre, me voir dans trois mois

réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, si je t'associe dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fut long-temps à toi seul ; aujourd'hui elle le partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une & de l'autre ; je fais mon bonheur de penser que, *par tes soins & les soins de ta sœur*, je reverrai ma chère pupille, l'esprit orné de nouvelles connoissances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, *plus aimable, s'il est possible, & plus disposée* à m'aimer. Ce sera pour moi la félicité pure, de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivoit Nelson à sa sœur, & la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi ! quel reproche pour elle !

C'en est fait, dit Coraly après avoir lu : je ne serai jamais à Nelson ; mais qu'il n'exige pas que je sois à un autre. La liberté de l'aimer est un bien auquel

je ne puis renoncer. Cette résolution la soutint ; & Nelson, dans sa solitude, étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, disoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé, fait-il mon supplice ? Que dis-je, être aimé ? ce n'est rien : mais être aimé de ce que j'aime ! toucher au bonheur ! n'avoir qu'à m'y livrer ! .... Ah ! tout ce que je puis, c'est de fuir : inviolable & sainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant ! en quel état je l'ai abandonnée ! Elle a bien raison de le dire, elle est esclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime ; & c'est à ses dépens que je suis généreux. Il y a donc des vertus qui blessent la nature ; & pour être honnête, on est donc quelquefois obligé d'être *injuste* & cruel. O mon ami, puisses-tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te cède, &

vivre heureux de mon malheur ! Oui, je désire qu'elle t'aime ; je le désire, le Ciel m'en est témoin ; & de toutes mes peines, la plus sensible est de douter du succès de mes vœux.

Il n'étoit pas possible que la nature se soutînt dans un état si violent. Nelson, après de longs combats, cherchoit le repos. Plus de repos pour lui. Sa constance enfin s'épuisa, & son ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foiblesse de sa raison, l'inutilité de sa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuse, le vide & le néant où tomberoit son ame, s'il cessoit d'aimer Coraly, les maux sans relâche qu'il avoit à souffrir, s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un rival dans son fidèle ami, tout lui faisoit un tourment de la vie, tout le pressoit d'en abréger le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'étoit pas dans les principes de Nel-

ſon qu'un homme, un citoyen pût diſpoſer de ſoi. Il ſe fit une loi de vivre, conſolé d'être malheureux, s'il pouvoit encore être utile au monde, mais conſumé d'ennui & de triſteſſe, & devenu comme inſenſible à tout.

Le temps marqué pour le retour de Blanford approchoit. Il étoit eſſentiel que tout fût diſpoſé pour lui cacher le mal qu'avoit fait ſon abſence; & qui réſoudroit Coraly à diſſimuler, ſi ce n'étoit Nelſon ? Il revint donc à Londres, mais languiſſant, abattu; au point d'en être méconnoiſſable. Sa vue accabla de douleur Juliette; & quelle impreſſion ne fit-elle pas ſur l'ame de Coraly ! Nelſon prit ſur lui pour les raſſurer; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fièvre lente qui le conſumoit, redoubla : il fallut céder; & ce fut alors un nouveau combat entre ſa ſœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelſon. Elle demandoit inſtam-

ment qu'on agréât ses soins & ses veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui; mais elle n'en goûtoit pas davantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les instans de la nuit, on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, ou immobile sur le seuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame sur les lèvres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelson s'aperçut que sa sœur ne la lui laissoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il; cela est inutile: la sévérité n'est plus de saison: c'est par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient seuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque chose pour me rendre la santé, n'est-ce pas? — O ciel! je donnerois ma vie. — Vous pouvez me guérir à moins.

Nos préjugés sont peut-être injustes, & nos principes inhumains ; mais l'honnête homme en est esclave. Je suis l'ami de Blanford dès l'enfance ; il compte sur moi comme sur lui-même ; & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépositaire, creuse tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir si j'exagère. Je ne vous cache pas la source du poison lent qui me consume. Vous seule pouvez *la* tarir. Je ne l'exige pas : vous serez toujours libre ; mais on chercheroit vainement un autre remede à mon mal. Blanford arrive. S'il s'apperçoit de votre éloignement pour lui, si vous lui refusez cette main qui, sans moi, lui étoit accordée, soyez bien sûre que je ne survivrai pas à son malheur & à mes remords. Nos embrassemens seront nos adieux. Consultez-vous, ma chère enfant ; & si vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, justifiez-moi envers mon ami. Ah !

vivez, & disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même; & ces mots, désolans pour l'amour, portèrent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis-je me donner à celui que je n'aime plus, le cœur plein de celui que j'aime? — Mon enfant, dans une ame honnête, le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdrez bientôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute: mais *il y va de ma vie*; & vous aurez la consolation de m'avoir sauvé. — C'est tout pour moi: je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime: elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami! m'instruirez-vous dans l'art de feindre? — Non, Coraly, la feinte est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en vous la reconnoissance, l'estime,

la douce amitié : ces ſentimens ſont dus à votre bienfaiteur, & ils ſuffiſent à votre époux : ne lui en marquez pas davantage. Quant à ce penchant qui n'eſt pas pour lui, vous lui en devez le ſacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuiroit s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché ; & la vérité dangereuſe a le ſilence pour aſile.

Juliette abrégea cette ſcène trop pénible pour l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle ; & il n'eſt point de careſſes & d'éloges qu'elle n'employât pour la conſoler. C'eſt ainſi, diſoit la jeune Indienne avec un ſourire plein d'amertume, que, ſur le Gange, on flatte la douleur d'une veuve qui va ſe dévouer aux flammes du bûcher de ſon époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas ! ſon ſacrifice eſt bientôt conſommé : le mien ſera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas dix-huit ans ! que de lar-

mes encore à répandre, d'ici au moment où mes yeux se fermeront pour jamais! Cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame absorbée dans sa douleur. Il ne s'agissoit plus de la consoler, mais de s'affliger avec elle. La complaisance, la persuasion, l'indulgente & sensible pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en usage inutilement.

Enfin l'on apprend que Blanford arrive; & Nelson, tout foible & défaillant qu'il est, va le recevoir & l'embrasser au port. Blanford, en le voyant, ne put dissimuler son étonnement & son inquiétude. Rassure-toi, lui dit Nelson, j'ai été bien mal; mais ma santé revient. Je te revois; & la joie est un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne suis pas le seul dont la santé se soit ressentie de ton absence. Ta pupille est un peu changée : l'air de nos climats y peut contribuer. Du reste, elle a fait des progrès sensibles : son

esprit, ses talens se sont développés; & si l'espèce de langueur où elle est tombée, se dissipe, tu posséderas ce qui est assez rare, une femme, en qui la nature ne laisse rien à désirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly foible & languissante; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le Ciel ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me causoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly. Blanford s'aperçut de son trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. — Oui, *vos bontés me sont connues: mais puis-je en approuver l'excès?* — Voilà un langage qui se ressent de la politesse d'Europe: daignez l'oublier avec moi. Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le temps où si je vous avois dit, Veux-tu que l'hymen

nous unisse ? vous m'auriez répondu sans détour, J'y consens, ou bien, Je n'y puis consentir: usez de la même franchise. Je vous aime, Coraly, mais je vous aime heureuse : votre malheur feroit le mien. Nelson tremblant regardoit Coraly, & n'osoit prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second pere, j'ai dit en moi-même, Il sera content de ma vénération & de ma tendresse; mais si le nom d'époux se mêle à des titres déjà si saints, que n'avez-vous pas droit d'attendre ! ai-je de quoi m'acquitter envers vous ? — Ah ! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis, si tu réponds à ma tendresse. Ton image ma suivi par-tout. Mon ame revoloit vers toi, à travers les abîmes qui nous séparoient. J'ai appris le nom

de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette, pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est temps bientôt que je veille moi-même à une santé qui m'est si précieuse. Je vous laisserai le soin de celle de Nelson ; c'est un dépôt qui ne m'est pas moins cher. Vivons heureux, mes amis : c'est vous qui m'avez fait sentir le prix de la vie ; & en l'exposant, j'ai souvent éprouvé que j'y tenois par de puissans liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coraly seroit l'épouse de Blanford. En attendant, elle étoit encore auprès de Juliette ; & Nelson ne la quittoit pas. Mais son courage s'épuisoit à soutenir celui de la jeune Indienne. Avoir sans cesse à dévorer ses larmes, en essuyant les pleurs d'une amante, qui, tantôt désolée à ses pieds, tantot défaillante & tombant dans ses bras, le conjuroit d'avoir pitié d'elle ; l'entendre sans cesse exprimer ce que

l'amour & la douleur ont de plus touchant, sans se permettre un moment de foiblesse, & sans cesser de lui rappeler sa cruelle résolution; ce tourment passoit au-dessus de toutes les forces de la nature : aussi la vertu de Nelson l'abandonnoit-elle à chaque instant. Laissez-moi, lui disoit-il, malheureuse enfant ! je ne suis pas un tigre ; j'ai une ame sensible, & vous la déchirez. Disposez de vous-même, disposez de ma vie ; mais laissez-moi mourir fidèle à mon ami. — Et puis-je, au *péril* de vos jours, faire usage de ma volonté ? Ah ! Nelson, du moins promettez-moi de vivre, non plus pour moi, mais pour une sœur qui vous adore. — Je vous tromperois, Coraly, en vous promettant de survivre au malheur que j'aurois causé. Non que je *veuille* attenter sur moi-même ; mais voyez *l'état où ma douleur m'a mis* ; voyez l'effet de mes remords & de ma honte anticipée ; en serois-je moins

odieux, moins inexorable à moi-même, quand le crime seroit achevé? — Hélas! vous me parlez de crime: ce n'en est donc pas un de me tyranniser? — Vous êtes libre; je n'exige plus rien; je ne sais pas même quels sont vos devoirs; mais je sais trop quels sont les miens; & je ne veux pas les trahir.

C'est ainsi que leurs entretiens ne servoient qu'à les désoler. Mais la présence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de stériles propos d'amour, mais des soins qu'il se donnoit pour que dans sa maison tout respirât l'agrément & l'aisance, que tout y prévînt les désirs de sa femme, & contribuât à son bonheur. *Si je meurs sans enfans*, disoit-il, *la moitié de mon bien est à elle, l'autre moitié est à celui qui, après moi, saura lui plaire, & la consoler de m'avoir perdu. C'est toi, Nelson, que cela regarde. On ne vieillit guère au métier que je fais;*

remplace-moi quand je ne serai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve soit fidèle à mon ombre. Coraly est faite pour embellir le monde, & pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire la situation de nos deux amans. L'attendrissement & la confusion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre; mais il y avoit pour Nelson une espèce de soulagement à voir Coraly en de si dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelson, elle eût préféré l'abandon de la nature entière, aux soins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle subît son sort.

Elle fut donc amenée en victime

dans cette maison qu'elle avoit chérie comme son premier asyle ; & qu'elle redoutoit comme son tombeau. Blanford l'y reçoit en souveraine ; & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de son ame, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inspire, à son âge, l'approche du lit nuptial.

Nelson avoit ramassé toutes les forces d'une ame stoïque, pour se présenter à cette fête avec un visage serein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avoit fait dresser. C'étoit d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'estime, & de bienfaisance. Les larmes coulèrent de tous les yeux, & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche respectueusement ; & lui tendant la main, Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la sainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly, se faisant à elle-même la

dernière violence, eut à peine la force d'avancer & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut ſigner, ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; tout ſon corps eſt ſaiſi d'un tremblement ſoudain ; ſes genoux fléchiſſent : elle alloit tomber, ſi Blanford ne l'eût ſoutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelſon, & il lui voit la pâleur de la mort ſur le viſage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la ſecourir. O ciel ! s'écrie Blanford, qu'eſt-ce que je vois ? La douleur, la mort m'environnent. Qu'allois-je faire ? que m'avez-vous caché ? Ah ! mon ami, ſeroit-il poſſible ! Revoyez le jour, ma chère Coraly ; je ne ſuis point cruel, je ne ſuis point injuſte ; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly, s'empreſſoient à la ranimer ; & la décence obligeoit Nelſon & Blanford à ſe tenir éloignés d'elle. Mais Nelſon demeuroit immobile, & les yeux baiſſés,

comme un criminel. Blanford vient à lui, le ferre dans fes bras. Ne fuis-je plus ton ami ? lui dit-il ; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même ? Ouvre-moi ton cœur ; dis-moi ce qui fe paffe.... Mais non, ne me dis rien : je fais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi fans t'aimer. Elle eft fenfible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au filence, tu as exigé d'elle qu'elle confommât le plus douloureux facrifice. Ah ! Nelfon, s'il étoit accompli, quel malheur ! Le jufte Ciel ne l'a pas voulu : la nature, à qui tu faifois violence, a repris fes droits. Ne t'en afflige pas : c'eft un crime qu'elle t'épargne. Oui, le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelfon en fe jetant à fes genoux : j'ai fait, fans le vouloir, ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable ; mais j'attefte la foi, l'amitié, l'honneur... Laiffe-là tes fermens

interrompit Blanford : ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, poursuivit-il en le relevant, tu ne serois pas dans mes bras, si j'avois pu te soupçonner d'une honteuse perfidie. Ce que j'avois prévu est arrivé, mais sans ton aveu. Ce que je viens de voir en est la preuve ; & cette preuve même est inutile, ton ami n'en a pas besoin. Il est certain, reprit Nelson, que je n'ai à me reprocher que ma présomption & mon imprudence. Mais c'en est assez, & j'en serai puni. Coraly ne sera point à toi, mais je ne serai point à elle. Est-ce ainsi que vous répondez à un ami généreux ? lui répliqua Blanford d'un ton ferme & sévère. Vous croyez-vous obligé avec moi à de puérils ménagemens ? Coraly ne sera point à moi, parce qu'elle ne seroit point heureuse avec moi. Mais un mari honnête homme, que sans vous elle auroit aimé, est pour elle une perte dont vous êtes la cause ; & c'est à vous

de la réparer. Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms ; mais j'exige que les articles reſtent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité d'ami, ou, ſi vous voulez, en qualité de père. Nelſon, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je ſuis confondu, & ne ſuis point ſurpris, lui dit Nelſon, de cette générosité qui m'accable. C'eſt à moi d'y ſouſcrire avec confuſion, & de la révérer en ſilence. Si je ne ſavois pas combien le reſpect ſe concilie avec l'amitié, je n'oſerois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien, Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumière qui lui étoit rendue. Quelle fut ſa ſurpriſe, & la révolution qui tout à coup ſe fit dans ſon ame ! Tout eſt connu, tout eſt pardonné, lui dit Nelſon en l'embraſſant : tombez aux pieds de notre bienfaiteur : c'eſt de ſa main que je reçois la vôtre.

Coraly voulut se répandre en actions de graces. Vous êtes un enfant, lui dit Blanford : il falloit me tout avouer. N'en parlons plus ; mais n'oublions jamais qu'il est des épreuves auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'exposer.

LE MISANTHROPE CORRIGÉ.

On ne corrige point le naturel, me dira-t-on, & j'en conviens; mais entre mille accidens combinés qui composent un caractère, quel œil assez fin démêlera ce naturel indélébile? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne se donna jamais! Telle est, dans l'homme, la haîne des hommes : c'est un caractère factice, un personnage qu'on prend par humeur, & qu'on garde par habitude; mais dans lequel l'ame est à la gêne, & dont elle ne demande qu'à se délivrer. Ce qui arriva au Misanthrope que nous a peint Molière, en est un exemple; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceste mécontent, comme vous savez, de sa maîtresse & de ses juges,

détestant la ville & la cour, & résolu à fuir les hommes, se retira bien loin de Paris, dans les Voges, près de Laval, & sur les bords de la Vologne. Cette rivière, dont les coquillages renferment la perle, est encore plus précieuse par la fertilité qu'elle donne à ses bords. Le vallon qu'elle arrose, est une belle prairie. D'un côté s'élevent de riantes collines, semées de bois & de hameaux; de l'autre, s'étendent en plaine de vastes champs couverts de moissons. C'est là qu'Alceste étoit *allé vivre, oublié de la nature* entière. Libre de soins & de devoirs, tout à lui-même, & enfin délivré du spectacle odieux du monde, il respiroit, il louoit le Ciel d'avoir rompu tous ses liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaisirs peu vifs, mais tranquilles, d'une douce végétation, en un mot, une vie paisiblement active, le sauvoit de l'ennui de la solitude. Il ne désiroit, il ne regrettoit rien.

L'un des agrémens de sa retraite fut de voir autour de lui la terre, cultivée & fertile, nourrir un peuple qui lui sembloit heureux. Un Misanthrope qui l'est par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime : Alceste éprouva un attendrissement mêlé de joie, à la vue de ses semblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, sont bien heureux d'être encore à demi-sauvages ; ils seroient bientôt corrompus, s'ils étoient plus civilisés.

En se promenant dans la campagne, il aborda un Laboureur qui traçoit son sillon & qui chantoit. Dieu vous garde, bon homme, lui dit-il : vous voilà bien gai ! Comme de coutume, lui répondit le villageois — J'en suis bien aise : cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Êtes-vous marié ? — Oui, grace au Ciel. — Avez-vous des enfans ? — J'en avois cinq : j'en ai perdu un ; mais ce malheur peut se

réparer. — Votre femme eſt jeune ? — Elle a ving-cinq ans. — Eſt-elle jolie ? — Elle l'eſt pour moi ; mais elle eſt mieux que jolie, elle eſt bonne. — Et vous l'aimez ? — Si je l'aime ! Et qui ne l'aimeroit pas ? — Elle vous aime auſſi ſans doute ? — Oh ! pour cela, de tout ſon cœur, & comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage ? — Sans cela nous ſerions-nous pris ? — Et vos enfans, viennent-ils bien ? — Ah ! c'eſt un plaiſir. L'aîné n'a que ſept ans ; il a déjà plus d'eſprit que ſon père. Et mes deux filles ! c'eſt cela qui eſt charmant. Il y aura bien du malheur, ſi celles-là manquent de maris ! Le dernier tète encore ; mais le petit compère ſera robuſte & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ſes ſœurs, quand elles veulent baiſer leur mère ? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton. — Tout cela eſt donc bien heureux ? — Heureux ? Je le crois. Il

faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an : je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné attend que son tour vienne ; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui, se roulant sur le lit de sa mère, me tend ses petites mains ; & moi, je ris, & je pleure, & je les baise ; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir ; car sans doute vous êtes père ? — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis : il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous ? — Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules ; & le Dimanche nous nous régalons, & nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise ? — On s'y est attendu, & l'on vit doucement

de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs, que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume; & si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été; ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourée, entre sa femme & ses enfans! & puis on soupe de bon appétit, & on se couche; & croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps? Quelquefois ma femme me *dit* : *Mon bon* homme, entends-tu le vent & l'orage? Ah! si tu étois dans les champs! — Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui di-je; & pour l'en assurer, je la presse contre mon sein. Allez, Monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous. — Et les impôts? — Nous les payons gaiement: il le faut bien. Tout *le pays* ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge, ne peuvent pas

venir labourer. Ils font notre besogne, nous faisons la leur ; & chaque état, comme on dit, a ses peines. Quelle équité ! dit le Misanthrope ; voilà, en deux mots, toute l'économie de la société primitive. O nature ! il n'y a que toi de juste : c'est dans ton inculte simplicité qu'on trouve la saine raison. Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore ? — Nous en avions peur autrefois ; mais, dieu merci, le Seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon Roi : il impose, il reçoit lui-même ; & au besoin il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfans. — Et quel est ce galant homme ? — Le Vicomte de Laval. Il est assez connu : tout le pays le considère. — Réside-t-il dans son château ? — Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste ? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde ? — Les Bourgeois de Bruyères, quelquefois aussi

aussi nos vieillards, qui vont manger sa soupe & causer avec lui. — Et de Paris, n'amène-t-il personne? — Personne que sa fille. — Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. Je veux, dit Alceste, aller voir son village: cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins, même les chemins de traverse, bordés de haies & tenus avec soin; mais ayant rencontré des gens occupés à les applanir, Ah! dit-il, voilà les corvées. Les corvées! reprit un vieillard qui présidoit à ces travaux, on ne les connoît point ici: ces gens-là sont payés; l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie; & s'il veut du pain, il en gagne, ou il en va chercher ailleurs. — Et qui a établi cette

heureuse police? — Notre bon Seigneur, notre père à tous. — Et les fonds de cette dépense, qui les fait? — La communauté; & comme elle s'impose elle-même, il n'arrive pas, ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceste redoubla d'estime pour l'homme sage & bienfaisant qui gouvernoit ce petit peuple. Qu'un Roi seroit puissant, disoit-il, & qu'un Etat seroit heureux, si tous les grands propriétaires suivoient l'exemple de celui-ci! Mais Paris absorbe & les biens & les hommes: il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup-d'œil du village lui présenta l'image de l'aisance & de la santé. Il entre dans un bâtiment simple & vaste, dont la structure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfans, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oisiveté n'étoit permise qu'à l'extrême foiblesse. L'enfance, presque au

ſortir du berceau, prenoit l'habitude & le goût du travail ; & la vieilleſſe, au bord de la tombe, y exerçoit encore ſes tremblantes mains. La ſaiſon où la terre ſe repoſe raſſembloit à l'atelier les hommes vigoureux ; & alors la navette, la ſcie, & la hache donnoient aux productions de la nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceſte, que ce peuple ſoit exempt de vices & de beſoins : il eſt laborieux & ſans ceſſe occupé. Il demanda comment l'atelier s'étoit établi. Notre bon Seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de choſe d'abord, & tout ſe faiſoit à ſes riſques, à ſes frais, & à ſon profit ; mais après s'être bien aſſuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cédé l'entrepriſe : il ne ſe mêle plus que de la protéger ; & tous les ans il donne au village les inſtrumens de quelqu'un de nos arts : c'eſt le préſent qu'il fait à la première noce qui ſe célèbre dans l'année. Je veux

voir cet homme-là, dit Alceste, son caractère me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maison où l'on va & vient avec inquiétude. Il demande la cause de ces mouvemens ; on lui dit que le chef de cette famille est à l'extrémité. Il entre ; & il voit un vieillard qui d'un œil expirant, mais serein, semble dire adieu à ses enfans, qui fondent en larmes autour de lui. Il distingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage & qui les console. A son habit simple & sérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monsieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'est point une oisive curiosité qui m'amène. Ces bonnes gens peuvent avoir besoin de secours dans un moment si triste ; & je viens.... Monsieur, lui dit le Vicomte, mes paysans vous rendent grace : j'espère, tant que je vivrai, qu'ils n'au-

ront besoin de personne ; & si l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juste, ce digne père de famille seroit rendu à ses enfans. Ah ! Monsieur, dit Alceste en reconnoissant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offense point, reprit M. de Laval, qu'on me dispute une bonne œuvre ; mais puis-je savoir qui vous êtes & ce qui vous amène ici ? Au nom d'Alceste, il se rappela ce censeur de l'humanité, dont la rigueur étoit connue ; mais sans en être intimidé, Monsieur, lui dit-il, je suis fort aise de vous avoir dans mon voisinage ; & si je puis vous être bon à quelque chose, je vous supplie de disposer de moi.

Alceste alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté simple & sérieuse qui n'annonce ni le besoin, ni le désir de se lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne se livre pas ; je

l'en eſtime davantage. Il félicita M. de Laval ſur les agrémens de ſa ſolitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes ; & vous avez bien raiſon de les fuir ! — Moi, Monſieur ! je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la foibleſſe de les craindre, ni l'orgueil de les mépriſer, ni le malheur de les haïr. Cette réponſe tomboit ſi juſte, qu'Alcèſte en fut déconcerté. Mais il voulut ſoutenir ſon début ; & il commençoit la ſatire du monde. J'ai vécu dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fût ſi méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue ; mais la nature eſt ainſi mêlée : il faut ſavoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceſte, dans ce mélange le bien eſt ſi peu de choſe, & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Eh ! Monſieur, reprit le Vicomte, ſi l'on ſe paſſionnoit ſur le bien comme ſur le mal, qu'on mît la même chaleur

à le publier, & qu'il y eût des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mauvais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance? Mais la reconnoiſſance parle ſi bas, & la plainte déclame ſi haut, qu'on n'entend plus que la dernière. L'eſtime & l'amitié ſont communément modérées dans leurs éloges : elles imitent la modeſtie des gens de bien en les louant; au lieu que le reſſentiment & l'injure exagèrent tout à l'excès. Ainſi, l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue; & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le groſſit.

Monſieur, dit Alceſte au Vicomte, vous me faites déſirer de penſer comme vous; & quand j'aurois pour moi la triſte vérité, votre erreur ſeroit préférable. — Aſſurément : l'humeur n'eſt bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de ſe dépiter comme un enfant, & que d'aller ſeul dans un coin, bouder tout le monde; &

pourquoi ? Pour les démêlés du cercle où l'on vit : comme si la nature entière étoit complice & responsable des torts dont nous sommes blessés ! — Vous avez raison, dit Alceste : il seroit injuste de rendre les hommes solidaires ; mais combien de griefs n'a-t-on pas à leur reprocher en commun ? Croyez, Monsieur, que ma prévention a des motifs sérieux & graves. Vous me rendrez justice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir souvent. Souvent, cela est difficile, dit le Vicomte : je suis fort occupé ; & ma fille & moi, nous avons nos études qui nous laissent peu de loisirs ; mais quelquefois, si vous voulez, nous jouirons du voisinage, à notre aise & sans nous gêner : car le privilége de la campagne c'est de pouvoir être seul quand on veut.

Cet homme-ci est rare dans son espèce, disoit Alceste en s'en allant. Et sa fille, qui nous écoutoit avec l'air

d'une vénération si tendre pour son père; cette fille, élevée sous ses yeux, accoutumée à une vie simple, à des mœurs pures, & à des plaisirs innocens, sera une femme estimable, ou je suis bien trompé; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris, où tout se perd.

Si l'on se peint la délicatesse & le sentiment personnifiés, on a l'idée de la beauté d'Ursule (c'étoit ainsi qu'on appeloit Mademoiselle de Laval). Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des Graces. Elle avoit dix-huit ans accomplis; & à la fraîcheur, à la régularité de ses charmes, on voyoit que la nature venoit d'y mettre la dernière main. Dans le calme, les lis de son teint dominoient sur les roses; mais à la plus légère émotion de son ame, les roses effaçoient les lis. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, sa peau en avoit la finesse & ce duvet si doux, si velouté, que

rien encore n'avoit terni. Mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agrémens, variés sans cesse, se développoient successivement. Dans ses yeux, tantôt une langueur modeste, tantôt une timide sensibilité sembloit émaner de son ame & s'exprimer par ses regards ; tantôt une sévérité noble, & imposante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant ; & l'on y voyoit dominer tour à tour la sévère décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & sa bouche étoient de celles qui embellissent tout ; ses lèvres ne pouvoient se remuer sans déceler de nouveaux attraits ; & lorsqu'elle daignoit sourire, son silence même étoit ingénieux. Rien de plus simple que sa parure, & rien de plus élégant. A la campagne, elle laissoit croître ses cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, & des boucles que l'art ne tenoit point captives, flottoient autour de son cou

d'ivoire, & se rouloient sur son beau sein.

Le Misanthrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, & le maintien le plus décent. Ce seroit dommage, disoit-il, qu'elle tombât en de mauvaises mains: il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y pense, & plus je m'applaudis d'avoir son père pour voisin : c'est un homme droit, un galant homme : je ne lui crois pas l'esprit bien juste ; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval, en se promenant, lui rendit sa visite ; & Alceste lui parla du plaisir qu'il devoit avoir à faire des heureux. C'est un bel exemple, ajouta-t-il, &, à la honte des hommes, un exemple bien rare! Combien de gens plus riches & plus puissans que vous, ne sont qu'un fardeau pour les peuples! Je ne les excuse ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut

le pouvoir; & quand on le peut, il faut ſavoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il ſoit ſi facile de parvenir à l'opérer. Il ne ſuffit pas d'être aſſez habile; il faut encore être aſſez heureux: il faut trouver à manier des eſprits juſtes, ſenſés, dociles; & l'on a ſouvent beſoin de beaucoup d'adreſſe & de patience, pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui eſt avantageux. Vraiment, dit Alceſte, c'eſt l'excuſe qu'on donne; mais la croyez-vous bien ſolide? & les obſtacles que vous avez vaincus, ne peut-on pas auſſi les vaincre? J'ai été, dit M. de Laval, ſollicité par l'occaſion & ſecondé par les circonſtances. Ce peuple, nouvellement conquis, ſe croyoit perdu ſans reſſource; & dès que je lui ai tendu les bras, ſon déſeſpoir l'y a précipité. A la merci d'une impoſition arbitraire, il en avoit conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux ſouffrir les vexations, que d'annoncer un

peu d'aisance. Les frais de la levée aggravoient l'impôt ; ces bonnes gens en étoient excédés ; & la misère étoit l'asile où les jetoit le découragement. En arrivant ici, j'y trouvai établie cette maxime désolante & destructive des campagnes, *Plus nous travaillerons, plus nous serons foulés.* Les hommes n'osoient être laborieux, les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la source du mal. Je m'adressai à l'homme préposé pour la perception du tribut. Monsieur, lui dis-je, mes vassaux gémissent sous le poids des contraintes : je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'imposition de l'année : je viens ici pour les acquitter. Monsieur, me répondit le Receveur, cela ne se peut pas. Pourquoi donc ? lui dis-je. — Ce n'est pas la règle. — Quoi ! la règle n'est-elle pas de payer au Roi le tribut qu'il demande ? de le payer au moins de frais possible, & avec le moins de délai ?

— Oui, dit-il, c'eſt le compte du Roi; mais ce n'eſt pas le mien. Et où en ſerois-je ſi l'on payoit comptant? Les frais ſont les droits de ma charge. A une ſi bonne raiſon je n'avois point de réplique; & ſans inſiſter, j'allai voir l'Intendant. Je vous demande deux graces, lui dis-je: l'une, qu'il me ſoit permis tous les ans de payer la taille pour mes vaſſaux; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfans, dis-je à mes payſans que j'aſſemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'eſt dans mes mains que vous dépoſerez à l'avenir le juſte tribut que vous devez au Roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc de la paroiſſe, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & inſenſiblement vous ſerez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple;

que la terre vous enrichisse ; vous n'en serez pas plus chargés : je vous en réponds, moi qui suis votre père. Ceux qui manqueront, je les aiderai ; & quelques journées de la morte saison, employées à mes travaux, me rembourseront mes avances.

Ce plan fut agréé, & nous l'avons suivi. Nos ménagères ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant, je les encourage, je leur parle de notre bon Roi ; elles s'en vont les larmes aux yeux : ainsi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient, avant moi, comme un acte de servitude.

Les corvées eurent leur tour ; & l'Intendant, qui les détestoit & qui ne savoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour en exempter mon village.

Enfin, comme il y avoit ici bien du temps superflu & des mains inutiles, j'ai établi l'atelier que vous avez pu voir. C'est le bien de la communauté :

elle l'administre sous mes yeux : chacun y travaille à la tâche ; mais ce travail n'est pas assez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y emploie que le temps qui seroit perdu. Le profit qu'on en tire est un fonds qui s'emploie à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établissement, c'est d'avoir fait naître des hommes. Lorsque les enfans sont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir ; mais dès qu'au sortir du berceau, ils peuvent se nourrir eux-mêmes, la nature se livre à son attrait sans réserve & sans inquiétude. On cherche des moyens de population ; il n'en est qu'un : c'est la subsistance, l'emploi des hommes. Comme ils ne naissent que pour vivre, il faut leur assurer de quoi vivre en naissant.

Rien de plus sage que vos principes, rien de plus vertueux que vos

soins : mais avouez, reprit le Misanthrope, que ce bien, tout important qu'il est, n'est pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment, & que s'il y avoit des hommes comme vous... —Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonstances, & c'est de là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut ; mais les obstacles naissent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher ; & au lieu d'un il s'en élève mille. J'étois ici fort à mon aise : pas un homme en crédit n'étoit intéressé au mal que j'avois à détruire ; & combien peu s'en est-il fallu que je n'aye pu y remédier ? Supposez qu'au lieu d'un Intendant traitable, il m'eût fallu voir, persuader, fléchir un homme absolu, jaloux de son pouvoir, entier dans ses opinions, ou dominé par les conseils de ses préposés subalternes ; rien de tout ceci n'avoit lieu : on m'eût dit de ne pas m'en mêler, & de laisser aller les

choses. Voilà comme la bonne volonté reste souvent infructueuse dans la plupart des gens de bien. Je sais que vous n'y croyez guère ; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne pensez.

Alceste vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'estime étoit pour lui d'un si grand prix, tâcha de se justifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les sujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

Et en effet, lui dit le Vicomte, voilà bien de quoi se fâcher ! Vous allez choisir entre mille femmes une étourdie, qui s'amuse & qui vous joue, comme de raison ; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage ; à qui la faute ? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui ressemblent-elles ? Quoi, parce qu'il y a des fripons parmi les hommes, en

sommes-nous pour cela moins honnêtes gens vous & moi ? Dans l'individu qui vous nuit vous haïssez l'espèce ! Il y a de l'humeur, mon voisin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juste ; mais un plaideur, s'il est de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cause ? Êtes-vous seul plus désintéressé, plus infaillible que vos juges ? Et s'ils ont manqué de lumières, sont-ils criminels pour cela ? Moi, Monsieur, quand je vois un homme se dévouer à un état qui a beaucoup de peines & très-peu d'agrémens, qui impose aux mœurs toute la gêne des plus austères bienséances, qui demande une application sans relâche, un recueillement sans dissipation, où le travail n'a aucun salaire, où la vertu même est presque sans éclat ; quand je les vois, environnés du luxe & des plaisirs d'une ville opulente, vivre retirés, solitaires,

dans la frugalité, la simplicité, la modestie des premiers âges; je regarde comme un sacrilége l'injure faite à leur équité. Or telle est la vie de la plupart des juges que vous accusez si légèrement. Ce ne sont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans le monde, qui règlent la balance des lois. En attendant qu'ils soient devenus sages, *ils* ont du moins *la* pudeur de se taire devant des sages consommés. Ceux-ci se trompent quelquefois sans doute, parce qu'*ils* ne sont pas des anges; mais *ils* sont *moins* hommes que nous; & je ne me persuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour se traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injustice. Un composé aussi bizarre, seroit un monstre: il n'existe pas.

A l'égard de la Cour, il y a tant d'intérêts si compliqués & si puissans, qui se croisent & se combattent, qu'il est naturel que les hommes y soient

plus passionnés & plus méchans qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons passé par ces grandes épreuves de l'ambition & de l'envie ; & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez-moi, Monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste ; & s'ils venoient à se liguer, les méchans n'auroient pas, dans le monde, tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux. Jusques-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour règle l'amour des hommes, & en réservant la haîne pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste quand M. de Laval fut parti, que la

bonté soit toujours accompagnée de foiblesse, tandis que la méchanceté a tant de force & de vigueur ! C'est bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même & aux autres ! Il a de la droiture, il aime la vertu : mais la vertu n'est qu'une chimère sans l'amour de l'humanité. Ainsi, tous deux, en s'estimant, étoient mécontens l'un de l'autre.

Un incident assez singulier mit Alceste encore plus mal à son aise avec M. de Laval. Le Baron de Blonzac, franc Gascon, homme d'honneur, mais avantageux, & Misanthrope à sa manière, avoit épousé une Chanoinesse de Remiremont, parente du Vicomte. Sa garnison étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval ; &, soit pour s'amuser, soit pour corriger deux Misanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux prises. Il envoya prier Alceste à dîner.

Entre hommes, les propos de table roulent assez souvent sur la politique; & le Gascon, dès la soupe, se mit à fronder, & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il, j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siècle. C'est le pays des compères & des commères; c'est le siècle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les graces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais su que marcher où l'honneur m'appelle, & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le Ministre ni la Cour savent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes aïeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avoit encore

de Blonzac. Que ne vous montrez-vous ? lui dit M. de Laval. Il ne faut pas se laisser oublier. — Eh ! vraiment, Monsieur le Vicomte, je me montre un jour de bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux ?

Comme il parloit ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour savoir, dit-il, s'il y a quelque chose de nouveau ; & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une citadelle, qu'il sollicitoit pour M. de Blonzac à son insçu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, tressaillit de joie, & vint embrasser le Vicomte. Mais après la sortie qu'il avoit faite, il n'osoit dire ce qui lui arrivoit. *Alcèste*, croyant trouver en lui un second, ne manqua pas de le provoquer. Eh bien, dit-il, voilà un exemple des injustices qui me révoltent : un homme de naissance, un bon *militaire*, après avoir servi

l'Etat,

l'Etat, reste oublié, sans récompense; & qu'on me dise que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juste: tout ne va pas aussi mal qu'on le dit. Les récompenses se font un peu attendre; mais elles viennent avec le temps. Ce n'est pas la faute du ministre, s'il y a plus de services rendus qu'il n'y a de graces à répandre; & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceste fut un peu surpris de ce changement de langage, & du ton d'apologiste que prit Blonzac le reste du dîner. Çà, dit le Vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la santé de M. le Commandant; & il publia ce qu'il venoit d'apprendre. Je demande pardon à Monsieur, dit Alceste, d'avoir insisté sur ses plaintes: je ne savois pas les raisons qu'il avoit de se rétracter. — Moi! dit Blonzac, je n'ai point de rancune, & je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un Misanthrope se ramène. Oui, replique Al-

ceste avec vivacité, quand il régle ses sentimens sur son intérêt personnel. Eh ! Monsieur, dit Blonzac, connoissez-vous quelqu'un qui se passionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin ? Tout ce qui intéresse l'humanité, reprit Alceste, touche de près un homme vertueux ; & ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'assez amis de l'ordre pour haïr le mal comme mal, sans aucun rapport à eux mêmes. Je le croirai, répliqua le Gascon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui se passe à la Chine : mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on se ressent, ou dont on peut se ressentir, je croirai qu'on pense à soi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi, je *suis* de bonne foi : je ne me suis jamais donné pour l'avocat des mécontens. C'est à chacun à plaider sa cause. Je me suis *plaint* quand j'avois à me plaindre ; je fais ma paix avec le monde, si-tôt que j'ai à m'en louer.

Autant la scène de Blonzac avoit impatienté Alceste, autant elle avoit réjoui M. de Laval & sa fille. Voilà, disoient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre Misanthrope.

Soit confusion, soit ménagement, il fut quelques jours sans les voir. Il revint pourtant une après-midi. Le Vicomte étoit au village : ce fut Mademoiselle de Laval qui le reçut ; & en se voyant seul avec elle, il lui prit un saisissement qu'il eut peine à dissimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la visite de M. de Blonzac : que dites-vous de ce personnage ? — Mais c'est un homme comme un autre. — Pas tant comme un autre : il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent ; & cette franchise fait, ce me semble, un caractère assez singulier. — Oui, Mademoiselle, la franchise est rare ; & je suis bien aise de voir qu'à votre

âge vous en êtes persuadée. Vous aurez souvent besoin de vous en souvenir; je vous en avertis. Ah ! dans quel monde vous allez tomber ! M. le Vicomte l'excuse de son mieux ; sa belle ame fait au reste des hommes l'honneur d'en juger d'après elle ; mais si vous saviez combien la plupart sont dangereux & haïssables ! Vous, par exemple, dit Ursule en souriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'est-ce pas ? — Epargnez-moi de grace, & ne m'attribuez pas les personnalités de M. de Blonzac. Je pense comme lui à certains égards ; mais nos motifs ne sont pas les mêmes. — Je le crois ; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t-on dit, ne sont que des rapports. L'un est vice, parce qu'il nuit aux hommes ; l'autre est vertu, par le bien qu'elle fait. — Précisément. — Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'est donc que s'intéresser aux hommes ; & pour

s'y intéresser, il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéresser & les haïr ? — Je m'intéresse aux gens de bien, que j'aime ; & je déteste les méchans, qui nuisent aux gens de bien : mais les gens de bien sont en petit nombre ; & le monde est plein de méchans. — Nous y voilà. Votre haîne au moins ne s'étend pas sur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez soient par-tout en si petit nombre ? Faisons ensemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien ? — Assurément. — D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas persuadé qu'il y a des mœurs, & sinon des vertus, au moins de la simplicité, de la bonté, de l'innocence ? — Il y a aussi communément de la défiance & de la ruse. — *Hélas*, je conçois aisément ce que mon père a dit plus d'une fois, que la ruse & la défiance sont le partage de la foiblesse. On les trouve dans les

villageois, comme dans les femmes & dans les enfans. Ils ont tout à craindre : ils s'échappent, ils se défendent comme ils peuvent ; & c'est le même instinct qu'on remarque dans la plupart des animaux. Oui, dit Alceste ; & cela même fait la satire des animaux cruels & ravissans dont ils ont à se garantir. — Je vous entends ; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes ; & vous avouerez avec moi qu'il est plus digne de pitié que de haîne. — Oh ! j'en conviens. — Passons aux villes ; & prenons pour exemple Paris. — Dieu ! quel exemple vous choisissez ! — Eh bien, même dans ce Paris, le peuple est bon : mon père le fréquente ; il va souvent dans ces réduits obscurs, où de pauvres familles entassées gémissent dans le besoin ; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une noblesse de sentimens qui l'attendrit & qui l'étonne. — Et c'est-

la ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable, qui délaiſſe la vertu ſouffrante, & qui environne avec reſpect le vice heureux & inſolent. — N'allons pas ſi vîte : nous en ſommes au peuple. En général, convenez qu'il eſt bon, docile, officieux, honnête, & que ſa bonne foi lui donne une confiance dont on abuſe bien ſouvent. — Oh très-ſouvent! — Vous aimez donc le peuple? & par-tout le peuple fait le plus grand nombre. — Il n'eſt pas le même par-tout. — Nous ne parlons que de notre patrie : c'eſt avec elle, quant à préſent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde; & dites-moi d'abord ſi mon père m'en a impoſé, quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, ſe renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de ſaillant : il n'y a que leurs vices qui éclatent; & la folie d'une ſeule fait plus de bruit que la

sageſſe de mille autres. Ainſi, le mal eſt en évidence, & le bien reſte enſeveli. Mon père ajoute, qu'un moment de foibleſſe, une imprudence perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guère qu'à elles ſeules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reſte, que nous reprochez-vous ? un peu de fauſſeté ? mais elle eſt toute en agrément. Inſtruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons ſoin de vous cacher que ce qui ne vous plairoit pas. Si nous nous déguiſons, ce n'eſt que ſous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et ſavez-vous que rien n'eſt plus gênant, que rien n'eſt plus humiliant pour nous ? Je ſuis jeune ; mais je ſens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'eſt de nous montrer telles que nous ſommes ; que trahir

son ame & se désavouer, c'est de tous les actes de servitude, celui qui dégrade le plus; & qu'il faut faire à l'amour de soi-même la plus pénible violence, pour s'avilir jusqu'au mensonge & jusqu'à la dissimulation? Voilà en quoi je trouve qu'une femme est esclave; & c'est un joug qu'on nous a imposé. — Si toutes les femmes pensoient aussi noblement que vous, belle Ursule, elles ne se feroient pas si légèrement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. — Si elles vous trompent, c'est votre faute. Vous êtes pour nous comme des Rois: persuadez-nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle seule vous plaît, qu'elle seule vous intéresse; & nous vous la dirons toujours. Quelle est l'ambition d'une femme? D'être aimable & d'être aimée. Eh bien, écrivez sur la pomme, *A la plus sincère*; toutes se la disputeront par le naturel & la simplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus séduisante*

fance; & c'eſt à qui vous ſéduira le mieux. Quant à nos jalouſies, à nos petites haînes, à nos caquets, à nos tracaſſeries, tout cela n'eſt qu'amuſant pour vous; & vous conviendrez que vos guerres ſont de toute autre conſéquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs: mais quand il vous plaira, nous ſerons plus ſolides; & peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont ſaiſi, comme à la dérobée, des lumières & des principes que l'uſage leur envioit. Vous en êtes la preuve, *lui dit* Alceſte, vous, dont l'ame eſt ſi fort au-deſſus de votre ſexe & de votre âge. — Je ſuis jeune, *reprit* Urſule, & j'ai droit à votre indulgence; mais ce n'eſt pas de moi qu'il s'agit, c'eſt du monde que vous fuyez, que vous haïſſez, ſans bien ſavoir pourquoi. J'ai eſſayé l'apologie des femmes; je laiſſe à mon père le ſoin d'achever celle des hommes; mais je vous préviens qu'en me fai-

ſant le tableau de leur ſociété, il m'a ſouvent dit qu'il y avoit preſque auſſi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit compoſé de gens foibles, de bonnes gens, qui ne demandoient que paix & aiſe. — Oui, paix & aiſe, chacun pour ſoi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, Mademoiſelle, n'eſt compoſé que de dupes & de fripons : or perſonne ne veut être dupe ; & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oiſifs & dans l'âge de plaire, n'eſt occupé, du matin au ſoir, qu'à tendre des piéges aux femmes. Bon ! dit Urſule ; elles le ſavent, & mon père eſt perſuadé que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'eſt qu'un jeu dont on eſt convenu. Se met qui veut de la partie : celles qui n'aiment pas le jeu, n'ont qu'à ſe tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'eſt

mais en péril que la vertu, quand elle est sincère. — Vous le croyez? — Je le crois si bien, que si jamais je cesse d'être sage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu. — Sans doute on le veut, mais on le veut séduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir. — C'est encore une excuse à laquelle dès à présent je renonce : je n'ai pas foi aux enchantemens.

Ils en étoient là quand M. de Laval arriva de la promenade. Mon père, que dites-vous d'Alceste? continua Ursule ; il veut que je tremble d'être exposée dans le monde à la séduction des hommes. Mais, dit le père, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. — Non, mais vous le serez pour moi ; & si vous me perdez de vue, vous savez ce que vous m'avez promis. — Je tâcherai de te tenir parole. — Puis-je être de la confidence? demanda Alceste d'un air timide. Il n'y

a pas de myſtère, reprit Urſule. Mon pere a eu la bonté de m'inſtruire de mes devoirs; & s'il pouvoit me guider ſans ceſſe, je ſerois bien ſûre de ne pas m'égarer : ſi je m'oubliois, il ne m'oublieroit pas : accoutumé à lire dans mon ame, il en régleroit tous les mouvemens : mais comme il n'aura pas toujours les yeux ſur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui ſoit ſon ami & le mien, & qui me tienne lieu d'un père. — Ajoute encore, & d'un amant; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu ſois ſage, mais que tu ſois heureuſe; & ſi j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas ſu te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être aimée, te fît oublier mes leçons.

Alceſte s'en alla charmé de la ſageſſe d'un ſi bon père, & plus encore

de la candeur, de l'honnêteté de sa fille. On a distingué, disoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raison; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raison s'unissent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah ! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons si précieux, quelle source de jouissances délicieuses pour lui ! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais si elle aimoit, que seroit-il pour elle ? Un époux vertueux & tendre lui suffiroit, lui tiendroit lieu de tout. J'ose croire qu'à vingt-cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit . . . . A vingt-cinq ans ! & que savois-je alors ? m'amuser, m'égarer moi-même. Etois-je en état de remplir la place d'un père sage & vigilant ? Je l'aurois aimée comme un fou; mais quelle confiance lui aurois-je inspirée ? Ce n'est peut-être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-

lui à quarante ans, l'intervalle est effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penser.

Il y pensa toute la nuit ; le lendemain il ne fit autre chose ; & le jour suivant, à son réveil, la première idée qui s'offrit à lui, fut celle de son aimable Ursule. Ah ! quel malheur, disoit-il, quel malheur, si elle prenoit les vices du monde ! Son ame est pure comme sa beauté. Quelle douceur dans le caractère ! quelle touchante simplicité dans les mœurs & dans le langage ! On parle d'éloquence ; en est-il de plus vraie ? Il lui étoit impossible de me convaincre, mais elle m'a persuadé. J'ai désiré de penser comme elle ; j'aurois voulu que l'illusion qu'elle me faisoit ne se fût jamais dissipée. Que n'ai-je sur elle, ou plutôt sur son père, ce doux empire qu'elle a sur moi ! Je les engagerois à vivre ici, dans la simplicité des mœurs de la nature. Et quel besoin aurions-nous

du monde ? Ah ! trois cœurs bien unis, deux amans & un père n'ont-ils pas, dans l'intimité d'une tendresse mutuelle ; de quoi se rendre pleinement heureux ?

Sur le soir, en se promenant, ses pas se tournèrent comme d'eux-mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la serpette à la main, au milieu de ses espaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaisirs tranquilles valent bien les plaisirs bruyans que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque chose a sa saison, répondit le Vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle est vivante ; je suis inutile à Paris, & mon village a besoin de moi ; j'y jouis de moi-même & du bien que j'y fais ; ma fille s'y plaît & s'y amuse : voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas du reste que je vive seul. Notre petite ville de Bruyeres est remplie d'honnêtes gens, qui aiment les Lettres & qui les cultivent. En aucun lieu du monde

où l'a des mœurs plus douces. On y est poli avec franchise; on y est simple, mais cultivé. La candeur, la droiture, & la gaieté font le caractère de ce peuple aimable : il est social, humain, bienfaisant. L'hospitalité est une vertu que le père y transmet à son fils. Les femmes y sont spirituelles & vertueuses ; & la société, embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté. Mais en jouissant d'un si doux commerce, je ne laisse pas d'aimer encore Paris ; & si l'amitié, l'amour des Lettres, des liaisons que je chéris, ne m'y rappelloient pas, le seul attrait de la variété m'y rameneroit tous les ans. Les plaisirs les plus vifs languissent à la longue, & les plus doux deviennent insipides, pour qui ne sait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le Misanthrope, comment une société peu nombreuse, intimement liée, avec de l'aisance & de la vertu, se tiendroit lieu de tout

à elle-meme ; & si un parti convenable à Mademoiselle de Laval n'avoit d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne, je suis persuadé que vous-même ... Eh ! vraiment, dit M. de Laval, si ma fille y pouvoit être heureuse, je ferois mon bonheur du sien : cela n'est pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi ; il est bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en sommes pas réduits là. Ma fille aime Paris ; & je suis assez riche pour l'y établir décemment.

C'étoit en dire assez pour Alceste ; & de peur de se dévoiler, il remit l'entretien sur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs ? Elles passent trop vîte, répondit le Vicomte. Le plaisir & le regret se touchent, & l'idée de la destruction mêle je ne sais quoi de triste au sentiment de la jouissance : en un mot, j'ai plus de chagrin de voir un

rosier dépouillé, que de joie à le voir fleurir. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus soutenu, & ,, s'il faut le dire, plus satisfaisant; car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce & se fatigue à varier les scènes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits ! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent & qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveler.

Instruit des dispositions du père, Alceste voulut pressentir celles de sa fille; & il lui fut aisé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénètre, lui dit-il, dans le cœur de votre père, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Ursule; son exemple

adoucira vos mœurs ; il vous réconciliera avec ses semblables. — Ses semblables ! Ah ! qu'il en est peu ! C'est pour lui sans doute une faveur du Ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule ; mais c'est un bonheur aussi rare d'avoir un père comme lui. Puisse l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un & de l'autre ! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas Misantrhope : les hommes de ce caractère sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids & légers que tout amuse & que rien n'intéresse ; un de ces hommes foibles & faciles que la mode plie & façonne à son gré, qui sont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'usage est la loi suprême ? Un Misanthrope aime peu de monde ; mais quand il aime, il aime bien. — Oui, je sens qu'une telle conquête est flatteuse pour la vanité ; mais je suis bonne, & je ne

ſuis pas vaine. Je ne veux trouver, dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractère, & ce ſentiment de bienveillance univerſelle qui me fait voir les hommes & les choſes du côté le plus conſolant. Je ne ſaurois paſſer ma vie à aimer un homme qui paſſeroit la ſienne à haïr. — Ce que vous me dites-là n'eſt pas obligeant; car on m'accuſe d'être Miſanthrope. — Auſſi eſt-ce d'après vous-même & d'après vous ſeul que j'ai pris l'idée de ce caractère: car *l'humeur* de M. de Blonzac n'étoit qu'un bouderie; & vous avez vu combien peu de choſe il a fallu pour le ramener: mais une haîne de l'humanité, réfléchie & fondée en principes, eſt une choſe épouvantable; & c'eſt ce que vous annoncez. Je ſuis perſuadée que votre averſion pour le monde n'eſt qu'un travers, un excès de vertu; vous n'êtes pas mé-

chant, vous êtes difficile ; & je vous crois auſſi peu indulgent pour vous-même que pour autrui : mais cette probité trop ſévère & trop impatiente vous rend inſociable ; & vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne ſeroit pas amuſant. — Vous voulez donc qu'un mari vous amuſe ? — Et qu'il s'amuſe, reprit-elle, des mêmes choſes que moi ; car ſi le mariage eſt une ſociété de peines, il faut que ce ſoit, en revanche, une ſociété de plaiſirs.

Rien de plus clair & de plus poſitif, ſe dit Alceſte après leur entretien : elle ne m'auroit pas dit plus nettement ſa penſée, quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Auſſi de quoi vais-je m'aviſer ? J'ai quarante ans, je ſuis libre & tranquille ; il ne tient qu'à moi d'être heureux . . . . Heureux ! & puis-je l'être ſeul, avec une ame ſi ſenſible !

Je fuis les hommes ! ah ! c'étoit les femmes, les jolies femmes qu'il falloit fuir. Je croyois les connoître assez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive ? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province je trouve la beauté, la jeunesse, les graces, la sagesse, la vertu même, réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos ! Je déteste les airs ; rien de plus simple qu'elle : je méprise la coquetterie ; elle ne songe pas même à plaire : j'aime, j'adore la candeur ; son ame se montre toute nue : elle me dit à moi-même, en face, les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus, si elle avoit résolu de me tourner la tête ? Elle est bien jeune ; elle changera : répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs ; &

il eſt à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre . . . . Il eſt à croire ! ah ! je ne le crois pas ; & ſi je le croyois, je ſerois trop injuſte. Elle fera le bonheur & la gloire de ſon époux, s'il eſt digne d'elle. Et moi, je vivrai ſeul, détaché de tout, dans l'abandon & le néant ; car, il faut l'avouer, l'ame eſt anéantie ſi-tôt qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je ? hélas ! ſi je n'aimois plus, ce repos, ce ſommeil de l'ame ſeroit-il effrayant pour moi ? Flatteuſe idée d'un plus grand bien, c'eſt toi, c'eſt toi qui me fais ſentir le vide & l'ennui de moi-même. Ah ! pour chérir toujours ma ſolitude, il eût fallu n'en jamais ſortir.

Ces réflexions & ces combats le plongèrent dans une triſteſſe qu'il crut devoir enſevelir. Huit jours écoulés, le Vicomte, ſurpris de ne pas le revoir, envoya ſavoir s'il n'étoit point malade. Alceſte répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque temps. L'ame

ſenſible

sensible d'Ursule fut affectée de cette réponse. Elle avoit eu depuis son absence quelque soupçon de la vérité ; elle en fut plus persuadée, & se reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le Vicomte : son état me fait pitié. Ah ! ma fille, la triste & pénible résolution que celle de vivre seul, & de se suffire à soi-même ! L'homme est trop foible pour la soutenir.

Lorsqu'Alceste vit Mademoiselle de Laval entrer chez lui pour la première fois, il lui sembla que sa demeure se transformoit en un temple. Il fut saisi de joie & de respect ; mais l'impression de la tristesse altéroit encore tous ses traits. Qu'est-ce donc, Alceste ? lui dit M. de Laval : je vous trouve affligé ; & vous prenez ce moment pour me fuir ! Nous croyez-vous de ces gens qui n'aiment pas les visages tristes, & qu'il faut toujours aborder en riant ? Quand vous serez tranquille & satisfait, restez chez vous, à la bonne heure ;

mais quand vous avez quelque peine, c'eſt avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre, ou vous conſoler. Alceſte attendri l'écoutoit & l'admiroit en ſilence. Oui, lui dit-il, je ſuis frappé d'une idée qui me pourſuit & qui m'afflige : je ne veux ni ne dois vous le diſſimuler. Le ciel m'eſt témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien, quand je vous ai connu. Depuis, je ſens que je me livre à la douceur de votre commerce ; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'eſtime & de l'amitié ; & que, lorſqu'il faudra les rompre, hélas ! peut-être pour jamais, cette retraite, que j'aurois chérie, ne ſera plus qu'un tombeau pour moi. Ma réſolution eſt donc priſe, de ne pas attendre que le charme d'une liaiſon ſi douce achève de me rendre odieuſe la ſolitude où je dois vivre ; & en vous révérant, en vous aimant l'un & l'autre, comme deux êtres dont la nature doit s'honorer, & dont le

monde n'eſt pas digne, je vous ſupplie de permettre que je vous diſe un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte, & les baiſant avec reſpect, il les arroſa de ſes larmes. Je ne vous verrai plus, Monſieur, ajouta-t-il; mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval: & qui nous empêche de vivre enſemble, ſi ma ſociété vous convient? Vous avez pris le monde en averſion: c'eſt un travers; mais je vous le paſſe: je n'en ſuis pas moins perſuadé que vous avez le cœur bon; & quoique nos caractères ne ſoient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible, peut-être même ſe reſſemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une réſolution qui vous afflige & qui m'affligeroit? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous ſéparer; il ne tient qu'à vous de nous ſuivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, iſolé, détaché du monde. Ma

ſociété n'eſt point tumultueuſe ; elle ſera la vôtre ; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous eſtimerez. Vos bontés me pénètrent, lui dit Alceſte ; & je ſens tout ce que je dois à des ſoins ſi compatiſſans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-ſimple, reprit le Vicomte : tel que vous êtes, vous me convenez : je vous eſtime, je vous plains ; & ſi je vous livre à votre mélancolie, vous êtes un homme perdu. Ce ſeroit dommage ; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne : j'ai une place à vous donner ; & , ſoit à titre d'amitié, ſoit à titre de reconnoiſſance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah ! dit Alceſte, que ne m'eſt-il poſſible ! Avez-vous, lui demanda le Vicomte, quelque obſtacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Al-

reſte, je ſuis plus riche qu'un garçon n'a beſoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus ſérieux me retient ici : je vous en ferai juge. — Venez donc ſouper avec nous, & j'achèverai, ſi je puis, de diſſiper tous ces nuages.

Vous vous faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi ſe réduit cette claſſe d'hommes qui vous effraye? faites-en ce ſoir avec moi une liſte; & je vous défie de nommer cent perſonnes que vous ayez droit de haïr. — O Ciel! j'en nommerois mille. — Nous allons voir. Souvenez-vous ſeulement d'être juſte, & de bien établir vos griefs. — Vraiment, ce n'eſt pas ſur des faits articulés que je les juge, mais ſur la maſſe de leurs mœurs. C'eſt, par exemple, l'orgueil que je condamne dans les uns, c'eſt la baſſeſſe dans les autres. Je leur re-

proche l'abus des richesses, du crédit, de l'autorité, un amour exclusif d'eux-mêmes, une insensibilité cruelle pour les malheurs & les besoins d'autrui ; & quoique ces vices de toute la vie n'aient pas des traits assez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autorisent à le bannir du nombre de ceux que j'estime & que j'aime. Dès qu'on se jette dans le vague, dit le Vicomte, on déclame tant que l'on veut ; mais on s'expose à être injuste. Notre estime est un bien dont nous ne sommes que dépositaires, & qui appartient de droit à celui qui en est digne : notre mépris est une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas selon nos caprices ; & chacun de nous, en jugeant son semblable, lui doit l'examen qu'il exigeroit, si c'étoit lui qu'on alloit juger : car en fait de mœurs, la censure publique est un tribunal où nous siégeons tous, mais où nous sommes tous

cités : or qui de nous consent qu'on l'y accuse sur de vagues présomptions, & qu'on l'y condamne sans preuve ? Consultez-vous, & voyez en vous-même si vous observez bien la première des lois.

Alceste marchoit les yeux baissés, & soupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque *plaie profonde à laquelle* je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions ; & c'est peut-être à vos sentimens qu'il est besoin d'apporter remède.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval ; &, soit pénétration, soit ménagement, Ursule s'éloigne & les laisse ensemble.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte, je vais vous parler comme à un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent, & mon devoir m'y oblige. Il n'est que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faisoit la consolation & le charme

de ma vie, au plaisir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre useroit de détour, & rougiroit de rompre le silence; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive dissimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au père d'Ursule, & je le supplie de l'oublier, après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'est-là ce grand mystère? Eh bien, voyons; vous êtes amoureux : y a-t-il de quoi vous désoler? Ah! je voudrois bien l'être encore, & loin d'en rougir, je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant : on est encore aimable à votre âge : peut-être serez-vous aimé. — Ah! Monsieur, vous ne m'entendez pas. — Pardonnez-moi, je crois vous entendre : n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris? — Hélas! oui, Monsieur. — Eh bien, qui vous empêche d'es-

ſayer au moins ſi ſon cœur ſera touché des ſentimens du vôtre ? — Quoi, Monſieur, vous m'autoriſez . . . . . — Pourquoi non ? vous me croyez bien difficile ! Vous avez de la naiſſance, une fortune honnête ; & ſi ma fille y conſent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceſte tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monſieur, mais elles me ſont inutiles. Mademoiſelle de Laval m'a déclaré qu'un Miſanthrope lui étoit odieux ; & c'eſt l'idée qu'elle a de mon caractère. — Qu'à cela ne tienne : vous en changerez. — Je ne ſaurois m'abaiſſer à feindre. — Vous ne feindrez point ; ce ſera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes. Vous ne ſerez pas le premier ours que les femmes auront apprivoiſé.

Le ſoupé ſervi, on ſe mit à table ; & jamais M. de Laval n'avoit été de ſi belle humeur. Allons, mon voiſin,

disoit-il, égayez-vous : rien n'embellit comme la joie. Alceste encouragé s'anima : il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le sentiment du juste & de l'honnête. Quel attrait, disoit-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre! avec quelle effusion elles se communiquent! quel accord & quelle harmonie elles forment en s'unissant! Je ne trouve ici que deux de mes semblables; eh bien, c'est le monde pour moi. Mon ame est pleine; je souhaiterois pouvoir fixer mon existence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'instans pareils à celui-ci. Je gage, reprit le Vicomte, que si le ciel vous prenoit au mot, vous seriez fâché de n'avoir pas demandé davantage. — Je l'avoue; & si j'étois digne de former encore un désir.... — Ne l'ai-je pas dit? voilà l'homme; il a toujours à désirer. Nous sommes trois;

il n'y a pas un de nous qui ne ſouhaite quelque choſe. Qu'en dis-tu, ma fille ? Pour moi, je l'avoue, je demande au ciel avec ardeur un mari que tu aimes, & qui te rende heureuſe. Je lui demande auſſi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous, Alceſte ? — Et moi, ſi je l'oſois, je demanderois à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déjà laiſſé entrevoir qu'Urſule avoit conçu pour Alceſte de l'eſtime & de la bienveillance : le ſoin qu'elle avoit pris d'adoucir ſon humeur, l'annonçoit ; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle ſentit combien ce caractère, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit ſenſiblement touchée.

Eh quoi ! dit ſon père après un long ſilence, vous voilà tous trois interdits ! Qu'Alceſte, à quarante ans, ſoit confus d'avoir fait une déclara-

tion à une demoiselle de dix-huit ans, cela eſt à ſa place ; qu'Urſule en rougiſſe, qu'elle baiſſe les yeux, & qu'elle garde un modeſte ſilence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi, qui ne ſuis que ſimple confident, pourquoi ſuis-je auſſi ſérieux ? La ſcène eſt aſſez amuſante. Mon père, dit Urſule, épargnez-moi, de grace. Alceſte me donne une marque d'eſtime à laquelle je ſuis très-ſenſible ; & il ſeroit fâché que l'on en fît un jeu. — Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon ? — J'en ſuis perſuadée, & je lui en ſais gré comme je le dois. — Tu n'y penſes pas. A quarante ans ! un homme de ſon caractère ! — Son caractère doit l'éloigner de toute eſpèce d'engagement, & il ſait bien ce que j'en penſe. — Et ſon âge ? — C'eſt autre choſe ; & je vous prie d'oublier l'âge, quand vous choiſirez mon époux. — Eh ! mon enfant, tu es ſi jeune ! — C'eſt pour cela que j'ai be-

foin d'un mari qui ne le ſoit pas. — Il n'y a donc que cette malheureuſe miſanthropie qui t'indiſpoſe contre lui ; & je conviens qu'elle eſt incompatible avec l'humeur que je te connois. — Et plus encore avec le plan que je me ſuis fait à moi-méme. — Et quel eſt-il ce plan ? — Celui de la nature : de bien vivre avec mon mari ; de lui ſacrifier mes goûts, ſi par malheur je n'avois pas les ſiens ; de renoncer à toute ſociété, plutôt que de me priver de la ſienne ; & de ne pas faire un pas dans le monde ſans ſes conſeils & ſon aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il eſt pour moi que ſa ſageſſe n'ait rien de farouche, & qu'il ſe plaiſe dans ce monde où j'eſpère vivre avec lui. Quel qu'il ſoit, Mademoiſelle, reprit Alceſte, j'oſe vous répondre qu'il ſe plaira partout où vous ſerez. Mon père, pourſuivit Urſule, ſe fait un plaiſir de raſſembler à ſes ſoupers une cercle d'honnê-

tes gens & de la Ville & de la Cour : je veux que mon mari ſoit de tous ces ſoupers, je veux ſur-tout qu'il y ſoit aimable. — Animé du déſir de vous plaire, il y fera ſûrement de ſon mieux. — Je me propoſe de fréquenter les ſpectacles, les promenades. — Hélas ! c'étoient mes ſeuls plaiſirs : il n'en eſt point de plus innocens. — Le bal encore eſt ma folie. Je veux que mon mari m'y mène. — En maſque, rien n'eſt plus aiſé. — En maſque ou ſans maſque, tout comme il me plaira. — Vous avez raiſon : cela eſt égal, dès qu'on y eſt avec ſa femme. — Je veux plus, je veux qu'il y danſe. — Eh bien, Mademoiſelle, j'y danſerai, dit Alceſte avec tranſport, en ſe jetant à ſes genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir ; & puiſqu'il conſent à danſer au bal, il fera pour toi l'impoſſible. Monſieur me trouve ridicule, *dit* Alceſte, & il a raiſon ; mais il faut achever de l'être.

Oui, Mademoiſelle, vous voyez à vos pieds un ami, un amant, &, puiſque vous le voulez, un ſecond père, un homme enfin qui renonce à la vie, s'il ne doit pas vivre pour vous. Urſule jouiſſoit de ſon triomphe ; mais ce n'étoit pas le triomphe de la vanité. Elle ramenoit au monde & à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui ſans elle eût été perdu. Telle étoit la conquête dont elle étoit flattée : mais ſon ſilence étoit ſon ſeul aveu. Ses yeux, timidement baiſſés, n'oſoient ſe lever ſur les yeux d'Alceſte : ſeulement une de ſes mains s'étoit laiſſé tomber dans les ſiennes ; & la rougeur de ſes belles joues exprimoit le ſaiſiſſement & l'émotion de ſon cœur. Eh bien, dit le père, te voilà immobile & muette ? Que lui diras-tu ? — Ce qu'il vous plaira. — Ce qu'il me plaira ? c'eſt de le voir heureux, pourvu qu'il rende ma fille heureuſe. — Il a de quoi ; il eſt vertueux, il vous revère

& vous l'aimez. — Embrassons-nous donc, mes enfans. Voilà une bonne soirée ; & j'augure bien d'un mariage qui se conclut comme au bon vieux temps. Crois-moi, mon ami, poursuivit-il, sois homme, & vis avec les hommes: c'est l'intention de la nature : elle nous a donné des défauts à tous, afin qu'aucun ne soit dispensé d'être indulgent pour les défauts des autres.

Fin des Contes Moraux.

FAUTES à corriger dans les Contes moraux.

TOME I.

PAG. 35, *lign.* 16, conférence, *lis.* conférences.
Pag. 50, *lign.* 1, *effacez l'un des deux* [illegible]
Pag. 66, *lign.* 5, sa valeur, *lis.* de sa valeur.
Pag. 73, *lign.* 2, les, *lis.* des.
Pag. 84, *lign.* 14, au près, *lis.* auprès.
Pag. 85, *lign.* 18, n'êtez-vous, *lis.* n'êtes-vous.
Pag. 125, *lign.* 23, cherche, *lis.* rec[illegible]
Pag. 126, *lign.* 17, déli-, *lis.* délicatesse.
Pag. 140, *lign.* 7, fertilissent, *lis.* fertilisent.
Pag. 167, *lign. dern.* amité, *lis.* amitié.

TOME II.

Pag. 63, *lign.* 19, ferons, *lis.* serons.
Pag. 110, *lign.* 5, aperçu, *lis.* aperçue.

Pag. 120, *lign.* 10, chargé, *lis.* chargés.
Pag. 200, *lign.* 22, de pas, *lis.* de ne pas.
Pag. 277, *lign.* 7, aperçu, *lis.* aperçue.
Pag. 314, *lign.* 18, tu n'a, *lis.* tu n'as.
Pag. 321, *lign.* 20, imprudement, *lis.* imprudemment.
Pag. 340, *lign.* 4 une, *lis.* un.
Pag. 343, *lign.* 18, des, *lis.* de.

TOME III.

Pag. 88, *lign.* 19, apercevoir, *lis.* prévaloir.
Pag. 99, *lign.* 2, cherchoit, *lis.* chercheroit.
Pag. 137, *lign.* 3, *après* le monde, *ajoutez* &c.
Pag. 194, *lign.* 6, un joie, *lis.* une joie.
Pag. 220, *lign.* 22, d'une, *lis.* d'un.

FAUTES à corriger dans Belisaire.

Préface, *pag. ix*, *lign.* 1, connoît, *lis.* connoissoit.
—— *Note* (*b*), Combefils, *lis.* Combefis.
Pag. 5, *lign.* 10, oisivité, *lis.* oisiveté.
Pag. 16, *note a*), *lign.* 2, molissimi, *lis.* mollissimi.
Pag. 61, *lign.* 16, lui, *lis.* il.
Pag. 70, *lign.* 12, *ôtez* me.
Pap. 233, *note* (*a*), *lign.* 1, quum, *lis.* quam.
Pag. 239, *en note*, *lign.* 1, indivia, *lis.* invidia.
Pag. 283, *lign.* 14, NARES, *lis.* NARIS.
Pag. 324, *lign. dern.* Carlestoun, *lis.* Charlestown.

Dans l'Essai sur le Goût.

Pag. [illegible], *lign.* 22, q'oun, *lis.* qu'on.
Pag. 347, *lign.* 8, n'étoient, *lis.* n'étoit.
Pag. 384, *lign.* 22, parties, *lis.* partis.
Pag. 421, *lign.* [illegible], ra-, *lis.* re-

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Contes Moraux de M. Marmontel*, faisant partie de l'édition complette de ses Œuvres. Le succès soutenu de cet Ouvrage, traduit dans toutes les Langues de l'Europe, annonce & garantit celui de cette nouvelle édition, plus exacte & plus correcte que toutes les précédentes; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 10 Octobre 1786.

ARTAUD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le S[r] DE MARMONTEL, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public *la Collection de ses Œuvres;* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire ven-

dre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de DIX ANNÉES consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de décheance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de décheance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle

de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-ſixieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-ſix, & de notre Règne le douzieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 672, fol. 542, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785. A Paris, ce 28 Avril 1786. LE CLERC, Syndic.

De l'imprimerie de DEMONVILLE, rue Chriſtine.

00101949

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016